

DAVID ROUSSET ET LES CONFLITS DE LA REPRESENTATION LITTERAIRE: A
LA DECOUVERTE DE L'HUMANITE CONCENTRATIONNAIRE

By

Sandrine Francine Schirmacher

A DISSERTATION

Submitted to
Michigan State University
in partial fulfillment of the requirements
for the degree of

French, Language and Literature – Doctor of Philosophy

2013

ABSTRACT

DAVID ROUSSET ET LES CONFLITS DE LA REPRESENTATION LITTERAIRE: A LA DECOUVERTE DE L'HUMANITE CONCENTRATIONNAIRE

By

Sandrine Francine Schirmacher

Dans Les jours de notre mort, David Rousset dresse un portrait épique de l'univers concentrationnaire nazi. Actif résistant, trotsyste et partisan du parti communiste, Rousset est déporté en 1943 à Buchenwald. De cette expérience naissent un essai et un roman qui ont pour but de dresser un portrait complet des camps qui dépasse largement l'expérience vécue de l'auteur. C'est à travers un voyage au sein de la violence et des complots entre déportés politiques et prisonniers criminels que Rousset nous fait découvrir cette société « hors norme ».

Notre étude analyse les motifs qui poussèrent Rousset à choisir le genre romanesque dans son deuxième récit plutôt que le témoignage autobiographique pour représenter la déportation et l'extermination des populations juives d'Europe de l'Est. Chez Rousset la force des images et du langage tiennent une place primordiale. En effet, le but de l'auteur n'était pas simplement de témoigner de la vie quotidienne et du fonctionnement des camps nazis mais d'enseigner une leçon civique et humaine à la société d'après-guerre afin que de telles atrocités ne puissent se reproduire à l'avenir.

DAVID ROUSSET AND THE CONFLICTS OF LITERARY REPRESENTATION:
DISCOVERING THE INCARCERATED HUMANITY OF NAZI CONCENTRATION
CAMPS

By

Sandrine Francine Schirmacher

A DISSERTATION

Submitted to
Michigan State University
in partial fulfillment of the requirements
for the degree of

French, Language and Literature – Doctor of Philosophy

2013

ABSTRACT

DAVID ROUSSET AND THE CONFLICTS OF LITERARY REPRESENTATION: DISCOVERING THE INCARCERATED HUMANITY OF NAZI CONCENTRATION CAMPS

By

Sandrine Francine Schirmacher

Although now mostly forgotten, David Rousset was an important literary and political figure of the period immediately following WWII. His first essay, L'Univers Concentrationnaire, published in 1946, was awarded the Renaudot Prize in 1947 and is considered to be the foundational French text about the emergence of repression and its evolution in Nazi Germany. His conceptualization of Nazi concentration camps largely permitted the reconstruction of a unified French national memory.

This dissertation analyzes David Rousset's Les Jours de Notre Mort and his use of the novel genre to testify about his experience in Nazi concentration camps. The problem of being both a witness, yet also testifying on behalf of others, is central to the comprehension of his work. In fact, Rousset only recounts fragments of his life and his suffering during his deportation to and internment in Buchenwald, Neuengamme and Porta Wesphalica. The interplay between fiction and testimony of his experience allows him to hide the mental and physical changes that affected him during his 16 months of incarceration. Recounting life in the camps through fictional characters as well as the stories of real comrades allows him to transcend not only his limited experience but also to focus on the extreme violence that prevailed in the camps and is crucial in explaining how Rousset relates and reconstructs the process of extermination in his novel.

Copyright by
SANDRINE FRANCINE SCHIRMACHER
2013

A Alex, con amor
A mis compañeros que su cariño y amor me
acompañen por la eternidad

REMERCIEMENTS

Je tiens avant tout à exprimer ma profonde gratitude à Anna Norris qui m'a fait découvrir la littérature de guerre et qui a éveillé ma curiosité et ma passion sur ce sujet. Son soutien et ses conseils ainsi que sa gentillesse et sa générosité tout au long du doctorat m'ont été précieux. Mes remerciements vont aussi à Michael Koppisch et Ehsan Ahmed. Je leur suis extrêmement reconnaissante pour leurs encouragements et leurs commentaires.

Je tiens aussi à remercier le Département de français à Michigan State University pour son généreux soutien financier qui m'a permis de me concentrer pleinement sur mon projet de recherche.

SOMMAIRE

Introduction : Entre l'expérience personnelle et le vécu collectif	1
Chapitre I : Témoignage et art : Les conflits de la représentation	4
I. Textes, récits, romans : La problématique du témoignage	12
1. Littérature concentrationnaire : Qu'est-ce qu'un témoignage ?	12
2. Morts ou Survivants : Qui sont les vrais témoins des camps ?	14
II. Déportation, idéologies, nation: Les jous de la mémoire	17
1. L'empreinte de la déportation : L'impact du lieu et de l'époque sur le vécu	18
2. Idéologies politiques et narration	19
3. Contexte social et politique : La marque du temps sur la représentation	22
III. Témoin et Audience : L'ineffable, l'inimaginable, le transfert traumatique ..	22
1. Réception de la littérature de témoignage : Entre l'oubli et l'obsession	23
2. Témoin et réception : L'expérience concentrationnaire est-elle unimaginable ? ..	26
IV. Les jours de notre mort : à la croisée des genres littéraires	29
1. Rousset et le témoignage : Une position ambivalente	29
2. Témoignage et vérité : Le fossé de l'expérience concentrationnaire	31
3. Accéder à la vérité concentrationnaire à travers l'art et la fiction	33
Chapitre II : <u>De L'univers concentrationnaire aux Jours de notre mort</u> : La	
réécriture autobiographique de l'expérience personnelle	38
I. De <u>LUC</u> aux <u>LJM</u>: La reconstruction de l'expérience concentrationnaire	38
1. <u>LUC</u> : L'apprentissage des camps	41
2. <u>LUC</u> un ouvrage didactique	43
II. <u>LJM</u>: La réécriture de l'expérience concentrationnaire	45
1. <u>LJM</u> : La genèse de la déportation	46
2. L'arrivée et l'entrée dans les camps : Les formalités de l'enfer	50
3. L'autobiographie de la survie à travers l'omniprésence de la mort	53
III. La représentation de l'expérience vécue : Une absence notoire de témoin ...	55
1. L'expérience concentrationnaire : Un témoignage universel	55
2. La dialectique du soi et de l'autre	57
Une expérience concentrationnaire commune : L'intrusion du « nous »	68
4. Le « nous » de la camaraderie : L'impact des idéologies	74
Chapitre III : Représenter l'inimaginable : Le roman au secours du témoignage ...	78
I. Représentation de l'inimaginable : Limites du langage ou limites de	
l'imagination?	80
II. Transcender l'expérience concentrationnaire : L'art au secours du langage ..	87
1. La limite du langage : Le pouvoir de représentation du roman	91
2. Le roman réaliste: Le vécu de l'humanité des camps	93

III. Faire comprendre l'inimaginable : Le rôle de la mort et de la violence dans LJM	96
1. La rentabilité économique de la mort: Faire « voir » l'impensable	99
2. Une mort prématurée: La fin des valeurs morales	103
3. Une mort violente: Faire « expérimenter » l'horreur de la déportation	105
IV. Violence et choc émotionnel : Comment retenir le lecteur	110
1. Le trauma de l'écoute : Le transfert du vécu	111
2. Mort et violence : L'initiation à l'horreur	115
Chapitre IV : Une représentation ambiguë du génocide : Entre histoire et fiction	121
I. La représentation du génocide : Entre fiction et histoire	121
1. La représentation fictionnelle de l'extermination	123
2. La famille Stern : Le visage éphémère du génocide	123
3. L'innommable: Les enfants et les femmes voués aux chambres à gaz	125
4. Les S.S : Les Seigneurs de la mort	126
5. Rousset et Éva: Un destin parallèle ?	128
6. Le visage de l'extermination: Transcender l'anonymat de la mort industrielle	131
II. Les ambiguïtés de la représentation du génocide	131
1. Les camps de concentration et les camps d'extermination : <i>Une différence de degré</i>	134
2. L'univers concentrationnaire : <i>Une plèbe vouée à la destruction</i>	137
3. Entre omission et compassion : Le destin des Juifs dans l'univers concentrationnaire	140
3.1- Les <i>Sonderkommando</i> : L'agonie des fossoyeurs	142
3.2- Le peuple Juif dans L'univers concentrationnaire	146
4. Déportés raciaux et déportés politiques: Une lutte idéologique	144
Conclusion : Une œuvre et une vie militantes	150
BIBLIOGRAPHIE.....	156

Entre l'expérience personnelle et le vécu collectif

L'homme peut tout et d'abord m'ôter à moi-même, me retirer le pouvoir de dire « Je » (Blanchot, 193)¹

Le retour en France de milliers de déportés ayant survécu à l'enfer des camps nazis a donné lieu à une énorme quantité de textes, depuis l'après-guerre jusqu'à l'époque contemporaine : « simples » témoignages écrits ou oraux, autobiographies, récits, mémoires, pièces, poèmes et romans. Nombreuses de ces malheureuses victimes ont voulu témoigner de cette expérience qui défie encore de nos jours l'imagination. Certains n'écriront qu'un récit, alors que pour d'autres la déportation fut l'événement central de leur vie qui devint la source unique et inépuisable de l'écriture comme c'est le cas pour Charlotte Delbo, Primo Levi, Jorge Semprún et Elie Wiesel.

David Rousset, ardent militant trotskyste et résistant, est arrêté le 12 octobre 1943 par la Gestapo. Il est incarcéré à Fresnes pendant trois mois puis déporté en Allemagne à Buchenwald. Il sera par la suite transféré dans les camps de Neuengamme, Porta Westphalica et Woebblin. À son retour de Buchenwald, malgré ses réticences initiales, David Rousset, comme tant d'autres compagnons d'infortunes, n'échappe pas à ce besoin de raconter cette expérience sans précédent. Pendant sa convalescence, alors qu'il se remet lentement d'une convulsion pulmonaire et du typhus, et qu'il n'a pas encore la

¹ Blanchot, Maurice. L'entretien infini. Paris: Gallimard, 1969.

force d'écrire, il dicte à sa femme son premier récit L'univers concentrationnaire² (1945) dans lequel il explique la structure et la fonction des camps de concentration nazis. Ce témoignage écrit d'un seul jet en moins de trois semaines est rapidement suivi par un roman, Les jours de notre mort (1947). Dans cet ouvrage monumental d'un peu plus de neuf cents pages, Rousset décrit le quotidien des déportés et les luttes de pouvoir entre déportés politiques et prisonniers criminels. Puis quelque mois plus tard, Rousset publie un recueil de lettres et de documents Le Pitre ne rit pas (1948) en collaboration avec l'historien spécialiste de l'histoire de l'antisémitisme Léon Poliakov.

Nous savons que dès la fin les années 1945, les rescapés qui souhaitent publier leurs mémoires ne trouvent déjà plus d'éditeurs pour leurs récits car le public et les maisons d'édition françaises semblent saturés par les nombreux témoignages des survivants. Néanmoins, LUC connaît un succès immédiat auprès du public français et reçoit en 1946 le prix Renaudot.

Bien que de nos jours Rousset soit méconnu du grand public, son œuvre tient une place primordiale et incontournable dans l'histoire de l'après-guerre et dans les travaux critiques sur la Shoah. La vision universelle et antifasciste qui prédomine dans ses récits résonna chez de nombreux Français et rallia la droite et la gauche dans la reconstruction d'une mémoire nationale unifiée:

The interpretation of the World War II events that Rousset offered crystallized with its age, [...] It certainly struck a continuity with interwar antifascist discourse, notably important in postwar French politics, reviving its interwar thèmes without allowing the novelty of genocide the force of interruption. Just as important, in France, the antifascist narrative

² Nous utiliserons dorénavant les abréviations suivantes pour nous référer aux œuvres de David Rousset : LUC (*L'univers concentrationnaire*) et LJM (*Les jours de notre mort*) dans les citations.

that Rousset provided gave a left-wing inflection to the interpretation of events shared by the left and the right, which presented the search for postwar patriotic order as the principal legacy of the victory against « concentrationist » regimes, and offered up a set of protagonists who, by virtue of their experience, could testify about the past and lead into the future. (Moyn 57)

Si LUC a souvent fait l'objet de diverses études importantes comme les essais d'Alain Brossat Un peuple nu et d'Olivier Le Cour Grandmaison Sur L'Univers concentrationnaire : remarques sur « tout est possible », il n'en est pas de même pour LJM qui n'a pas encore été étudié dans son intégralité, bien que cette œuvre assez complexe ait elle aussi été lue et appréciée par le public de l'époque et la critique. Les chercheurs qui se sont penchés sur LJM ont toujours étudié cet ouvrage dans un contexte plus large, en l'incorporant à l'analyse souvent thématique de différents témoignages sur les camps de concentration nazis et soviétiques. Cependant, deux excellents ouvrages ont éveillé notre curiosité et ont été précieux dans notre étude: L'expérience concentrationnaire est-elle indicible ? de Luba Jurgenson et Témoignage en Résistance de Philippe Mesnard.

Jurgenson développe une classification des récits extrêmement originale. Elle classe les récits testimoniaux en deux types, la première série se composant de : « livres-images [qui] s'interrogent sur le *comment* de l'univers concentrationnaire » tandis que la deuxième série, se composant de : « livres-reconstructions [qui] s'interrogent sur le *pourquoi* de l'univers concentrationnaire » (14). Dans notre étude, nous nous pencherons nous aussi sur la corrélation qui existe entre les deux premiers récits de Rousset, LUC et LJM car il est impossible de dissocier les deux. Michel Le Pavec, dans un bref article dédié à ces deux ouvrages, conclut qu'ils forment un dyptique. Pourtant, il est difficile de

classifier cet essai et ce roman sous les mêmes critères que Jurgenson car ils sont tous deux à la fois *livres-images* et *livres-reconstructions*.

Mesnard quant à lui analyse les différents modes d'écriture et d'esthétique auxquels ont recours les survivants des camps de concentration nazis et soviétiques et les survivants des camps d'extermination pour nous transmettre leur témoignage. Il insiste surtout sur la manière dont ces derniers transmettent la violence de cet univers dans leur œuvre. Mesnard attribue ainsi l'évolution de l'écriture testimoniale chez Rousset à un besoin de laisser un témoignage mémorable :

Peut-être le programme d'écriture testimoniale que se donne Rousset, de *L'Univers concentrationnaire aux Jours de notre mort* s'est concrétisé. Peut-être, avec le romanesque, Rousset a-t-il cherché à « raconter quelque chose qui soit digne de l'être, quelque chose qui ne soit pas égal à tout le reste, qui ne soit pas interchangeable, et qui mérite d'être rapporté en son nom propre » comme le dit Adorno de l'épopée en général. (Mesnard, *Témoignage* 47)

À la différence de Mesnard, nous voyons plutôt dans la poursuite de l'écriture testimoniale de Rousset le besoin de poursuivre et d'illustrer les théories conceptualisées dans le premier récit. En effet, si LUC explique les camps de concentration, ce récit ne permet pas de « visualiser » les souffrances physiques et psychologiques endurées par les déportés et la violence journalière des camps.

D'autres critiques ont eux aussi étudié divers aspects de l'œuvre de Rousset. Todorov dans Mémoire du mal, tentation du mal : Enquête sur le siècle lui a dédié un chapitre, « Le siècle de David Rousset », dans lequel, il le replace dans le contexte historique du XX^e siècle et montre son importance dans le discours sociopolitique de

l'après-guerre et dans la lutte contre l'oppression des goulags. Une édition spéciale de la revue Lignes nouvelle série lui fut consacrée en mai 2000. Chercheurs et amis se sont réunis afin de rendre hommage à ses œuvres et à son combat contre les camps de concentration soviétiques et l'oppression des guerres d'indépendance, notamment celle d'Algérie et de Tunisie et quelques uns de ses articles et de ses lettres y ont été reproduits.

Toutefois, malgré ces différentes analyses des textes de Rousset, on dénote une lacune dans l'étude de son œuvre, notamment concernant l'analyse de LJM, lacune que nous tenterons de combler en partie dans notre travail. Dans notre étude, nous nous pencherons plus particulièrement sur LJM, tout en ayant recours à LUC afin d'expliquer certains phénomènes, plus particulièrement la fusion de l'extermination avec le vécu du reste des déportés, car les racines et l'analyse théoriques des camps de concentration sont en fait déjà formulées dans son premier ouvrage.

Avant de commencer notre étude sur LJM, nous explorerons dans un premier temps la problématique du témoignage. Ce thème central à la compréhension de l'œuvre de Rousset fera l'objet de notre premier chapitre « Témoignage et art : les conflits de la représentation ». Rousset a un point de vue particulier sur la valeur des témoignages qui se caractérise par un regard tranchant et quelque peu cynique. Il reproche en effet à un grand nombre de ses camarades d'avoir donné une image idéalisée de leur rôle dans les camps :

Chacun de mes interlocuteurs avait vécu une expérience exceptionnelle. Eh bien, malgré cela, tous fabulaient ! Je ne veux pas dire que tous inventaient ou me racontaient des histoires inventées par eux. Mais, tous s'attribuaient des expériences ou évoquaient des événements dont je savais

pertinemment qu'ils ne pouvaient avoir été les témoins ou les acteurs.
(Copfermann 81-82)

Il juge d'ailleurs que: « Le récit de guerre est le plus tendu des calculs » (David Rousset : Une vie dans le siècle, 8) car, pour lui, il ne s'agit pas simplement de témoigner, mais de dépasser son expérience personnelle afin d'enseigner une leçon à ceux qui ne connaîtront les camps qu'à travers les récits.

Pourtant, malgré le dessein de Rousset de vouloir s'effacer de ses récits et de dresser un portrait intégral de l'expérience concentrationnaire, il ne peut s'empêcher de nous dévoiler les souffrances, les dégradations physiques et la douleur psychique qu'il a endurées pendant les seize mois de son internement en Allemagne. L'évolution qui a lieu entre l'écriture de LUC et celle de LJM indique clairement qu'il existe une réécriture autobiographique dans LJM que nous étudierons dans le deuxième chapitre « De L'univers concentrationnaire aux Jours de notre mort : La réécriture autobiographique de l'expérience personnelle ».

C'est à travers une perspective traumatique que nous analyserons l'évolution qui a lieu entre les deux textes. Afin de mieux comprendre les mécanismes de défense qui se mettent en place lors de l'écriture, nous nous tournerons vers les travaux admirables de Dori Laub et d'Armand Tellier. Laub explique que les erreurs commises par le témoin et celles qui s'insinuent dans le témoignage n'ont pas pour but de tromper le lecteur mais dévoilent surtout l'importance de l'événement raconté par le survivant. Le récit des survivants transcende la réalité factuelle et historique des événements.

Tellier quant à lui montre que l'écriture n'est pas immédiatement thérapeutique et que ce passage engendre dans un premier temps la douleur et le désespoir, ce n'est

qu'après la complétion de l'ouvrage que les angoisses s'atténueront. Nous puiserons également dans l'œuvre de Jorge Semprún L'écriture ou la vie pour mieux expliquer et comprendre la douleur indissociable du passage à l'écriture. À la différence de Rousset qui refuse de reconnaître ouvertement les souffrances du corps et de l'âme qu'il a connues, Semprún explique sans faux-semblants les tourments que provoque cette réminiscence du passé.

Finally, nous analyserons dans les chapitres trois et quatre intitulés: « Représenter l'inimaginable : Le roman au secours du témoignage » et « Une représentation ambiguë du génocide : Entre histoire et fiction », les raisons pour lesquelles Rousset abandonne le témoignage et a recours au roman pour écrire LJM. Nous verrons que contrairement à la plupart des auteurs et des critiques littéraires, Rousset a une perspective sur le roman qui est différente. En effet, il pense que : « le roman peut servir un plus authentique regard sur soi » (David Rousset : Une vie dans le siècle, 81-82). Dans un premier temps, nous démontrerons que le roman est le moyen unique qui puisse lui permettre de conduire une analyse sociohistorique et politique de la société concentrationnaire et de donner en même temps à « voir » la violence nazie. Enfin, nous nous pencherons exclusivement dans le chapitre quatre sur la représentation fictionnelle de l'extermination et sur le portrait de la population juive qui sont faits dans LJM.

Chapitre I

Témoignage et art : Les conflits de la représentation

C'est alors que Rousset est encore interné dans les camps qu'il ébauche avec son camarade Martin un livre qu'il se promet d'écrire lors de son retour : « Ensemble nous mettions debout un livre, un livre que je devais écrire si la mort ne passait pas avant » (LJM, 604). Pourtant, lors de sa libération, Rousset ne concrétise pas la promesse qu'il s'était faite lors de son incarcération. Il lui semble qu'il n'y a plus rien de nouveau à dire, que tout avait déjà été dit et qu' : « [i]l y avait déjà tant de livres parus » (Copfermann 78). Ce n'est que sous la demande insistante du comité de la *Nouvelle Revue Internationale* que Rousset se décide finalement à parler de cette société qu'il appellera *L'univers concentrationnaire*. Dès sa parution, LUC connaît un immense succès auprès du public de l'époque avide de connaissance. Ce récit très bref et d'une extrême beauté explique d'une manière condensée et neutre la vie et la routine journalière des déportés, les luttes de pouvoirs entre déportés politiques et prisonniers de droits communs qui prennent place dans les camps. L'écriture testimoniale continue, et en moins d'un an, Rousset publie un roman monumental, LJM. Cet ouvrage connaît lui aussi un accueil chaleureux de la part du public français :

Le livre a été bien accueilli. J'ai été très sensible au fait que l'unanimité ou presque des déportés, de quelque courant qu'ils fussent, quelle que fût leur appartenance politique, reconnaisse l'authenticité des faits que je rapportais. (Copfermann 83)

Comme dans LUC, Rousset y parle de la vie quotidienne et analyse en détail le système concentrationnaire nazi. Le roman prend d'ailleurs ses racines dans le premier ouvrage et Rousset y reprend les thèmes qui lui tiennent le plus à cœur : la décadence des sociétés

capitalistes, la corruption de l'homme et l'importance des idéologies communistes.

Toutefois les similitudes entre les deux récits s'arrêtent là. LJM, œuvre qui elle aussi fut considérée comme un témoignage se métamorphose en un récit à la croisée de l'essai, du documentaire et du romanesque.

Bien que les deux récits de Rousset soient généralement catalogués sous l'épithète commune de témoignage, leur forme et leur genre diffèrent. S'il est indéniable que Rousset soit un véritable témoin, son œuvre ne peut être considérée comme un témoignage historique ou juridique car l'auteur aborde des sujets et des scènes auxquels il n'a pu assister. Fransiska Louwiga remarque que les critiques n'arrivent pas à un consensus pour définir le genre littéraire de ces deux récits et que certains nomment « roman » ce que d'autres considèrent comme « essai » :

[...] Jacques Bersani et *al.* (1970 :310) qualifient *L'univers concentrationnaire* (Rousset, 1946) de « roman », Maurice Nadeau (2000 : 84) le désigne sous le genre de l' « essai ». D'autres commentaires font également preuve de définitions divergentes : « C'est à la fois un reportage et un traité de sociologie » (Nathan, 1954 :260) ; «Le thème fut porté à la température littéraire par David Rousset » (Simon, 1956 :154) ; « Les souvenirs de nos soldats prisonniers ou des Français et Françaises déportés [...] *Les jours de notre mort* et *L'univers concentrationnaire* de David Rousset, pour ne citer que les plus significatifs» (Clouards, 1962 :493) ; « Avec *L'univers concentrationnaire* (1946), D. Rousset (1912) donne surtout un document » (Daspré et al, 1980 : 135) ; « *L'univers concentrationnaire* et *Les jours de notre mort* [...] tiennent à la fois de l'analyse sociologique, du reportage et du récit romanesque à base autobiographique » (Picon, 1945 :144). (367)

Pourquoi est-il si difficile de catégoriser les récits de Rousset et les récits de déportation en général sous le genre littéraire adéquat ? Cette difficulté est-elle liée au fait que le témoignage est avant tout un discours à caractère autobiographique mais aussi une

reconstruction qui s'inscrit dans un contexte plus large ? Où serait-ce plutôt la perception du public qui y voit un témoignage historique qui exclut tout recours à l'imaginaire et à la fiction ? En effet, ne sommes-nous pas encore lors de la lecture des témoignages sur la déportation et l'extermination à la recherche d'une connaissance – historique, éthique ou humaine ? Certaines critiques littéraires condamnent³ la lecture de ces récits comme une simple source documentaire, toutefois il semble difficile d'abstraire la valeur didactique et historique de ces récits car nous avons tendance en tant que lecteurs à leur attribuer une valeur historique et c'est justement pour cette raison qu'il est difficile d'accepter l'aspect littéraire de ses œuvres. Toutefois, ces récits sont-ils vraiment des témoignages – juridiques ou historiques – comme nous avons généralement tendance à les considérer ?

Est-ce pour ces différentes raisons que « la conception du témoignage comme nouvelle forme littéraire paraît problématique⁴ ». C'est d'ailleurs cette position ambiguë qui nous conduit à définir ce qui constitue un témoignage et à analyser les différents événements internes et externes à l'expérience vécue qui affectent les écrits testimoniaux.

³ Dans l'écriture concentrationnaire ou la poétique de la résistance, Sabine Sellam insiste sur l'erreur de jugement de nombreux lecteurs qui lisent les témoignages de la déportation comme ayant valeur historique car les erreurs du récit invitent au négationnisme des événements qui ont eu lieu. « L'objectif est donc d'inviter à une lecture littéraire et positive des récits concentrationnaires car, recevoir ces œuvres comme des discours non littéraires mais socio-historiques, est une erreur de lecture ayant une incidence pragmatique non textuelle : frayer un chemin au négationnisme, dans la mesure où celui-ci s'inscrit dans une logique de la preuve, que l'œuvre littéraire ignore, n'étant pas de l'ordre du vérifiable. (11) Toutefois, Margaret Attack dans Literature and the French Resistance : Cultural politics and narrative forms, 1940-1950 insiste sur le côté didactique et documentaire de ses œuvres et fait remarquer que la plupart de ces textes ont une valeur et une qualité littéraire moindre.

⁴ Liminaire. Face à l'extrême, les lieux de la critique. Débat animé par Michel Rinn, avec la participation de Philippe Mesnard, Michel Rothberg, Emmanuelle Danblon, Jean Paul Dufiet et Geroges-Élia Sarfati. *Tangence*, n° 83, hiver 2007, p. 5-23.

Il nous semble aussi nécessaire de nous pencher sur la relation entre le récit et le lecteur car bien souvent, nous doutons de la vraisemblance de certains faits rapportés par l'auteur dans LJM – notamment quand Rousset nous fait pénétrer dans les chambre à gaz pour nous décrire les derniers soupirs des hommes, des femmes et des enfants. Bien que le témoignage a une composante romanesque car il se base sur une représentation, il doit pourtant tout comme l'autobiographie se baser sur une relation entre l'auteur et le lecteur exempte de doute :

[...] la biographie et l'autobiographie sont à la fois *référentielles* au niveau du pacte (l'auteur et le lecteur doivent également croire qu'il s'agit de parler du réel, en essayant de l'approcher dans sa vérité), et romanesques dans leurs procédés, en ce sens qu'elles sont des récits, et que tout récit est une construction imaginaire. (Lejeune, *Je est un autre* 170)

Le but de ce chapitre n'est pas de mettre en doute la véracité des faits racontés par l'auteur, mais de mieux comprendre la problématique du témoignage et des écrits testimoniaux afin de souligner dans les chapitres suivants pourquoi Rousset décide d'avoir recours aux témoignages de ses camarades afin de récréer « intégralement » l'univers concentrationnaire. La compréhension du témoignage en tant qu'œuvre littéraire nous permettra d'expliquer dans le chapitre suivant la raison pour laquelle Rousset n'apparaît guère en tant que sujet direct lors de la narration bien qu'il soit à juste titre un témoin. Le passage du vécu à l'écriture nous permettra aussi de comprendre pourquoi Rousset choisit de faire un portrait dépréciatif et quasiment inhumain de ses compagnons de misères. Cela nous permettra d'analyser dans le chapitre IV la façon dont Rousset parle de l'extermination et aussi de dévoiler les motifs qui poussent l'auteur à en parler tandis que d'autres témoins – notamment – Robert Antelme n'en parle pas.

I. Textes, récits, romans : La problématique du témoignage

1. Littérature concentrationnaire : Qu'est-ce qu'un témoignage ?

Les deux récits de David Rousset LUC et LJM s'inscrivent dans ce qui a été communément appelé par les critiques littéraire *la littérature de témoignage*. Cette littérature a généralement comme dessein d'informer le lecteur des horreurs commises dans les camps et de rendre hommage à ceux qui ne sont pas revenus. Margaret Atack nous fait observer que l'intérêt principal de ces textes n'est non pas littéraire mais documentaire : « [...] presenting above all a documentary interest as *littérature de témoignage*, that is to say, literature which seeks to bear witness to its time » (Atack 16). Ces différents récits sont d'ailleurs, généralement catalogués sous l'épithète générale de *témoignage*. La couverture de LUC annonce au lecteur que : « [s]on témoignage dénonce implacablement les différentes strates bureaucratiques et idéologiques de ce système ». Tandis que Maurice Nadeau dans la préface de LJM nous explique que : « [p]arler des *Jours de notre mort* en tant qu'œuvre littéraire, ce n'est pas laisser dans l'ombre les autres aspects de cet ouvrage qu'on tient d'abord pour un témoignage » (LJM, i).

Malgré la dénomination commune de ces textes, les modes de représentation sont très différents. Rousset choisit l'essai pour recréer l'univers concentrationnaire dans son premier récit tandis qu'il a recours à la forme romanesque dans LJM. Rousset n'est d'ailleurs pas le seul auteur à utiliser différentes formes de discours. Certains auteurs ont recours à la poésie, d'autres au théâtre ou au roman. Pourtant, malgré les diverses formes esthétiques qui ont été employées pour représenter l'expérience concentrationnaire,

l'essence de ces ouvrages est le récit de l'expérience vécue. Cela nous incite à nous pencher sur la problématique du témoignage et à en donner une définition.

Giorgio Agamben fait remarquer qu'en latin, le mot témoin a deux termes. Le terme *superstes* fait référence à une personne ayant vécu les faits qu'elle rapporte, tandis que *testis* est une tierce personne qui est capable d'attester de ce qui s'est passé entre deux parties rivales lors d'un procès:

In Latin there are two words for « witness ». The first word, *testis*, from which our word « testimony » derives, etymologically signifies the person who, in a trial or lawsuit between two rival parties, is in the position of a third party (*terstis). The second word, *superstes*, designates a person who has lived through something, who has experienced an event from beginning to end and can therefore bear witness to it. (17)

Il est intéressant qu'Agamben ait recours à deux mots afin de donner une définition précise du témoignage, cependant, *superstes* se traduit le plus souvent par le terme de *survivant* plutôt que par celui de *témoin* en Français. Il est évident que la définition du témoignage repose sur des aspects antithétiques et contradictoires. En effet, la première partie de la définition exclut la *participation* du témoin aux événements décrits, le témoin ne pouvant être qu'un spectateur. Cette exclusion vient de la racine même du terme qui vient du latin *terstis* et signifie tout d'abord « qui se tient en tiers » ce qui implique un rôle d'observateur et non d'acteur de la part du témoin devant un tribunal. Ce fait est important car un observateur est capable de rapporter les faits devant un tribunal de manière objective. Pourtant de manière contradictoire, l'essence des témoignages de la première guerre mondiale et de la déportation est la participation *active* de l'auteur et non celle d'un simple spectateur qui rapporte les faits. La contradiction intrinsèque du terme

est essentielle car les témoins de la déportation sont avant tout des survivants. À la différence d'un spectateur, il est difficile ou presque impossible pour un survivant d'être neutre et froid car les événements dans lesquels il a été impliqué furent sans précédent et sont profondément douloureux. C'est d'ailleurs le trauma de l'expérience qui empêche un témoignage détaché et par conséquent fiable (d'un point de vue documentaire et historique).

2. Morts ou Survivants : Qui sont les vrais témoins des camps ?

Comme nous l'avons vu précédemment, le témoin « idéal » - un témoin capable de donner une déposition fidèle des événements – serait une tierce personne ayant une position d'observateur. Le déporté peut difficilement être un véritable témoin, car il a trop souffert pour exprimer d'une façon neutre et indifférente ce qu'il a vu et vécu : « [...] observateur impliqué dans l'histoire décrite, le témoin se prêterait à l'exagération et la confusion » (Louwiga 367) . Le paradoxe qui se pose dans cette proposition est que le déporté témoin direct ne peut difficilement être considéré comme un témoin adéquat. Si le survivant n'est pas un témoin fiable, qui peut alors témoigner de cette expérience sans précédent? Primo Levi, auteur de Si c'est un homme (1947), et auteur de nombreux essais sur les camps de concentration, s'est lui aussi penché sur cette problématique du témoignage. Il explique qu'après de nombreuses lectures de témoignages, il en est arrivé à la conclusion qu'aucun survivant ne pouvait vraiment raconter tout le vécu des camps de concentration dans la mesure où les rescapés étaient les privilégiés car ils ont survécu au sévices, à l'exténuation du travail, au manque de nourriture et par conséquent, ils n'avaient pas connu toute l'étendue de l'horreur des camps et de la solution finale. C'est

d'ailleurs pourquoi ces déportés sont revenus des camps capables de témoigner de ce qu'ils avaient vu et vécu:

[...] we the survivors, are not the true witnesses. This is an uncomfortable notion of which I have become conscious little by little, reading the memoirs of others and reading mine at a distance of the years. We survivors are not only and exiguous but also an anomalous minority : we are not those who by their prevarication or abilities or good luck did not touch bottom. Those who did so, those who saw the Gorgon, have not returned to tell about it or have returned mute, but they are the « Muslims, » the submerged, the complete witnesses, the ones whose deposition would have a general significance. (Levi, *The drowned* 83-84)

Contrairement à nos attentes, les « vrais » témoins ne seraient donc pas ceux qui ont écrit et témoigné sur la vie dans les camps. Ceux qui ont été anéantis et ceux qui en sont revenus muets sont les véritables témoins car ils ont vécu toute l'étendue du mal. C'est d'ailleurs à partir des réflexions de Levi sur la véritable identité du témoin qu'Agamben conclut qu'il n'existe ni un vrai témoin, ni un vrai témoignage. Il achève son analyse en expliquant que le véritable témoignage serait de manière paradoxale les non-dits – ce qui n'a pu être transmis par les déportés morts dans les camps. Comme Levi, il conclut, que les seuls « véritables » témoins sont ceux qui ne sont pas revenus des camps car eux seuls ont connu la finalité de l'expérience concentrationnaire ou ceux qu'on appelait les « musulmans⁵ », les prisonniers incapables de témoigner car les souffrances les avaient transformés en morts vivants. Le témoignage n'existerait donc qu'à travers les méandres du silence des victimes qui seraient les seules à pouvoir témoigner de l'extermination:

⁵ Terme dépréciatif utilisé pour les prisonniers qui avaient perdu la force de vivre. Filip Müller explique que : « That was the name given to prisoners who had spiritually and, above all, physically, completely deteriorated. They had become nothing but skin and bones. » (*Eyewitness Auschwitz : Three Years in the Gas Chambers*, 45).

The « true » witnesses, the « complete witnesses », are those who did not bear witness and could not bear witness. [...] The survivors speak in their stead, by proxy, as pseudo-witnesses ; they bear witness to a missing testimony.» (Agamben 34)

Par implication, il est donc, selon les critères d'Agamben, impossible d'être un véritable témoin des camps de concentration. Ce point de vue est assez restrictif car il met en doute le récit des rescapés, et pourtant, ce sont les seuls à pouvoir décrire la vie des camps et leurs horreurs puisqu'ils les ont vécues même si ce n'est que « partiellement » puisqu'ils y ont survécu.

Malgré les débats qui existent quant à la véritable identité du témoin, nombreux sont les critiques qui considèrent comme Derrida que : « [...] le témoin est un survivant, le tiers, le *testis* comme *testis* et *supertestis*, celui qui survit » (Derrida 54). Pour Jean Norton Cru, spécialiste des témoignages de la première guerre mondiale, le témoin ne peut être que le soldat qui a vécu la guerre dans les tranchées. Il considère que les officiers ne peuvent être considérés comme de justes témoins car ils n'ont pas participé aux combats et n'ont pas connu directement les atrocités de la guerre. Pour Cru, comme pour Derrida, le témoin n'est en aucun cas une tierce partie, mais un individu ou une victime qui a été intimement lié aux événements. Cru cependant remarque que toutes les formes de récits sont acceptables. Toutefois, la narration doit être faite directement par celui qui a vécu les événements et non pas par celui qui les relate par ouï dire. Il conclut : « en somme, j'accepte les souvenirs de guerre sous quelque formes qu'ils se présentent pourvu qu'il soient des souvenirs personnels et non des emprunts faits aux véritable acteurs » (Cru 27). Malgré les positions diamétralement opposées de Derrida et d'Agamben, la plupart des critiques considèrent généralement que le/la témoin est le/la

déporté(e) – donc un/une rescapé(e) – mais aussi celui ou celle qui a laissé trace des conditions de vie dans les ghettos d'Europe de l'Est ou bien les *Sonderkommendo*⁶ qui ont enterré leur récit aux alentours des chambres à gaz – ceux qui ne sont pas revenus.

II. Déportation, idéologies, nation: Les jougs de la mémoire

L'un des problèmes posés par le témoignage est qu'il ne serait qu'un récit partiel des événements car ceux qui ont survécu ont par ailleurs su résister aux sévices nazis. Pourtant, est-ce le seul élément qui contribue à une littérature de témoignage hétérogène? Cette littérature est-elle riche et diverse car les récits sont altérés par des éléments internes et externes à la déportation? À la différence des témoignages juridiques, la littérature de témoignage n'est pas un simple rapport de faits vus ou vécus. La narration est directement influencée par le lieu de déportation, mais aussi par les idéologies de l'auteur et le contexte social dans lequel le récit est publié affecte la reconstruction des événements. Bien que dans la littérature fictionnelle ces faits ne nous gênent pas, ils deviennent troublants lors de la lecture d'un récit de déportation car: « le témoignage peut être aussi lu comme un document historique⁷ » (Rastier 160). Cette relation exigüe entre fait historique, véracité et littéarité est d'ailleurs l'un des paradoxes des écrits testimoniaux.

⁶ *Sonderkommando* « commando spécial » constitué de déportés juifs qui s'occupaient de trier les biens personnels et d'incinérer les corps des prisonniers anéantis dans les chambres à gaz. Ces hommes travaillant dans ce commando étaient à leur tour remplacés par de nouveaux arrivants et exécutés.

⁷ François Rastier. *L'art du témoignage*.

1. L’empreinte de la déportation : L’impact du lieu et de l’époque sur le vécu

L’un des évènements ayant une incidence majeure sur le récit est le lieu de déportation. Il est évident que le témoignage diffère selon le lieu de déportation et l’expérience vécue, et bien qu’il y ait eu de nombreuses similitudes dans la routine quotidienne dans les camps, le traitement infligé aux prisonniers pouvait être très différent. Nombreux sont les auteurs qui remarquent que certains camps étaient toutes proportions gardées, moins terribles que d’autres et qu’il était préférable de rester dans un camp doté d’une infrastructure importante plutôt que de partir en transport. Rousset raconte dans LJM que lors de son arrivée à Buchenwald, un prêtre français leur explique qu’il est préférable de rester dans un camp ayant une infrastructure déjà développée car il y est plus aisé de se « débrouiller » :

- Que vaut-il mieux, rester ici ou partir en transport ?
- Rester ici [...] Ici, vous êtes dans un grand camp organisé. Ce n’est pas fameux, mais c’est beaucoup mieux que partout ailleurs. Vous avez de sérieuses possibilités de vous débrouiller si vous êtes suffisamment énergiques et si vous savez déployer à temps et convenablement de l’initiative. (LJM, 76)

Pouvoir « se débrouiller » était un élément fondamental de survie dans les camps car cette aptitude permettait au prisonnier de trouver un travail à l’abri et par conséquent de beaucoup moins souffrir que d’autres détenus assignés à des travaux beaucoup plus pénibles à l’extérieur. Toutefois, le camp n’est pas le seul facteur qui augmente les chances de survie, et l’époque de la déportation est elle aussi cruciale.

Bien qu’à partir de 1944 les Nazis intensifient l’extermination, certains témoins remarquent que les camps de concentration allemands s’adoucissent vers la fin de la guerre. Rousset et Semprún soulignent plusieurs fois pendant leur récit que la majorité

des camps de concentration sont presque devenus des maisons de convalescence. Primo Levi, quant à lui, se considère comme ayant été chanceux de n'avoir été déporté que vers la fin de la guerre car les Allemands ayant désespérément besoin de main d'œuvre améliorent alors les conditions alimentaires et sanitaires dans les camps afin de prolonger la vie des détenus :

J'ai eu la chance de n'être déporté à Auschwitz qu'en 1944, alors que le gouvernement allemand, en raison de la pénurie croissante de main-d'œuvre, avait déjà décidé d'allonger la moyenne de vie des prisonniers à éliminer, améliorant sensiblement leurs conditions de vie et suspendant les exécutions arbitraires individuelles. (Levi, *Si c'est un Homme* 7)

Ce n'est que grâce à ce besoin pressant de main d'œuvre que Primo Levi échappera à la sélection et travaillera dans un laboratoire de la IG Farben pendant la durée de son incarcération. C'est aussi grâce à un certain « relâchement » dans la discipline des camps que de nombreux déportés pourront survivre jusqu'à la libération des camps. Rousset quant à lui survivra grâce à l'appui de nombreux camarades communistes qu'il rencontrera lors de ses transports. Il dédie d'ailleurs son roman : « à Emil Kunder mon camarade allemand de l'univers concentrationnaire » (LJM, préface). La relation entre Rousset et Emil tient en effet une place primordiale dans LJM.

2. Idéologies politiques et narration

Si le lieu et l'époque de la déportation ont un impact direct sur l'expérience vécue, ils ne sont toutefois pas les seuls éléments qui contribuent à la formation du récit, et il ne faut pas oublier que les idéologies politiques laissent elles aussi des traces visibles sur le récit. Annette Wieviorka sépare d'ailleurs la littérature concentrationnaire en trois genres distincts : « [celle] à caractère ontologique, la seconde politique, la troisième,

enfin, patriotique» (Wieviorka, *Déportation* 317). Elle nous fait d'ailleurs remarquer que ces genres régissent et dirigent le récit et à ses yeux, et que David Rousset est l'unique témoin qui porte l'analyse politique des camps de concentration à son apogée. L'étude politique des camps ne peut être faite que par des individus ayant une vision et un engagement antérieurs à leur déportation. Elle conclut que :

[l]a deuxième vision politique : elle n'interroge pas la nature humaine, mais considère que les camps sont le produit d'un système. Ce type d'analyse est le fait d'homme ayant acquis avant leur déportation à la fois une certaine maturité et une vision politique des choses, comme le bundiste Charles Papiernik ou le communiste Jean Laffitte. Mais c'est incontestablement David Rousset qui porte cette vision à son plus haut niveau. (Wieviorka, *Déportation* 320)

Dans LJM, le rôle de Rousset est multiple, il ne se limite pas seulement à un simple rôle de témoin, il se fait aussi historien et anthropologue de *l'univers concentrationnaire*. Le discours et l'étude historiques du mouvement communiste ainsi que la lutte des classes sociales à l'intérieur et à l'extérieur des camps tiennent une place prépondérante dans cet ouvrage. David Caron considère que chez Rousset, à la différence d'Antelme et de Semprún, il n'y a pas de remise en question des idéologies et des convictions politiques de l'auteur et c'est pourquoi : « cette pensée marxiste est à la fois la justification et la condition du récit » (Caron 73). Toutefois, si LUC se penche essentiellement sur les origines et l'émergence des camps de concentration en Allemagne, LJM montrent quant à eux une évolution dans la pensée de Rousset. Bien que les références au socialisme y soient nombreuses, elles ne sont pourtant pas l'unique fil conducteur du récit, et elles s'intègrent à l'étude ontologique car Rousset, comme Semprún, Delbo et Antelme, se penche lui aussi sur l'aspect déshumanisant des camps. Néanmoins, son point de vue est plus provoquant et se distingue de celui des autres car il

dévoile l'émergence d'une nouvelle société au sein des camps, en remarquant que certains hommes se complaisent dans cet univers glauque et n'aspirent en aucune façon à la liberté. Rousset constate que pour ceux qui s'épanouissent dans le fumier des camps, l'émergence de cette société parallèle leur donne une puissance qu'ils n'auraient jamais pu exercer au sein d'une société « normale ». Leurs désirs et leurs pulsions les plus viles s'y accomplissent en toute impunité. :

Georg aimait le souterrain. Ce monde chaotique se présentant pour des milliers d'êtres comme une vision d'enfer et de mort était son domaine, qui se construisait à son échelle. Il n'attendait pas la fin de la guerre. Il ne l'aurait désirée que si elle avait transformé la planète en un Dora universel. C'est à Dora qu'il avait découvert sa liberté, l'étonnante possibilité de vivre son plus obscur lui-même. Le retour dans la société civile ne pouvait rien signifier d'autre que la rentrée dans le baignoire le plus intolérable. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais cohabité paisiblement avec les lois civiles. Elles lui avaient toujours paru inhumaines, et, s'il avait su s'exprimer en clair, il aurait dit qu'elles le castraient. (LJM, 286)

Cette analyse diffère de nombreux autres auteurs car elle ne désigne pas seulement les S.S. en tant qu'agents du mal comme l'on pourrait s'y attendre, elle dévoile aussi comment certaines victimes se transforment en bourreaux et deviennent à leur tour, comme les S.S, des monstres. Rousset se rend-t-il compte qu'il profère l'impensable ? Est-ce pourquoi, plus tard, il change son discours et attribue la corruption des prisonniers aux effets de la société des camps : « [...] la plupart sont blasés, trafiquent sur notre dos avec les paysans ; quelques-uns sont devenus des brutes féroces, *mais c'est le système qui pourrit les hommes*⁸ » (LJM, 641). Il est difficile de répondre avec certitude à ces questions. Toutefois, nous analyserons plus en détails dans le chapitre deux que cette vision négative des déportés est certainement un signe profond du trauma qui touche l'auteur lors de sa libération.

⁸ C'est nous qui soulignons.

3. Contexte social et politique : La marque du temps sur la représentation

Toutefois, si le passé et les idéologies politiques de l'auteur orientent le fil de la narration, il est aussi vrai que les témoignages, surtout ceux qui sont rédigés de nombreuses années après les faits, s'insèrent aussi dans le contexte socio-politique de l'époque où ils ont été écrits. C'est pour cette raison que certaines œuvres s'insèrent dans une reconstruction de l'identité nationale française. Annette Wiewiorka explique les changements qui se produisent dans les témoignages publiés après la deuxième guerre mondiale; elle remarque que les tous premiers témoignages publiés immédiatement après la guerre ont pour but d'informer le lecteur sur les camps tandis que les témoignages qui sont publiés dans les années soixante-dix s'inscrivent dans un contexte plus large et reflètent les préoccupations de l'époque, à savoir le rôle du gouvernement de Vichy dans la déportation. Elle observe que : « même si le récit reste identique dans les composantes factuelles, il se trouve suivant les circonstances même du témoignage, pris dans une construction collective » (*L'ère* 112). Cet élément est primordial car les deux ouvrages de Rousset, LUC et LJM publiés respectivement en 1946 et 1947 ont une fonction didactique, alors que les témoignages de Marguerite Duras et Simone Veil publiés respectivement en 1985 et 2009 sont marqués par un discours anti-gaullien.

III. Témoin et audience : L'ineffable, l'inimaginable, le transfert traumatique

Si le témoignage est affecté par de nombreux éléments internes et externes à la déportation, la perception du lecteur est quant à elle altérée par les faits racontés par le survivant. Certains auteurs comme Primo Levi, Jorge Semprún, et Simone Veil remarquent que leurs familles et leurs amis ne s'intéressent pas à leur récit. Simone Veil

avoue qu'elle ne peut parler de son expérience concentrationnaire qu'avec un groupe d'amis avec lequel elle a été déportée : « J'avais besoin de parler du camp, et il n'y avait guère qu'avec eux que c'était possible » (Veil 110). Mais est-ce vraiment un manque d'intérêt de la part de leurs proches ou serait-ce plutôt une difficulté à imaginer l'horreur quotidienne que les déportés ont connue ou bien même à écouter les souffrances qu'ils ont subies pendant leur détention. Le témoignage sur la déportation est-il seulement un événement traumatique pour celui qui raconte ou devient-il aussi un facteur traumatisant pour le récepteur? Ces faits sont importants car ils affectent non seulement la perception du lecteur mais aussi la réception du texte. Ces différents éléments sont essentiels car dans LJM le lecteur ne peut que ressentir un choc émotionnel à la lecture de scènes particulièrement violentes.

1. Réception de la littérature de témoignage : Entre l'oubli et l'obsession

Ce n'est pas seulement le récit mais aussi sa réception qui sont influencés par l'environnement dans lequel le témoignage est lu et publié. Peu d'écrivains qui témoignent de leur expérience dans les camps de concentration verront leurs œuvres couronnées de succès et nombreux sont ceux qui resteront dans l'ombre. Dès la fin de l'année 1945, les rescapés qui souhaitent publier leurs mémoires ne trouvent déjà plus d'éditeurs pour leurs récits. Ce déluge de récits est rapidement suivi par un sentiment de lassitude – nombreux sont ceux qui pensent qu'après les publications d'Eugène Kogon et de David Rousset, tout a été dit. Ce manque d'empathie est clairement énoncé dans la revue littéraire *Les Temps Modernes* en 1949 :

Encore un livre sur les camps de concentration ! Après ceux de Rousset, de Kogon, et de tant d'autres on croyait que tout avait été dit. Même s'il

reste encore quelque chose à dire, nous aimerions qu'on se taise. La guerre est finie. Nous avons le droit de goûter la paix sans qu'on vienne nous la gâter. (Parrau 54)

La libération et le retour de milliers de déportés : « [...] en proie à un véritable délire » (Antelme 9) de raconter font place à un véritable besoin de distraction et d'oubli pour le reste des Français. La société de l'après-guerre semble vouloir se tourner vers l'avenir et enterrer ce passé trouble et douloureux. Le général de Gaulle soutient d'ailleurs une politique qui repose sur une reconstruction collective, mythique et imaginaire de la mémoire française: « [...] le 25 août 1944, de Gaulle a posé d'emblée la première pierre du mythe fondateur de l'après-Vichy. Fort de sa légitimité, il va inlassablement chercher à écrire et réécrire l'histoire des années de guerre, en proposant une vision issue de son seul imaginaire » (Rouso 30). Vingt-cinq années d'oubli s'ensuivent. Cette période commence par une phase de « deuil inachevé⁹ » qui durera une dizaine d'années de 1944 à 1954. Cette époque se caractérise par la naissance des mythes gaulliens et l'épuration des collaborateurs.

Ces quinze années donnent lieu à l'exaltation d'une France résistante. C'est un moment peu propice à une réception favorable des récits des déportés. Pourtant, malgré le contexte défavorable dans lequel sont publiés LUC et LJM, les deux ouvrages auront un franc succès auprès du public français. LUC obtiendra le prix Renaudot en 1946. S'il est facile de comprendre pourquoi le premier ouvrage de Rousset fut bien reçu, il est plus difficile à expliquer pourquoi le roman est lui aussi bien accueilli. En effet, le public de l'après-guerre est à la recherche de connaissance sur les camps de concentration.

⁹ Rouso, Henry. Le syndrome de Vichy de 1944 à nos jours. Paris : Éditions du Seuil, 1987.

Cependant, bien que le roman de Rousset soit riche en renseignements, il ne s'agit pourtant pas d'un ouvrage qui puisse être considéré comme un témoignage didactique. En effet, Rousset a recours à la fiction pour représenter certaines scènes auxquelles nous savons qu'il n'a pu assister. Rousset utilise notamment l'imaginaire pour décrire les derniers soupirs des malheureux envoyés dans les chambres à gaz, il fait de même lorsqu'il décrit certaines scènes de torture. Nous analyserons en détail dans le chapitre trois le rôle de la fiction dans LJM.

Ce n'est qu'à partir des années soixante-dix que cette lassitude du public français disparaîtra peu à peu pour faire place à un véritable besoin de savoir et de comprendre le rôle du gouvernement de Vichy dans la déportation des Juifs vers les camps de la mort allemands. Toutefois, la reconstruction Gaullienne de l'histoire française a eu un impact négatif sur la mémoire de la Shoah car il n'y avait pas de place pour la question juive dans la nouvelle réinterprétation de l'identité nationale. Un regain d'intérêt mondial pour le génocide juif débute avec le procès d'Eichmann en 1961 et se réveille en France plus particulièrement par l'accord de grâce accordé en 1967 à un ancien chef de milice Paul Touvier par Georges Pompidou. La publication d'un article dans l'*Express* par Jacques Derogy qui révèle l'accord de grâce encore inconnu du public français provoque la déposition de nombreuses plaintes pour crime contre l'humanité. La publication de l'œuvre de l'historien américain Robert Paxton Vichy France (1970) – une historiographie qui remet en question le rôle de victime du gouvernement français - et la sortie du film de Marcel Ophüls Le Chagrin et la pitié (1971) renforcent la prise de conscience des Français. Ces deux œuvres sont importantes car elles remettent en cause les mythes gaulliens d'une France éternelle, solidaire et héroïque et mettent en scène une

France collaboratrice et divisée. D'ailleurs, lors de sa parution, l'étude de Paxton fut très mal accueillie et contestée par les historien français parce qu'elle bouleversait les interprétations précédentes sur l'occupation allemande et prouvait la collaboration du gouvernement de Vichy. Il a fallu quelques temps pour que les Français se rendent compte que Paxton avait raison. Tout comme Vichy France, Le Chagrin et la pitié, fait lui aussi le portrait d'une France peu héroïque. C'est d'ailleurs cette illustration dégradante des Français qui gêne le plus certains politiciens de l'époque : « Simone Veil continuera de penser que ce film montre une France lâche, égoïste, méchante et qu'il noircit terriblement la situation » (Rouso 133). Le film sera d'ailleurs boycotté pendant une dizaine d'années et ce ne sera diffusé dans les salles de cinéma qu'à partir d'avril 1971 et ce ne sera qu'en 1972 qu'il sera rediffusé sur les chaînes de télévision française. Malgré le début difficile des œuvres d'Ophüls et de Paxton, elles sont de nos jours, devenues des points de référence incontournables sur l'histoire de la deuxième guerre mondiale.

2. Témoin et réception : L'expérience concentrationnaire est-elle inimaginable ?

Si l'époque et le contexte national ont une influence sur le témoignage, ils ont aussi une incidence sur la réception des récits. Certains déportés, avant même d'être rapatriés en France pressentent que le public ne sera pas réceptif à leur témoignage: « Le vrai problème n'est pas de raconter, quelles qu'en soient les difficultés. C'est d'écouter... Voudra-t-on écouter nos histoires, même si elles sont bien racontées » (Semprún, *L'écriture* 165). L'obstacle pour le témoin est non seulement de transmettre l'expérience,

mais aussi d'obtenir l'attention de ses lecteurs. La proportion « hors du commun » de la détention concentrationnaire est telle que le lecteur a d'énormes difficultés à imaginer cet univers et c'est l'un des éléments qui entrave la réception du récit. Cependant, le déporté considère son expérience comme étant le seul événement réel et inoubliable. Dans le cas des témoignages, surtout ceux portant sur l'extermination et la déportation, ce n'est pas seulement la simple problématique de faire partager ses sentiments et ses émotions à autrui qui est en jeu :

What is at issue here is not, of course, the difficulty we face whenever we try to communicate our most intimate experiences to others. The discrepancy in question concerns the very structure of testimony. On the one hand, what happened in the camps appears to the survivors as the only true things and, as such, absolutely unforgettable ; on the other hand, this truth is to the same degree unimaginable, that is irreducible to the real elements that constitute it. (Agamben 12)

Il est normal qu'immédiatement après la libération il y ait eu cette difficulté, cette quasi-impossibilité d'imaginer les souffrances et les sévices soufferts par les déportés, car le public ne savait encore presque rien sur les camps. Mais, au fur et à mesure que les déportés et les soldats ayant participé à la libération des camps racontèrent ce qu'ils avaient vu et que les récits des survivants furent publiés, le public a pu mieux comprendre et conceptualiser les atrocités commises dans les camps de concentration.

Aujourd'hui, cette question de l'inimaginable ne devrait plus être un obstacle, puisqu'il existe une abondance de recherches et une surabondance d'images stéréotypées. Cette richesse d'informations n'est toutefois pas sans causer de problème. Wieviorka remarque que de nos jours le grand public ne fait aucune distinction entre les camps de

concentration et d'extermination. Cela est problématique car la solution finale touchait les Juifs et non pas les déportés politiques:

Aujourd'hui,[...] la confusion [...] règne dans le grand public en ce qui concerne la connaissance du système concentrationnaire ou du génocide des Juifs – pas de différence entre centre de mise à mort et camp de concentration, flottement en ce qui concerne les chambres à gaz, leur localisation, leur fonction [...] (Wieviorka, *Déportation* 162-163)

Le malaise qui existe entre le témoin et le lecteur ne serait pas strictement causé par l'impossibilité d'imaginer l'horreur et les souffrances ou le refus d'écouter les récits mais il serait exacerbé par un choc émotionnel qu'engendre le récit. En effet, s'il est difficile et pénible pour le survivant de raconter les événements qu'il a vécus dans les camps, il est aussi douloureux, voire impossible pour l'audience d'écouter le témoignage.

IV. Les jours de notre mort : à la croisée des genres littéraires

Comme nous l'avons vu précédemment, de nombreux éléments affectent le témoignage des survivants. Le passé et les idéologies politiques de Rousset ont une influence directe et façonnent la re-construction littéraire de l'univers concentrationnaire. Bien que Rousset avertisse les lecteurs que ce qu'ils vont lire est un *roman*: « ce livre est construit avec la technique du roman » (LJM, 9), les fondations de la narration sont toutefois ses souvenirs – donc par définition (selon les critères de Cru et de Derrida) un témoignage. Le problème auquel nous sommes confrontés lors de la lecture des LJM est la difficulté de classer cette œuvre, car elle a nombreuses facettes. Si à première vue LJM ressemble à un témoignage, cette œuvre est en fait un récit hybride complexe qui ne peut être considéré comme un témoignage à part entière car Rousset a recours aux souvenirs de ses compagnons afin de « raconter » le vécu dans les camps et de

reconstruire intégralement l'univers concentrationnaire. Cependant, bien que Rousset ait recours à la fiction, cet ouvrage ne peut être considéré comme une œuvre purement fictionnelle car les événements qui y sont racontés sont tirés directement de l'expérience vécue par l'auteur.

1. Rousset et le témoignage : Une position ambivalente

Le point de vue de Rousset sur les témoignages de ses compagnons est singulier. En effet, il se fait non seulement juge de leurs souvenirs, mais aussi critique de leurs récits. Ce qui semble troubler Rousset est le rôle héroïque que les déportés se donnent dans leur récit.

Il pense que les survivants auront tendance à faire une représentation naïve et empathique des camps car ils oublieront rapidement l'horreur et la souffrance qu'ils ont vécus: « [...] les rescapés ne le sauront plus. Ils inventeront aussi des images d'Épinal. De fades héros en carton pâte » (LJM, 742) ; il continue : « presque tous les hommes dans les camps fabulaient » (LJM, 476). Cette suspicion envers les témoignages de ses camarades continue bien après la fin de la guerre et lors d'un entretien avec Emile Copfermann au début des années quatre-vingt-dix, Rousset réitère ses jugements et sa méfiance sur le récit des déportés.

Il insiste encore une fois sur sa connaissance des camps et des événements. C'est ce qui lui permet non seulement de juger la véracité des récits de ses compagnons, mais aussi de démontrer que les récits que font ses camarades sont exagérés. Bien que Rousset insiste sur la véracité des événements qui lui sont rapportés, paradoxalement il note le besoin obsédant de ses compagnons de se montrer sous un jour favorable et valeureux.

C'est d'ailleurs cette représentation héroïque de l'expérience concentrationnaire qui semble surprendre et gêner Rousset le plus :

Je me suis méfié des témoignages directs.
Voilà encore une chose étonnante !
Chacun de mes interlocuteurs avait vécu une expérience exceptionnelle.
Eh bien, malgré cela, tous fabulaient ! Je ne veux pas dire que tous *inventaient*¹⁰ ou me racontaient des histoires inventées par eux. Mais, tous s'attribuaient des expériences ou évoquaient des événements dont je savais pertinemment qu'ils ne pouvaient avoir été les témoins ou les acteurs.
(Copfermann 81-82)

Les commentaires qu'il nous fait sur ses camarades nous donne à entendre que son récit est quant à lui dénué d'artifices et d'exagération. Il commence d'ailleurs la préface des LJM en faisant remarquer au lecteur que : « [...] la fabulation n'a pas de part à ce travail » (LJM, avant-propos).

Rousset n'est toutefois pas le seul auteur à critiquer le récit des déportés. Semprún lui aussi parle négativement des souvenirs de son camarade communiste déporté à Mauthausen. Bien qu'il reconnaisse qu'il y ait eu des différences entre les camps, il insiste sur les similarités de l'expérience. Malgré cela, il avoue ne pas se reconnaître dans le récit que lui faisait un camarade du parti communiste Manuel. L'abondance de détails et le manque de directions de la narration dérangent Semprún car l'image qu'il lui fait de Mauthausen n'a plus aucun sens ; ce n'est plus qu'une collection de souvenirs donnant finalement une reproduction invraisemblable des camps :

C'était désordonné, confus, trop prolixe, ça s'embourbait dans les détails, il n'y avait aucune vision d'ensemble, tout était placé sous le même éclairage. C'était un témoignage à l'état brut, en somme : des images en vrac. Un déballage de faits, d'impressions, de commentaires oiseux.
(Semprún, *L'écriture* 310)

¹⁰ C'est nous qui soulignons.

Cependant, à la différence de Rousset, ce ne sont ni les faits ni leur véracité que Semprún remet en cause, mais la forme du récit. Rousset est d'ailleurs l'un des seuls auteurs qui mette en doute le témoignage des autres survivants, et il s'attribue en quelque sorte le rôle écrasant de juge, de témoin universel et de porte-parole omniscient du vécu des déportés. Et pourtant, bien que Rousset juge et condamne la valeur des témoignages de ses compagnons, il a lui aussi recours à ce qu'il nomme *l'invention* – le recours à la fiction – afin de donner à son œuvre plus d'impact.

2. Témoignage et vérité : Le fossé de l'expérience concentrationnaire

Bien que Rousset remette en question, tout au moins en partie, les témoignages et de la véracité des faits rapportés par ses compagnons, il insiste sur l'authenticité de son récit dans la préface de LJM. « Discuter de la vérité serait vain. La nôtre n'est point celle des cours de justices, du papier timbré ni de la photographie » (LJM, note de l'auteur aux lecteurs). Cette citation de Rousset adressée aux lecteurs est énigmatique car la vérité semble indissociable du témoignage, elle en est d'ailleurs son élément essentiel. Mais, lorsque Rousset nous parle de « vérité », il nous parle d'une vérité qui n'est pas celle des cours de justice. Qu'entend-t-il par-là ? Y a-t-il une plus haute vérité – dans ce cas une vérité littéraire – et une un peu moins « vraie », moins précise, celle de la justice et de la photographie ? Les questions précédentes font que l'on se demande si la littérature est un meilleur véhicule pour représenter l'expérience concentrationnaire, car la vérité de la justice ne peut pas être en mesure de contenir toute la complexité de cette expérience. Nous analyserons cette question de la représentation littéraire plus en détail dans le chapitre trois.

Il est aisé de comprendre pourquoi Rousset remet en cause la photographie comme moyen de représentation. À ses yeux, elle est un outil inadéquat pour véhiculer l'horreur et la souffrance qui régnaient dans les camps, car l'image ne représente que les résultats corporels des sévices subis, et ne donne par conséquent qu'une image incomplète du vécu des prisonniers. Toutefois, l'image et le langage se complètent afin de combler leurs insuffisances. Didi-Huberman considère que chacun de ces moyens de communication pourvoit aux insuffisances de l'autre afin de donner un témoignage intégral:

Parce qu'en chaque production testimoniale, en chaque acte de mémoire les deux – langage et image – sont absolument solidaires, ne cessant pas d'échanger leurs lacunes réciproques : une image vient souvent là où semble faillir le mot, un mot vient souvent là où semble faillir l'imagination. (39)

Malgré les limitations de la photographie, ce moyen de représentation est un support visuel supplémentaire des témoignages oraux ou écrits ; d'ailleurs Robert Antelme dans la préface de *l'Espèce humaine* constate que le corps du déporté fait foi de l'expérience vécue – bien que ce ne soit que temporairement. Antelme insiste sur cette frénésie de parler et d'être entendu par le public, mais il observe que le public lui fait remarquer que le corps décharné des rescapés peut à lui seul montrer ce que les mots ne peuvent peut-être pas faire comprendre :

Il y a deux ans, durant les premiers jours qui ont suivi notre retour, nous avons été, tous je pense, en proie à un véritable délire. Nous voulions parler, être entendus enfin. On nous a dit que *notre apparence physique était assez éloquente*¹¹ à elle seule. (avant-propos)

Toutefois, le problème à la source du témoignage ne serait en aucun cas celui de la vérité « limitée » de la justice, ni des lacunes du langage et de la photographie, mais

¹¹ C'est nous qui soulignons.

plutôt une difficulté qui se confine au niveau du non-initié – famille, amis, audience – qui ne connaît les camps qu’à travers le récit des déportés. Selon Rousset, celui qui n’a pas vécu la déportation ne pourrait croire le récit – « Qui le croira ? » (LJM, 742) – et serait incapable de comprendre l’expérience concentrationnaire car elle est aux antipodes de la vie « normale ». Comme il le fait remarquer ; «[p]our comprendre, il faut de quelque façon participer : l’univers dont il est parlé ici est à la fois singulièrement hors de proportion avec les réactions quotidiennes des hommes ordinaires, et cependant proche et intime» (LJM, note de l’auteur aux lecteurs). La représentation des camps de concentration – qu’elle soit juridique, littéraire ou photographique – n’est pas en mesure de montrer toutes les facettes de l’expérience. Il y a un fossé qui sépare le vécu du déporté du vécu de la société civile, Semprún conclut de manière laconique: « [c]e qui plane entre les deux hommes est l’expérience des camps » (Semprún, *L’écriture* 15).

3. Accéder à la vérité concentrationnaire à travers l’art et la fiction

Afin de combler le fossé qui sépare le déporté de l’homme libre, le témoin a besoin de la littérarité pour faire comprendre son expérience. Le paradoxe du témoignage est que seule l’utilisation de l’art et de la fiction serait à même de faire accéder à la vérité ceux qui n’ont pas connu les camps. Selon Semprún, le problème fondamental de la Shoah et de la déportation est qu’aucun mode de transmission, qu’il soit historique ou simple témoignage ne semble apte à rendre l’essence de l’expérience parce qu’aucuns mots, aucunes images et aucunes métaphores ne montrent l’essence de ce qu’il nomme *le mal radical*:

J’imagine qu’il y aura quantité de témoignages... Ils vaudront ce que vaudra le regard du témoin, son acuité, sa perspicacité... Et puis il y aura

des documents... Plus tard, les historiens recueilleront, rassembleront, analyseront les uns et les autres : ils en feront des ouvrages savants... Tout sera dit, consigné... Tout y sera vrai... sauf qu'il manquera l'essentielle vérité, à laquelle aucune reconstruction historique ne pourra jamais atteindre, pour parfaite et omniprésente qu'elle soit... ((Semprún, *L'écriture* 167)

Semprún n'est pas le seul auteur qui soulève cette problématique. De son côté, Imre

Kertész¹², lui aussi survivant des camps de concentration, affirme que la représentation de l'Holocauste ne peut se faire qu'à l'aide d'une narration esthétique car :

« l'accumulation d'images de crime est désespérément lassante : elle ne fait pas marcher l'imagination » et il conclut qu'« [i]l y a là une contradiction très profonde : on ne peut créer une image réelle de l'Holocauste, de cette réalité inconcevable et impénétrable qu'à l'aide de l'imagination esthétique » (54).

Cette impossibilité de communiquer intégralement son expérience à son audience car « jamais les gens normaux ne pourraient comprendre » (LJM, 742) illustre pourquoi Rousset et d'autres témoins ont recours à la fiction et au genre romanesque pour représenter *l'univers concentrationnaire*. De manière contradictoire, la fiction qui est le plus souvent associée au mensonge, à la fourberie, permet à Rousset de faire connaître au lecteur la vérité des camps. L'organisation du récit, la mise en scène et la fiction lui permettent de donner une représentation intégrale du système concentrationnaire, du vécu des déportés et de l'extermination. Le recours à de nombreuses images d'une extrême violence transmet quant à lui l'horreur journalière des camps et fait ainsi comprendre aux lecteurs la vie journalière que Rousset a connue – la faim, le froid, les mauvais

¹² Imre Kertész, juif hongrois déporté à Auschwitz alors qu'il n'a que quinze ans sera le seul survivant de sa famille. Il est l'auteur de nombreux livres *Etre sans destin*, *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas*, et d'essais sur les camps *L'holocauste comme culture*. Il reçut le Prix Nobel de la littérature en 2002.

traitements, la solitude. Cependant l'intrusion de la fiction semble contradictoire avec le témoignage car on l'associe le plus souvent avec l'*invention* : l'une des principales notions que Rousset rejette catégoriquement dans la préface de LJM. En effet, Le choix du *roman* comme véhicule pour témoigner du vécu dans les camps semble remettre en question l'authenticité des faits rapportés car ce genre littéraire est encore de nos jours associé à l'imagination et à l'invention :

La question du vrai et du faux témoignage, du droit à la parole et de la pertinence de la forme littéraire donnée aux événements a suscité beaucoup de polémiques dans les deux décennies d'après-guerre : en bref, le témoignage est vrai, le roman par définition ne peut l'être¹³. (Bornand 65)

Malgré la méfiance du public et de la critique envers l'emploi du roman, certains penseurs comme Derrida estiment qu'il est en fait impossible de témoigner sans avoir recours à la fiction. Derrida, dans Demeure, une étude de L'instant de ma mort de Maurice Blanchot ; remarque que le témoignage ne peut se dissocier de la fiction car il est une réécriture d'un passé qui est révolu. Il est donc impossible de représenter ce moment de la même façon dont il a été vécu car celui qui témoigne n'est plus le même. Toutefois, Derrida insiste que de manière paradoxale, le témoignage peut être faux sans pour autant vouloir tromper : « Un témoignage peut être faux, c'est-à-dire erroné sans être un faux témoignage, c'est-à-dire sans impliquer le parjure, le mensonge, l'intention délibérée de tromper » (Derrida 41). Tout comme Derrida, Laub remarque que l'intrusion de l'erreur n'a pas pour but de trahir le public. En effet, ce qui est crucial dans cette déformation des faits, est l'exceptionnalité de l'événement qui est décrit. Bien que le

¹³ Pour plus de détail sur la polémique de l'utilisation de la fiction, se référer aux notes de Marie Bornand p.65 dans *Témoignage et fiction : Les récits de rescapés dans la littérature de langue française (1945-2000)*.

témoignage du survivant soit parfois inexact, le but du témoin n'est pas de mentir sur les faits qu'il raconte. Le plus souvent, le témoin ne connaît pas toute la complexité de l'histoire et des événements qui ont eu lieu dans les camps. La vérité du témoignage n'est pas une vérité historique factuelle mais une vérité *subjective*. À la différence des historiens, Laub ne considère pas que cette distorsion des faits soit importante car il considère que malgré les erreurs qui s'insinuent dans le témoignage celui-ci est toujours véridique:

The testimony was not accurate, historians claimed. The number of chimneys was misrepresented. Historically, only one chimney was blown up, not all four. Since the memory of the testifying women turned out to be, fallible, one could – nor give credence to- her whole account of the events. [...] The woman was testifying, he insisted, « not to the number of the chimneys blown up, but to something else, more crucial : the reality of an unimaginable occurrence. One chimney blown up at Auschwitz was as incredible as four. The number matters less than the fact of the occurrence. (Felman, Laub 60)

Néanmoins, si l'erreur s'insinue dans le témoignage, cette intrusion doit être involontaire car le témoignage a pour but de dire la vérité, d'exprimer une expérience unique et c'est pour cela que le lecteur ne doit pas mettre en doute les faits rapportés et doit croire le témoin :

Un témoin et un témoignage doivent toujours être exemplaires. Ils doivent être d'abord singuliers, d'où la nécessité de l'instant : je suis seul à avoir vu cette chose unique, à avoir entendu, ou à avoir été mis en présence de ceci ou de cela, à un instant déterminé, indivisible; et il faut me croire - c'est la différence essentielle du témoignage, entre la croyance et la preuve -, il faut me croire parce que je suis irremplaçable. (Derrida 47)

Malgré l'entrelacement qui semble inévitable entre le témoignage et la fiction, Derrida conclut qu'une vision traditionnelle prédomine toujours ce que le lecteur attend du témoin. « [...] le concept classique de l'attestation tout comme celui de l'autobiographie,

semble exclure, en droit, et la fiction et l'art, dès qu'est due la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Un témoignage ne doit pas être, en droit une œuvre d'art ni une fiction » (Derrida, 51). Il est vrai que comme celle de nombreux lecteurs traditionnels, notre analyse repose sur cette notion de vérité. Cette fondation nous permettra de montrer pourquoi Rousset choisit le roman non pas par *méfiance des mots*, mais afin de cacher les souffrances qu'il a connues dans les camps. En effet, bien que Rousset construise son deuxième ouvrage comme un roman, il y a clairement une réécriture autobiographique de l'expérience personnelle, toutefois celle-ci se caractérise encore par une dissociation du « moi » dans la souffrance au reste du vécu des déportés. Nous illustrerons comment et pourquoi Rousset essaie de se séparer du reste de la société concentrationnaire tout en donnant un témoignage universel au nom de tous.

Chapitre II

De L'univers concentrationnaire aux Jours de notre mort : La réécriture autobiographique de l'expérience personnelle

Bien que les deux ouvrages de Rousset, LUC et LJM soient souvent considérés comme des témoignages, ces deux récits se caractérisent par certaines singularités qui sont antithétiques par rapport à la forme sous laquelle ils sont catalogués. Le témoignage est généralement considéré comme: « [...] un récit certifié par la présence à l'événement raconté » (Dulong 11). Cependant, LUC se distingue par une absence notoire de l'emploi de la première personne du singulier « je ». Et pourtant la fondation même du témoignage est l'utilisation du pronom sujet et du « moi » car comme nous le fait remarquer Jacques Derrida « [p]ar essence un témoignage est toujours autobiographique : il dit à la *première personne*¹⁴, le secret partageable et impartageable de ce qui m'est arrivé à moi, à moi seul, le secret absolu de ce que j'ai été en position de vivre, voir entendre sentir et ressentir » (Derrida 51). Contrairement à nos attentes, Rousset ne nous fera pas partager son expérience personnelle dans son premier ouvrage, et ce récit est à la fois à la croisée du document, de l'essai et de l'analyse politique et historique :

L'univers concentrationnaire finit par constituer un texte testimonial atypique, oscillant entre essai, document et récit avec de fréquentes occurrences mythiques, certaines venant de la Bible, ce qui incite à ne pas l'enfermer dans la catégorie du document dans laquelle il a souvent été rangé. (Mesnard, *Témoignage* 45-46)

Bien que cette multiplicité des genres se retrouve encore dans le deuxième récit LJM, on peut noter une évolution quant à l'empreinte autobiographique de l'auteur dans

¹⁴ C'est nous qui soulignons.

ses deux récits LUC et LJM. Il est évident que Rousset se cache encore derrière le récit des autres déportés pour essayer de raconter l'horreur et les souffrances de leur vie quotidienne, toutefois, sa présence est beaucoup plus notable et tangible que dans LUC. C'est dans le roman que Rousset nous fait partager les changements physiques et psychologiques qui ont lieu lors de sa captivité. À la différence de Maurice Nadeau qui nous annonce dans la préface de la réédition de LJM : « David Rousset oublie qu'il est une victime, oublie qu'il est tenaillé par la faim, oublie qu'il craint les coups de matraque et la mort » (LJM, v), nous doutons que Rousset ait vraiment oublié l'horreur des camps et c'est pourquoi nous ne le retrouvons encore que très sporadiquement lors de la narration. Il a certainement été difficile pour l'auteur d'accepter ce qu'il a vécu et souffert pendant ses seize mois de déportation, et c'est pour cela que la réécriture de son expérience personnelle passe encore à travers la reconstruction de l'expérience concentrationnaire des autres déportés. Toutefois, Rousset se dévoile à plusieurs reprises et nous avoue directement ses tourments, ses doutes et ses faiblesses, et il est indéniable que LJM servent à exorciser ce passé proche qui est sans aucun doute encore douloureux.

Dans ce chapitre, nous analyserons l'évolution et les transformations qui se produisent entre le premier texte de Rousset LUC, et le deuxième texte – un roman – LJM. Nous verrons notamment que même si LJM est le deuxième récit de Rousset, il s'agit en fait d'une reconstruction de son vécu dans les camps. L'évolution notable entre les deux œuvres nous permettra de démontrer que certains éléments tels que la représentation dégradante des autres déportés et l'allusion à la métamorphose corporelle et psychologique qui se produisent entre les deux ouvrages reflètent clairement les symptômes d'une écriture traumatique. Nous analyserons les mécanismes qui se mettent

en place pour tenter d'expliquer pourquoi l'écrivain emploie paradoxalement à nouveau assez rarement la première personne du singulier. Cet emploi très précautionneux et sporadique du « je » nous permettra d'illustrer les motifs qui poussent Rousset à dresser un portrait dégradant de la population concentrationnaire.

I. De LUC aux LJM: La reconstruction de l'expérience concentrationnaire

Le roman, LJM, second ouvrage de Rousset, est indissociable de LUC car il prend ses sources dans le premier texte écrit pendant sa convalescence. Des passages entiers directement tirés du premier ouvrage sont développés beaucoup plus longuement dans le roman suivant. Si LUC est un texte relativement succinct, il fait un peu moins de deux cents pages, LJM est quant à lui une œuvre monumentale d'un peu plus d'un millier de pages contenant plusieurs annexes. Selon Philippe Mesnard, chez Rousset: « L'écriture testimoniale se fait en deux temps : le premier texte de dimension modeste, devenant l'archive du second, de dimension considérable » (*Témoignage* 46). Bien que Rousset ait choisi le genre romanesque *par méfiance des mots* pour son deuxième texte, l'auteur joue aussi un rôle plus large ; celui de l'anthropologue et de l'historien de la société concentrationnaire. LJM est une œuvre surprenante car elle repose non seulement sur les souvenirs personnels de l'auteur, mais se construit surtout sur les nombreux témoignages écrits et oraux d'anciens déportés que l'auteur a amassés. C'est sans doute pour cette raison que Rousset inclut une explication sur les sources qu'il a utilisées pour reconstruire intégralement l'univers concentrationnaire nazi. Rousset inclut aussi dans cette œuvre un texte inédit composé par Jean-Baptiste Lefebvre, un officier français ayant servi de liaison pour l'armée américaine, et qui fut l'un des premiers à entrer dans

Buchenwald le jour de la libération. Afin de mieux comprendre la panoplie du langage concentrationnaire qui est largement employé lors de la narration, le lecteur trouve aussi en annexe un glossaire lexical. Puis, nous trouvons à la fin du texte une carte des camps et des prisons nazies et des cartes d'évacuation d'Auschwitz, Mauthausen, Buchenwald et Neuengamme.

1. LUC : L'apprentissage des camps

Qui est Rousset? Pourquoi fut-il déporté? Où et quand fut-il déporté? Quelle a été « son » expérience dans les camps de concentration? Toutes ces questions que le lecteur est en droit de se poser sur les éléments biographiques de l'auteur ne sont aucunement éclaircies dans son premier ouvrage. Ces questions en elles-mêmes ne sont en aucun cas fondamentales ou essentielles pour la compréhension du récit et le développement de la narration. Toutefois, elles montrent clairement l'évolution qui existe entre le premier texte composé dès la libération et le second texte écrit entre 1946-1947. Alain Parrau remarque que Rousset ne parle jamais de lui à la première personne pour nous faire pénétrer dans les camps : « Nul « je » pour nous guider dans ce voyage infernal, mais des flashes, des séquences fulgurantes qui se chevauchent » (365). En effet, ce n'est qu'en lisant la préface rédigée par Émile Copfermann que nous apprenons que Rousset a été déporté en Allemagne, puis envoyé en transport: « pendant la guerre de 1939-1945, résistant, il est arrêté le 12 octobre 1943 par la Gestapo allemande, torturé puis déporté en Allemagne à Porta, Westphalica, Neuengamme, aux mines de sel de Helmstedt et à Buchenwald » (LUC 11). À la différence de nombreux auteurs tels que Charlotte Delbo ou Robert Antelme qui traitent en détail leur vécu dans les camps de concentration,

Rousset n'apparaît que peu de fois en tant que sujet dans LUC, comme s'il cherchait à s'effacer autant que possible du récit pour parler davantage des autres que de lui-même. Cette particularité se retrouve aussi dans LJM, toutefois, on dénote certains changements notables dans la façon dont l'auteur parle de lui-même et dont il se représente dans la narration.

Bien que Rousset nous fasse remarquer dans LUC qu'il veut nous faire comprendre l'organisation des camps et la vie concentrationnaire: « non en tant que projection personnelle, mais comme structure objective de l'univers » (LUC 185), il est flagrant que l'auteur s'efface volontairement du récit pour mettre au premier plan l'analyse politique et sociale des camps. Malgré cette absence de l'auteur en tant que sujet, nous savons implicitement qu'il y était. Toutefois, ce n'est qu'à partir du chapitre IV intitulé *D'étranges hantises travaillaient les corps*, que Rousset apparaît en tant que témoin direct : « Personne n'est là que nous trois : Emil, à sa place ordinaire en haut de la table, le dos à la cloison qui sépare de la *Schreibstube*; Martin accoudé à sa droite, et moi¹⁵ à cheval sur le banc, en face de Martin » (LUC 37). Pourtant nous ne savons pas où et quand l'auteur est arrivé. Rousset nous fait entrer de façon anodine dans sa vie de déporté. Cette dissociation entre l'expérience personnelle et la description de la vie des autres déportés, l'analyse socio-économique des camps et le combat de la société communiste pour la prise de pouvoir dans la gestion de camps lui permettent de ne pas avoir à confronter directement sa vie en tant que sujet dominé. Cependant, le fait que nous retrouvions de temps à autre Rousset en tant que « je » lui permet d'ancrer le récit et

¹⁵ C'est nous qui soulignons.

d'affirmer son statut de témoin. Cette apparition sporadique du sujet valide donc le récit en tant que témoignage et non pas en tant qu'œuvre de fiction. L'auteur nous révèle quelques renseignements sur sa vie dans LUC, en effet nous apprenons qu'il travaillait avec l'équipe d'Emil Kunder dans les mines de sel: « notre équipe travaillait à cette époque au puits de Schacht Marie » (LUC 73). Cependant, il ne nous apprend ni ce qu'il y faisait, ni à quel point son travail était rude. Ce n'est que dans LJM que nous apprendrons plus en détail la vie quotidienne de Rousset, bien qu'encore en des termes assez vagues, et c'est aussi dans cet ouvrage que l'auteur nous dévoilera les peurs et les craintes que provoquent le délabrement physique et psychologique dont il fut victime lors de sa détention. Malgré les changements et les apparitions beaucoup plus nombreuses de Rousset en tant que sujet direct, il existe encore dans LJM comme dans LUC une dissociation entre le vécu de l'auteur et la reconstruction de l'univers concentrationnaire.

2. LUC un ouvrage didactique

L'absence de Rousset en tant que témoin direct dans son premier ouvrage peut facilement s'expliquer par le fait que lors de son retour l'auteur n'est pas: « [...] en proie à un véritable délire » (Antelme 9) de raconter son expérience. Ce n'est qu'après plusieurs requêtes de Maurice Merleau-Ponty et de Maurice Nadeau lui réclamant un article sur les camps pour leur nouvelle revue *La Revue internationale*, qu'il se décide finalement à écrire. Ce fait est important car il explique en grande partie pourquoi LUC a tout d'abord une fonction didactique et non pas une fonction thérapeutique, comme il le

sera pour de nombreux ouvrages publiés des décennies après la libération¹⁶. Certes, quelques textes avaient déjà été publiés avant LUC, le plus connu étant celui d'Eugen Kogon, L'enfer organisé : Le système des camps de concentration, toutefois, Rousset est conscient que le public français ne sait encore pratiquement rien sur les camps et qu'il ignore la différence entre les camps de concentration et ceux d'extermination:

Dans l'immédiate après guerre, ceux qui n'ont pas été atteints directement imaginent mal la réalité des camps d'internement. Camps de prisonniers de guerre, camps de concentration et de travail obligatoire, camps d'extermination sont confondus. (LUC, 13-14)

Malgré les indéniables qualités poétiques et lyriques de LUC, Rousset refuse d'avoir recours à la dramatisation des événements. Le but de ce texte est didactique, il s'agit de combler les lacunes du public d'après-guerre qui ne connaissait les camps qu'à travers les reportages qui, le plus souvent, visaient à toucher les émotions¹⁷ des lecteurs sans pour autant leur expliquer ce qui s'était réellement passé dans les camps:

L'intention documentaire résiste. Indépendamment de ses qualités littéraires, *L'univers concentrationnaire* s'adresse à un lectorat d'après guerre soucieux de découvrir quelle était la réalité concentrationnaire, autrement qu'en suivant des reportages qui pour la plupart sensationnalistes, ont été diffusés dès la fin de la guerre. (Mesnard, *Témoignage* 49)

¹⁶ Les ouvrages plus tardifs de Jorge Semprún tel que L'écriture et la vie, Mal et modernité ou ceux de Primo Levi Survival in Auschwitz et d'Elie Wiesel After the Darkness : Reflection on the Holocaust pour n'en citer que quelques-uns n'ont plus une fonction didactique mais sont devenus des réflexions à caractère éthique et philosophique.

¹⁷ Certains courts métrages diffusés dans les salles de cinéma tels que Les camps de la mort ou Entrée des Américains dans Nuremberg qui brûle : Eisenhower visite les camps nazis filmés vers la fin 1945 ont un ton et une musique mélodramatiques et s'appuient sur de nombreuses images de déportés morts ou sur le point de mourir sans toutefois expliquer ce qui s'était passé dans les camps.

Il est évident que l'objectif principal de LUC est d'expliquer le fonctionnement des camps, d'éclaircir et de corriger les renseignements inexacts qui circulaient à cette époque. Rousset élucide les erreurs et les préconceptions erronées sur les prisonniers qui peuplent les camps: « Ce serait une truculente méprise que de tenir les camps pour une concentration de détenus politiques » (LUC 59). C'est dans dix-huit chapitres d'une longueur modeste que Rousset nous fera découvrir la routine journalière des déportés, le départ en transport, l'aristocratie des camps, la lutte de pouvoir entre les membres du parti communiste et les criminels, le rôle des S.S, la création et l'évolution des camps et finalement la libération.

II. LJM: La réécriture de l'expérience concentrationnaire

Comme nous l'avons illustré précédemment, Rousset est quasiment absent de LUC en tant que témoin direct rapportant les faits qu'il a vécus et auxquels il a assisté. Nous ne le voyons apparaître tout au long du récit en tant que sujet qu'un peu moins d'une dizaine de fois. L'utilisation du pronom sujet « je » a surtout la fonction d'ancrer le témoignage de Rousset dans l'authenticité pour affirmer ses qualités véridiques. C'est une façon de dire « j'y étais¹⁸ » et de certifier la véracité des faits rapportés tout en occultant au lecteur les détails de l'horreur et des souffrances personnelles qu'il endura pendant les seize mois où il fut déporté. Bien que dans LJM la présence de Rousset en tant que témoin se perde dans la masse du récit, l'auteur nous parle de lui-même en termes beaucoup plus précis mais encore discrets – notamment quand il parle des changements psychologiques qui se produisent lors de la déportation. Rousset nous

¹⁸ Formule utilisé par Renaud Dulong dans Le témoin oculaire : Les conditions sociales de l'attestation personnelle.

retrace le vécu de son expérience concentrationnaire à travers un récit « achronologique » et atemporel où il est souvent difficile, voire même impossible, de savoir dans quel camp l'auteur se trouve. Toutefois, si nous comparons LJM à LUC, il est flagrant que Rousset fait une réécriture de l'expérience vécue dans les camps. Il parle en termes directs et concrets des séquelles physiques et psychologiques de son incarcération. Il nous dévoile ses faiblesses, la précieuse aide de ses compagnons communistes sans lesquels il n'aurait certainement pas survécu et ses doutes quant à son retour dans la société des gens qu'il qualifie de « normaux ». Luba Jurgenson nous fait remarquer que malgré le caractère analytique de LUC, c'est dans ce premier récit que Rousset nous restitue la réalité des camps

Dans le cas de David Rousset, le « livre 1 » se présente comme un texte de réflexion ; l'auteur a donné au « livre 2 » le livre qui englobe d'autres expériences que la sienne, la forme d'un roman, « par méfiance des mots ». Ne nous y trompons pas : c'est *L'univers concentrationnaire* qui porte toute la charge de l'immédiateté. (16)

Certes, LUC est généralement considéré comme le texte portant l'immédiateté de l'expérience vécue, toutefois, nous aimerions montrer que le second récit porte autant, sinon même peut-être plus, la charge de l'immédiateté. En effet si dans le premier texte, l'auteur ne parle de lui qu'en termes généraux, le second texte est quant à lui une reconstruction de son expérience personnelle entrelacée à la vie quotidienne des autres déportés.

1. LJM : La genèse de la déportation

Dans LUC, Rousset ne nous apprend rien sur son arrestation et sur sa déportation, mais, dans LJM, il nous explique que c'est après avoir donné une conférence à Paris qu'il fut arrêté chez lui avant d'être déporté:

[...] un soir, je parlai salle Wagram contre Munich, et ce fut la suite inévitable avec ou sans Munich, jusqu'à ce matin d'octobre chez moi à Paris, lorsqu'ils se présentèrent tous les trois avec leurs revolvers, deux Allemands et un Français. (LJM 142)

L'auteur ne nous dévoilera pas le thème de cette conférence qui provoque son arrestation, mais par la construction du récit, nous comprenons que c'est un discours politique sur la décadence de l'Allemagne nazie qui scelle son destin. Rousset ne nous révèle rien sur les motifs de son arrestation, cependant, il devient beaucoup plus précis lorsqu'il décrit le départ et le transport qui l'emmène en l'Allemagne. Le transport tient d'ailleurs une place primordiale dans LJM, et l'auteur y consacre un chapitre entier, le chapitre II « Scènes d'entre deux mondes » où il décrit méticuleusement le départ du camp de transit de Compiègne jusqu'à l'arrivée au camp de Buchenwald. Bien que Rousset fasse parti du wagon qu'il décrit, il se dissocie déjà des événements et des comportements des hommes en faisant une description d'ensemble de ce qui se passe pendant le voyage. Il commence le récit du transport en parlant de la montée dans le wagon et de l'entassement des hommes. L'alternance entre la description du wagon et celle de la masse, qui essaie de s'entasser tant bien que mal dans cet espace réduit, donne une représentation complexe et vivante de ce qu'ont dû ressentir ces déportés alors qu'ils s'apprêtaient à partir vers l'inconnu. La juxtaposition et l'abondance d'images ainsi que l'alternance de phrases courtes et longues recréent parfaitement le chaos et la peur qui devaient régner parmi les déportés lors du départ :

Par trois, par quatre, par grappes, se tenant, se heurtant, des maugréments sourds aux lèvres, les hommes s'étaient hissés. Cohue tourbillonnante vers les angles, s'écrasant le long des parois pour avoir un appui au dos, près des étroites ouvertures aux voltes mobiles pour un peu d'air. Déjà quelques-uns s'accroupissent pour marquer les limites, tracer les frontières de leur bien-être sommaire. Les autres s'entassaient et se cognent au centre. Un peu de paille sur le plancher, mêlée à de la poussière de ciment, et un cube de paille près de la porte. (LJM 22)

Afin de mieux montrer l'absurdité de la situation, Rousset contraste l'entassement avec les recommandations écrites sur le wagon: « L'affiche en blanc sale : « Quarante hommes, huit chevaux en long », dérision » (LJM 23). Il insiste sur l'amoncellement et la misère des hommes ; il expose la mesquinerie, la lâcheté, l'égoïsme de ceux qui partagent le destin commun de la déportation. En ayant recours à de nombreux points de focalisation, Rousset nous donne une image vivante de la faiblesse des hommes et de la peur qui les tourmente : « Les égoïsmes ne peuvent rien construire dans un wagon avec cent hommes, à moins de tuer » (LJM 23).

Dès le départ, le regard de Rousset se fait tranchant envers ses compagnons de mauvaise fortune. Comme il le fera plus tard pour parler de la « plèbe concentrationnaire », Rousset insiste déjà sur la lâcheté et le manque d'intégrité de ceux qui l'accompagnent. Cependant, à ses yeux, la perte de valeurs morales ne commence pas dans le wagon, elle est d'ordre social et prend déjà ses racines en France alors que l'aristocratie et la bourgeoisie françaises collaboraient avec les Allemands : « Rue des Saussaies, Avenue Foch, par toute la France, dans ses pièces simples où les volets se ferment brusquement ils ont appris les peurs, les reculs, les angoisses, la tentation des défaillances » (LJM 29). Et c'est d'ailleurs la lâcheté des privilégiés qui provoque l'arrestation et la déportation de: « [...] milliers en même temps que moi payaient notre solidarité dans la défaite de l'Espagne » (LJM 142). Cette vision est bien sûre consistante avec les idéologies communistes de l'auteur qui montre une division de la société qui se base sur la lutte entre la classe ouvrière et la bourgeoisie.

Alors que Rousset explique la dureté du voyage et des douleurs qui s'emparent du corps, le ton et le style changent ; en effet, l'auteur n'a plus recours à la description universelle qu'il utilise pour donner une vue d'ensemble du wagon. Mais, il n'a pas recours non plus au « je », il parle au nom de tous, du groupe, et alterne entre l'utilisation du « nous » et le neutre: « Dans ce wagon fermé, accroupis et tassés, tous les muscles prenant conscience douloureuse de leur être, nous sommes en train de ne plus savoir » (LJM 26). Ou il utilise la forme plus impersonnelle du « on » : « On se laisse porter, somnolents » (LJM 27). Il a aussi recours à une forme neutre : « [...] incroyablement vite, tout le corps commence à faire mal » (LJM 26), « Les hommes ruminent hébétés, la paralysie de leur corps » (LJM 26). Il est clair qu'il ne s'agit pas pour l'auteur de nous montrer directement les souffrances qu'il ressent lors du voyage et que l'emploi de ces diverses formes lui permet non seulement de se fondre dans l'anonymat de la masse mais aussi de cacher ses souffrances personnelles et enfin, de donner l'impression que ces individus appartiennent tous en quelque sorte à une communauté d'hommes dans la souffrance. Cependant à la différence de LUC il est clair que l'auteur parle de lui-même en termes beaucoup plus précis. Et, bien que Rousset soit encore absent quand il parle de maux qui tourmentent les hommes pendant le transport, nous le retrouvons présent en tant que témoin direct : « Un rire me secoue lentement les épaules » (LJM 23). Il avoue encore une fois indirectement au nom du groupe que dès le transport, les effets déshumanisants apparaissent déjà. Très rapidement, le déporté n'arrive déjà plus à se rappeler de la vie de tous les jours:

Je prends brusquement conscience que nous sommes en passe d'oublier, que nous avons déjà même oublié. Dans les rues froides du matin, nous avons encore quelques signes communs avec la vie, notre vie à nous, bien familière. Dans ce wagon fermé, accroupis et tassés, tous les muscles

prenant conscience douloureuse de leur être, nous sommes en train de ne plus savoir. (LJM 26)

Cependant, il est évident que Rousset parle de lui à la première personne du singulier quand il fait des observations d'ordre général n'ayant pas trait à la douleur ou à ses faiblesses : « Je cherche à mettre ma veste dans un coin où je puisse la retrouver. C'est que j'ai des photos de ma femme et de mon fils et que j'y tiens » (LJM 36), « Le train a dû rester très longtemps à Metz, mais brusquement, lorsque je reviens à moi, nous roulons dans la nuit. Je me lève et je regarde » (LJM 37). Alors que Rousset décide de se montrer en premier plan, il le fait seulement lorsque les circonstances sont anodines et il ne dévoile que rarement ses faiblesses et ses peurs. Nous verrons un peu plus tard que ce processus de dissociation se répète tout au long de l'œuvre.

2. L'arrivée et l'entrée dans les camps : Les formalités de l'enfer

Dans LUC, nous n'apprenons rien sur les raisons de sa déportation, ou sur son arrivée à Buchenwald. Il commence son récit en faisant une description brève et totalitaire des camps. C'est en ayant recours à un langage très poétique qui contraste avec l'image que nous nous faisons des camps, qu'il nous fait pénétrer aux portes de l'enfer concentrationnaire. Rousset joue sur le contraste entre l'innocence du paysage bucolique et la machinerie d'enfer installée par les nazis. Alain Resnais a recours à la même stratégie dans *Nuit et brouillard* pour introduire le spectateur dans l'enfer des camps. Cette entrée en matière est importante car elle souligne et renforce l'atrocité des crimes commis. D'une certaine manière, il nous donne un avertissement, celui de ne pas se fier aux apparences car elles sont trompeuses. Paysage et hommes sont transformés et défigurés par une guerre qui a aboli toute ressemblance avec le monde des vivants :

La grande cité solitaire de Buchenwald ; une petite ville touristique sur les bords de la Weser, Porta Westphalica, avec des collines creuses au long du fleuve et des fabriques qui s'organisent lentement sous le monde des racines et des arbres ; Neuengamme dans la perspective démantelée de Hambourg, chantiers dressés qui se multiplient et s'espacent autour du chenal et de son port (Klinker, Metallwerk, Industrie, Messap) ; Helmstedt : des halls assis en cercle et camouflés avec leur suppuration d'ordures, à nu des étagements de caisses de bombes et des torpilles, des champs de blé et de moutarde, et, sur la plaine, la haute silhouette noire des puits ; à cinq cents mètres sous terre, la somptueuse ordonnance des tours et des fraiseuses dans l'éclatement polychrome des blocs de sel ; wagons à l'aventure sur des lignes détruites au delà des pierres mortes dans les espaces vides de la faim, troués de moment en moment en appels de la guerre proche et jamais saisie ; comme un chancre sur la forêt, le campement de Wœbbelin aux abords de Ludwigslust, squelette nu des murs et, sur la glaise, les excréments : long cheminement de seize mois, matière à expérience. (LUC 21-22)

Ce « [...] long cheminement de seize mois, matière à expérience » (LUC 22) dont Rousset nous parle en termes si lyriques est-il le sien ? Nous pouvons le confirmer lors de quelques brefs épisodes de LUC où Rousset daigne parler en son propre nom. Mais, c'est en lisant LJM que nous apprenons que Rousset fut envoyé en transport à Dora, Neuengamme, Porta Westphalica, Helmstedt, les camps qu'il décrit de manière anodine au début de LUC. Toutefois, ce sera seulement dans les LJM que nous retrouverons l'auteur en tant que « je », et que nous pourrions corroborer les faits dont il parle dans son premier ouvrage. Nous ne sommes pas ici à la recherche de la véracité des faits rapportés par l'auteur, mais nous voulons montrer que le deuxième ouvrage est une réécriture de LUC qui se concentre sur l'expérience personnelle, ce qui nous permettra d'illustrer un peu plus tard les symptômes d'une écriture traumatique qui apparaissent dans LJM.

Rousset décrit l'arrivée au camp dans son premier ouvrage, mais, cette description est faite de manière neutre et impersonnelle. Nous ne savons pas où les déportés arrivent

ni même si l'auteur fait lui-même partie de ce convoi. Rousset a encore une fois recours à cette multiplicité d'images pour nous montrer intégralement la scène. C'est à travers une phrase d'une longueur extrême qu'il tente de nous transmettre la peur et la souffrance des déportés, la descente du wagon devant les chiens qui attendent leurs proies et les S.S. déjà prêts à frapper dès l'aube:

Au petit matin, les quais irréels sous la crudité des *sunlights*, les S.S. bottés, le *Gummi* au poing, égrillards ; les chiens aboyeurs tendus sur la laisse souple et lâche ; les hommes accroupis pour sauter des wagons, aveuglés par les coups qui les prennent au piège, refluent et se heurtent, se bousculent, s'élancent, tombent, tanguent pieds nus dans la neige sale, englués de peur, hantés de soif, gestes hallucinés et raides de mécaniques enrayés. (LUC 23-24)

Rousset nous dépeint une scène quasiment identique à celle-ci dans les LJM. Comme dans cet exemple, Rousset nous parle encore une fois d'un point de vue extérieur. Bien que les phrases soient beaucoup plus courtes, la scène est construite de la même façon que la scène déjà évoquée:

Des officiers hurlent un ordre. Deux S.S. ont ouvert la porte d'un wagon devant nous. Les chiens aboient, la gueule dressée, tendus sur leurs laisses. Les hommes sautent par deux, par trois, se bousculent, se disloquent comme des pantins mécaniques. (LJM 50)

Est-ce pour nous faire anticiper ce qui va se passer que Rousset parle dans un premier temps d'un autre wagon ? Ou est-ce plutôt afin de fondre son arrivée dans la masse des autres déportés qu'il adopte cette stratégie ? Il est bien sûr difficile de répondre à ces questions, mais il est évident que l'auteur éprouve encore certaines difficultés à parler directement de lui-même. Et, alors qu'il nous décrit l'arrivée de son wagon ; il ne parle pas de ses peurs, mais c'est à travers l'emploi d'une forme qui alterne entre l'utilisation du « nous » collectif et le « je » de l'individuel qu'il décrit les événements. Ce ne sera que lorsqu'il donnera directement son point de vue qu'il utilisera le possessif « mon » :

C'est notre tour. Les cris ont presque cessé dans notre wagon. La peur fait trembler les corps. Les hommes, hagards, écoutent sans voir. Une appréhension ravage brutalement les corps, tous les muscles exaspérés à vif. La porte roule. Un gros officier donne l'ordre de descendre. Il y a comme un reflux, une hésitation tâtonnante. Les premiers se cabrent tandis que les autres poussent affolés, les gestes fébriles. Puis le premier saute, et le second et le troisième. Un autre refuse, en criant qu'on veut le tuer. Il est agrippé, poussé, bousculé, lancé dehors. À mon grand étonnement, les S.S. demeurent à l'écart. Un camion fermé s'est avancé et nous devons sauter à l'intérieur. (LJM 52)

L'emploi des pronoms personnels est intéressant, et bien que la présence de Rousset soit beaucoup plus perceptible dans LJM, l'alternance entre le « je » et le « neutre » prouve clairement qu'il existe encore au début du texte une dissociation entre l'auteur et le reste de ces compagnons. Cependant, à mesure que le récit progresse, la présence de Rousset se fait plus tangible et directe. Alors qu'il nous parle des nombreux transports dans lesquels il fut envoyé, l'auteur nous dévoile ses craintes et ses préoccupations.

3. L'autobiographie de la survie à travers l'omniprésence de la mort

Quand Rousset nous parle de la vie quotidienne des camps, il le fait d'un point de vue global. Comme beaucoup de témoins, il parle de la durée de l'appel, des fréquentes séances de sport auxquelles les prisonniers sont soumis et de l'absence de nourriture. Bien que dans LJM, il raconte en termes beaucoup plus précis le travail qu'il fait à Dora, à Neuengamme et dans les mines de sel de Sachts et qu'il insiste sur le rôle d'André qui le met en contact avec Emil un communiste allemand qui prendra Rousset sous son aile, Rousset ne s'appesantit guère sur sa vie concentrationnaire. La présence autobiographique se fait surtout sentir quand il nous parle des changements corporels

qu'il subit. C'est lorsque Rousset prend conscience de l'omniprésence de la mort qu'il nous dévoile directement ses craintes. Jean-François Chiantaretto remarque que « les textes autobiographiques montrent une forte prégnance du thème de la mort [...] » (250). Selon lui, c'est la rencontre avec la mort qui pousse l'auteur à écrire quand il prend conscience de sa propre vulnérabilité. Il semblerait que cette remarque s'applique à LJM car bien que le texte soit écrit en 1947, et que Rousset ait longtemps après cette date survécu, il semble encore tourmenté par sa confrontation quotidienne avec la mort. Rousset nous avoue d'ailleurs : « Je ne peux pas croire à la mort » (LJM 877).

Nous voyons une évolution du récit ; en effet Rousset s'interroge dès le départ sur la force du corps à résister au manque de nourriture et aux sévices corporels, et dès son arrivée il se demande : « Toujours cette question sans réponse : ce salaud de corps serait-il à la hauteur du vouloir ? » (LJM 143). Les changements corporels et leurs évolutions sont importants car, dans les camps, ils sont synonymes de survie. Même face à une confrontation aussi pénible, l'auteur ne montre aucun émoi, il semble contrôler ses émotions. C'est à travers un regard lucide que Rousset et son camarade analysent leurs chances de survie :

Je calculais qu'au rythme d'amaigrissement actuel, je pourrais tenir trois mois, quatre mois encore, mais guère plus. Albert connaissait bien la question. Il expliquait que même en récupérant du pain ou des pommes de terre, nous manquions de certaines matières indispensables, ce qui provoquait des carences mortelles. J'ai toujours aimé la lucidité ; je trouvais toutefois qu'il insistait un peu. (LJM 757)

Rousset réitère ses craintes alors qu'il doit partir en transport et qu'il apprend qu'il sera envoyé à Dora - un camp où l'espérance de vie ne dépassait guère les six mois – « Cela veut dire toutes les chances de mourir » (LJM 95). Ce qui semble effrayer le plus l'auteur

est non seulement de mourir dans les camps, mais aussi de mourir en tant qu'« esclave »
et non pas en se battant pour ses principes et ses idéologies:

Mourir même à Paris en plein engagement dans la bataille, m'eût été pénible. Tant de choses restaient à faire, tant de possibles. Mais enfin mourir en donnant des coups, c'était bon. Tandis que mourir ici dans cette fosse nauséabonde des camps, pieds et poings liés, en esclave misérable ... (LJM 143)

La partie autobiographique est encore minime dans LJM, toutefois, Rousset raconte dans ce récit en des termes plus précis sa vie et ses préoccupations dans les camps. Cette alternance entre un regard tranchant sur le reste de la population concentrationnaire et la parcimonie de la représentation de l'expérience personnelle montre que Rousset souffre encore des stigmates de la déportation.

III. La représentation de l'expérience vécue : Une absence notoire de témoin

Bien que LJM ait comme LUC une fonction didactique, celle-ci n'est pas la fonction principale de l'œuvre. Le fait que l'auteur apparaisse sporadiquement tout au long de la narration nous fait clairement penser que ce deuxième ouvrage à tout d'abord une fonction thérapeutique. En effet, il est évident que Rousset essaie non seulement de comprendre, mais aussi de formuler ce qui lui est arrivé dans les camps. Toutefois, malgré l'utilisation plus nombreuse du « je » autobiographique, le témoignage de l'expérience personnelle de l'auteur s'associe encore avec celle de ses camarades. Trois traits saillants émergent quant à l'apparition de Rousset en tant que témoin; l'auteur utilise le pronom « je » pour se présenter comme un sujet « cartésien » - un sujet pensant capable d'observer et d'analyser son environnement - tandis qu'il utilise une forme

neutre pour parler de ses souffrances ; finalement Rousset parle de lui indirectement en ayant recours au regard d'autrui pour se définir.

1. L'expérience concentrationnaire : Un témoignage universel

Il peut sembler à première vue contradictoire de parler d'un témoignage universel car l'objectif primordial du témoignage est de raconter à la première personne de ce qui a été vu et vécu. Pourtant, dans LUC et plus particulièrement dans LJM, Rousset prend une position particulière, en effet il se fait porte-parole des autres détenus en englobant leurs expériences dans son récit. Alors que l'auteur se dissocie complètement de sa propre expérience dans LUC, nous le retrouvons néanmoins beaucoup plus fréquemment en tant que témoin direct dans LJM. Et pourtant, malgré cette évolution frappante qui prend place entre les deux œuvres, lorsque Rousset parle directement de ce qu'il a vécu dans les camps, il ne le fait encore que très rarement de façon directe et ne parle de son expérience personnelle que brièvement. Malgré la dimension impressionnante de LJM, presque un millier de pages, nous ne retrouvons le narrateur en tant que témoin direct que de manière brève et sporadique. À la différence de nombreux auteurs, Rousset ne se définit non pas en tant que témoin mais en tant qu'observateur dans ses deux ouvrages sur les camps de concentration. Cette volonté de se montrer sous un jour différent est clairement visible dans la citation suivante. Nous avons l'impression que Rousset n'est non pas une victime, un déporté, mais plutôt un journaliste – profession qu'il effectuait pour les magazines américains *Time* et *Fortune* lors de son arrestation par la Gestapo - qui évalue le système politique au sein des camps et qui veut en tirer des leçons qui serviront plus tard pour l'institution d'un parti communiste en Europe.

Depuis Buchenwald, sans relâche, je m'étais efforcé de comprendre, d'observer scrupuleusement (et cette constante pensée de vivre une expérience exceptionnelle riche à craquer d'enseignements créateurs, contribuait hautement à ma résistance physique et morale), de me lier étroitement avec les communistes allemands, de préparer ainsi, grâce à cette cohabitation cordiale, à cette appréciation quotidienne obligatoirement sincère (nous étions tous psychologiquement découverts, nos ressorts mis à nus) un climat favorable à un examen politique commun après la guerre : cette expérience des camps devant nous servir, aux uns et aux autres, pour construire des États socialistes d'Europe. (LJM 452-453)

Cette position d'observateur et d'analyste des camps et de leur fonctionnement lui permet de mettre de côté son expérience personnelle et de dresser un portrait extensif et méticuleux de cette nouvelle société qu'il nomme *l'univers concentrationnaire*. Le tableau qu'il nous peint de cette société n'est pas unique, et nombreux sont les auteurs qui font référence à cette société singulière qui émerge au sein des camps. Mais, le portrait de Rousset se distingue des portraits d'Antelme, de Delbo et de Levi car Rousset ne s'inclut que rarement dans cette société. De plus, Rousset dresse un portrait beaucoup plus détaillé que d'autres auteurs qui se focalisent surtout sur le côté maléfique des détenus et l'organisation des camps. Antelme, tout comme Levi, ont eux aussi un regard critique sur les autres déportés, et eux aussi montrent le côté faible et malveillant de l'être humain quand celui-ci est soumis aux plus terribles tourments. Toutefois, ils insistent aussi sur l'entraide qui existe entre leurs compagnons de mauvaise fortune, phénomène que nous ne retrouvons que très rarement dans LJM.

2. La dialectique du « soi » et de l'autre

Rousset nous fait remarquer que la société dans laquelle il a été jeté depuis son arrestation à Paris est un univers incohérent et irrationnel : « Depuis la Gestapo, j'ai été

jeté dans un monde où les idées et les arguments n'ont plus de prise » (LJM, 30). Il nous fait cependant comprendre qu'il su implicitement résister aux effets déshumanisant des camps qui détruisent tout intérêt intellectuel chez les autres déportés. Il nous fait observer que « [...] la vie mentale de la plupart des autres détenus étaient entièrement absorbés par la hantise des nourritures » (LUC 85), tandis que lui a pu garder assez de force physique et mentale pour : « utilis[er] les loisirs de la nuit à étudier un peu le mouvement ouvrier où à examiner la politique de 1936 en France » (LUC 86). Les rares fois où il emploie le pronom personnel « je », il le fait de manière consistante et se montre comme une entité pensante qui observe son environnement et qui essaie de comprendre. Rousset nous montre clairement que lui, contrairement à d'autres a réussi à conserver sa capacité intellectuelle et c'est pour cette raison qu'il est à même de nous expliquer les mystères de l'univers concentrationnaire :

Il existe tout un décor invisible, dont vous ne vous rendez pas compte immédiatement mais qui prend une réalité sérieuse dans les registres. Ce sont des nuances difficiles à comprendre pour un nouveau. Elles expliquent également cette sorte de discrétion qui règne partout, ce refus de parler autrement que par allusions, et, comme votre imagination n'est pas exercée, vous ne comprenez pas. (LJM 83)

Bien que dans cette citation Rousset ne parle pas à la première personne du singulier, il est pourtant clair que lui a su comprendre et analyser les nuances et les règles implicites des camps. Rousset insiste encore une fois sur sa faculté de penser, et, lorsqu'il nous montre certains aspects négatifs de sa personnalité, il ne le fait que par rapport à son manque d'agilité manuelle. Il nous fait dans un premier temps remarquer : « Je connais trop bien mon crétinisme physique pour montrer en l'occurrence de la naïveté » (LJM, 30) puis il continue en insistant sur le fait qu'il n'est « [...] à l'aise que dans la construction de réflexes mentaux » (LJM, 30). Cette insistance sur sa gaucherie manuelle

a pour effet de mettre en valeur sa compétence intellectuelle, et celle d'observateur et le différencie des autres détenus qui eux ne pensent qu' « [...] à manger » (LJM, 406). Rousset nous prouve implicitement qu'il a su résister aux camps et à leur pouvoir de déshumanisation qui transforme le détenu en un homme dénué de toute capacité intellectuelle.

Rousset, tout au long de son œuvre, essaie de s'individualiser des autres déportés ; ce déplacement du vécu du narrateur vers l'humanité incarcérée dans les camps se définit par un regard tranchant et critique. Il dresse un portrait assez sordide des déportés. Son regard est déshumanisant, et il ne montre que peu de compassion pour ceux qui partagent son destin. Il définit d'ailleurs la masse des déportés comme un peuple abâtardi :

[...] la grande masse concentrationnaire est devenue incapable de penser. La peur permanente, la faim, l'abrutissement du travail, les coups, l'impossibilité totale de s'isoler, l'absence de tout repos réel ont détruit dans la foule tous les ressorts, sauf les réflexes élémentaires, l'ont réduite au niveau de l'hébétude et de l'idée fixe (manger, ne pas être battus). Les conditions sociales, de la vie des camps ont transformé la grande masse des détenus et des déportés en une plèbe dégénérée entièrement soumise aux réflexes primitifs de l'instinct animal. (LJM 226)

Cette représentation négative de la société concentrationnaire commence déjà dans LUC. En effet, ce premier texte se caractérise par une absence quasi totale de visages et de noms. Rousset nous montre les déportés comme un troupeau d'animaux: « un essaim de bêtes englués de cire » (LUC, 31). La vie journalière des camps n'est dévoilée qu'à travers le portrait anonyme des détenus: « La masse opaque recule, avance, titube et geint » (LUC, 31) ; « Dehors des masses obscures piétinent » (LUC, 30). Rousset ne montre aucune compassion pour ces hommes qui souffrent, il insiste sur leur faiblesse et

a recours à des termes d'une dureté extrême. Il continue en ses termes négatifs et associe la société concentrationnaire à une cour des miracles : « des hommes rencontrés de tous les peuples, de toutes convictions [...] » (LUC 23) puis il ajoute :

[...] des hommes sans convictions, hâves et violents, des hommes porteurs de croyance détruites, de dignités défaites ; tout un peuple nu, dévêtu de toute culture, de toute civilisation, armé de pelles et de pioches, de pics et de marteaux, enchaîné aux Loren rouillés, perceur de sel, déblayeur de neige, faiseur de béton ; un peuple mordu de coups, obsédé des paradis de nourritures oubliées ; morsure intime des déchéances (LUC 23)

Cette description de la société incarcérée dans les camps est troublante car elle peut être interprétée de manière dépréciative. Il est difficile de savoir si Rousset essaie tout simplement de nous montrer que l'homme des camps est un homme à l'état nu, « dévêtu de toute culture, de toute civilisation », un homme à qui tout a été enlevé ou bien si simplement il éprouve du dédain envers le reste des déportés. Pourquoi l'auteur insiste-t-il autant à se séparer de ces hommes? N'est-il pas, comme eux, touché à l'état de bête ? A-t-il peur de parler de lui-même car cela le ferait flancher ? Est-ce que ce détachement complet dans la perception du reste de ses compagnons de malheur lui permet de s'exclure de leur groupe et par conséquent de se différencier par le fait même que lui a pu garder son humanité et résister à la déshumanisation des camps ? Le mépris qu'il montre pour le reste des déportés est une manière pour l'auteur de prouver que lui est resté capable de penser à d'autres sujets qui ne sont pas liés aux préoccupations quotidiennes du corps. Et bien que comme de nombreux autres témoins, Rousset parle aussi de la faim, il ne dit en souffrir que lorsqu'il voit d'autres détenus français plus chanceux manger les colis qu'ils reçoivent alors que la plupart des détenus des camps meurent de malnutrition :

Pendant des mois, j'avais connu la faim. Ce n'est rien lorsque la famine règne partout. Mais se promener le soir dans les travées entre les lits et voir les Français assis sur leur paille mangeant les conserves ou le porc de leur colis, grignotant du sucre ! Alors la faim revient féroce. Elle tord l'estomac et vide le cerveau (LJM 590).

Bien que Rousset souffre, tout comme le reste de ses compagnons, il refuse de parler directement ou de s'étendre trop longuement sur ses tourments. Quand il parle de la douleur physique, il ne le fait que de manière détournée en ayant recours à une forme impersonnelle ; « [l]e dos fait mal, la hanche est talée. Les jambes sont parcourues de décharges » (LJM, 107), « [...] le sang bat à rompre les artères [...] tout le corps tremble, se désarticule » (LJM, 127). L'utilisation de cette forme impersonnelle et le portrait dégradant de la société concentrationnaire permettent à l'auteur de se percevoir non plus comme une victime soumise, mais comme une victime observante qui pourra plus tard lutter contre le système concentrationnaire nazi. D'ailleurs Rousset parle paradoxalement de sa déportation comme étant « une expérience exceptionnelle riche à craquer d'enseignements créateurs » (LJM 452) qui servira dans le futur à la reconstruction d'une Europe communiste puissante. Cette projection dans l'avenir est importante car elle pousse l'auteur à lutter et à résister au « crétinisme concentrationnaire » (LJM 709).

Ce qui semble troubler Rousset le plus n'est pas les souffrances corporelles qu'il ressent mais plutôt le fait que son corps le *lâche*. En effet, l'auteur qui était un « bon vivant » perçoit l'affaiblissement de son corps comme une trahison et semble éprouver beaucoup de gêne quant à la perte de sa force physique, il avoue que : « [je] me savais un crétin manuel, mais je n'avais jamais douté de mon corps et que sa résistance ait duré si peu m'était pénible » (LJM 106), il poursuit : « [t]oujours cette question sans réponse :

Ce salaud de corps serait-il à la hauteur du vouloir » (LJM 123). Rousset n'est pas le seul témoin à éprouver de la gêne quant à son affaiblissement et aux changements physiques qu'il a subi dans les camps. D'autres auteurs, comme Antelme, refusent de dresser leur portrait, mais représentent les autres détenus avec une violence graphique et crue :

Deux types qui tenaient une couverture sont sortis et l'ont posée par terre. Quelque chose est apparue sur la couverture étalée. Une peau gris-noir collée sur des os : la figure. Deux bâtons violets dépassaient de la chemise : les jambes. Il ne disait rien. Deux mains se sont élevées de la couverture et chacun des types a saisi une de ces mains et a tiré. Les deux bâtons tenaient debout. (Antelme 36)

La contradiction qui existe entre la représentation de la société concentrationnaire et la représentation personnelle de l'auteur montre clairement les effets traumatiques des camps de concentration. En effet, cette difficulté qu'éprouve Rousset à se représenter dans la souffrance et comme un être affaibli n'est certainement pas uniquement causée par le manque de miroir et donc au fait que le détenu n'est pas en mesure de voir les transformations corporelles qui prennent rapidement place lors de sa détention. C'est visiblement un refus inconscient de se reconnaître en ce spectre qui a perdu toute ressemblance à l'homme qu'il était dans le passé. Suite au moment déshumanisant de la tonte – moment particulièrement traumatique pour la plupart des déportés – Levi note que bien « [qu'i]l n'y a pas de miroir, notre image est devant nous, reflétée par cent visages livides, cent pantins misérables et sordides. Nous voici transformés en ces mêmes fantômes entrevus hier au soir » (Levi, *Si c'est un homme* 33). Rousset aura recours au « nous » pour décrire les transformations qui ont lieu après la tonte : « Crâne chauve, blanc, monstrueux par son importance nouvelle, visage barbu et crasseux, corps imberbes nous descendons quelques marches pour entrer dans une salle plus petite » (LJM 57). Semprún constate que « [d]epuis deux ans, je vivais sans visage. Nul miroir à

Buchenwald. Je voyais mon corps, sa maigreur croissante, une fois par semaine, aux douches. Pas de visage sur ce corps dérisoire » (Semprún, *L'écriture* 13). Bien que nous remarquions chez Semprún une dissociation entre corps et visage, on dénote chez Rousset une volonté de séparer le corps de l'esprit. Cette volonté de se dissocier de sa propre expérience mais aussi de son témoignage et d'intégrer celui des autres prisonniers vient du fait que le déporté a du mal à accepter les dégradations corporels et psychologiques qui se produisent lors de l'internement. « Le témoignage devient alors le miroir tendu où l'homme rechigne à se regarder » (Tellier 52), car se regarder c'est aussi revivre encore une fois l'expérience et confronter ses faiblesses, ses défaillances et parfois son manque de compassion pour ses compagnons.

Si Rousset est libéré en avril 1945, il souffre encore des stigmates de la déportation lors de son retour. Cette expérience indescriptible l'a changé et alors que la libération approche, il avoue son appréhension à retourner dans le monde des hommes libres : « Qu'en serait-il donc avec les vivants de l'autre monde, ceux que j'appelais toujours sans trop savoir si j'étais fondé à le faire, les normaux » (LJM 921). Malgré son insistance à se dissocier de la plèbe concentrationnaire, Rousset reconnaît implicitement qu'il a changé. Est-il devenu comme les autres déportés ? Un être qui terrorise et effraie les hommes libres : « C'est que les hommes normaux qui viennent jusqu'à nous maintenant nous regardent avec épouvante » (LJM 958), puis il continue: « Ils ont peur de nos maladies. Ils ont peur de nous » (LJM 958). À son retour, Rousset éprouve-t-il de la gêne devant ceux qu'il nomme les gens « normaux » ? (LJM 368). Se sent-il coupable et amoindri par ses seize mois de détention ? Se considère-t-il lui aussi comme un de ses

êtres bizarres et répugnants. Est-ce à travers le regard des civils que Rousset prend conscience qu'il est devenu un paria ?

Certains auteurs remarquent que les hommes libres ne peuvent comprendre l'expérience concentrationnaire. Rousset nous fait remarquer que : « jamais les gens normaux ne pourraient comprendre » (LJM 742). Semprún, quant à lui, attribue l'incompréhension qui existe entre les soldats français qui libèrent Buchenwald et les déportés au manque de connaissance des camps : « Ce qui plane entre les deux hommes est l'expérience des camps » (*L'écriture* 14). Levi pousse son analyse plus loin et signale aux lecteurs que les gens « normaux » eux aussi culpabilisent les déportés et estiment qu'ils méritent d'une certaine manière leur sort:

[...] pour les civiles, nous sommes des parias. Plus ou moins explicitement, et avec toutes les nuances qui vont avec du mépris à la commisération, les civiles se disent que pour avoir été condamnés à une telle vie, pour en être réduits à de telles conditions, il faut que nous soyons souillés de quelques fautes mystérieuses et irréparables (Levi, *Si c'est un homme* 188)

La plupart des soldats qui ont participé à la libération des camps parlent d'un sentiment d'horreur devant l'inhumanité des conditions de vie des survivants, cependant, certains éprouvent du dédain pour ces êtres qui ont terriblement souffert. Certains ont même reproché aux juifs d'avoir été naïfs et de s'être laissé annihiler sans essayer de lutter. Wieviorka souligne elle aussi cette aliénation et ce mépris dont nous parle Levi. Elle remarque notamment que les Britanniques qui ont libéré Bergen montrent non seulement un manque total de compassion mais aussi un certain sentiment de supériorité envers les survivants :

Un Anglais lui rétorque alors qu'il « est préférable de faire travailler les déportés, que cela était nécessaire à leur rééducation ». Dans cette réponse transparaît du mépris pour des êtres qui n'ont plus figure humaine. Il est

possible que certains libérateurs les aient perçus comme des « *sous-hommes*¹⁹ ». (*Génocide* 91)

Simone Veil, donne elle aussi de nombreux exemples qui illustrent parfaitement le dédain de ceux qui non pas connu l'horreur des camps. Elle avoue avoir profondément souffert de la cruauté de certaines remarques:

Dès le retour des camps, nous avons aussi entendu des propos plus déplaisant encore qu'incongrus, des jugements à l'emporte-pièce, des analyses géopolitiques aussi péremptoire que creuses. [...] Combien de fois ai-je entendu des gens s'étonner : « Comment, ils sont revenus ? Ça prouve bien que ce n'était pas si terrible que ça » (Veil 97)

Elle nous fait aussi remarquer que cette insensibilité se poursuit bien après la libération et touche toutes les strates de la société française:

Quelques années plus tard, en 1950 ou 1951, lors d'une réception dans une ambassade, un fonctionnaire français de haut niveau, je dois le dire, pointant du doigt mon avant-bras et mon numéro de déportée, m'a demandé avec le sourire si c'était mon numéro de vestiaire ! (Veil 98)

Rousset se considère t-il comme un sous-homme aux yeux des autres, un homme au banc de la société ? Se sent-il corrompu et sali par ses seize mois de déportation ? Essaie t-il ne nous faire comprendre que lui aussi a capitulé car : « [...] l'homme ne résiste pas, [et] qu'il suffit d'imaginer les bonnes conditions pour ruiner toutes les valeurs » (LJM 176). C'est en ayant recours à la clairvoyance de Pröll – un camarade communiste – qu'il nous dit indirectement ce qu'il ressent au plus profond de lui :

Leur dire la vérité, c'est que la victime comme le bourreau étaient ignobles, que la leçon des camps, c'est la fraternité de l'abjection, que si toi tu ne t'es pas conduit avec le même degré d'ignominie, c'est que seulement le temps a manqué et que les conditions n'ont pas été tout à fait à point, qu'il existe qu'une différence de rythme dans la décomposition des êtres ; que la lenteur du rythme est l'apanage des grands caractères ;

¹⁹ C'est nous qui soulignons.

mais que le terreau, ce qu'il y a dessous et qui monte, monte, monte, c'est absolument, affreusement la même chose. (LJM 742)

Il est indéniable que Rousset a été profondément troublé par sa rapide adaptation à l'univers concentrationnaire. Malgré les nombreuses années qui sont passées depuis la libération, Rousset avoue à Émile Copfermann avoir été horrifié par son intégration rapide et complète au monde des camps :

J'ai vécu un deuxième moment insupportable lorsque que j'ai pris conscience que j'étais incorporé à une société *concentrationnaire*. Elle était devenue *ma* société. Elle était devenue *mon* univers. Je m'y habituais. On y « survivait ». Ce fut pour moi un choc terrible. (67)

Ces hypothèses expliquent pourquoi Rousset utilise le regard des autres pour se représenter dans la faiblesse, cette stratégie a pour effet de montrer que malgré les faiblesses du corps, l'esprit est resté sain et capable de fonctionner car l'auteur est encore capable de comprendre comment ses compagnons le perçoivent. « Roland me regarde et je sais ce qu'il pense. Il croit que j'ai vraiment besoin de lui, que je n'arriverai pas tout seul. Et je pense aussi que ce doit être vrai, je suis tellement méfiant à l'égard de mes mains et de mon corps » (LJM 93-94). Cette présence de l'autre est essentielle car elle permet à l'auteur de se sentir partie intégrante d'un groupe et par conséquent de résister aux effets déshumanisants des camps. Cependant, faire partie d'un groupe n'est pas toujours suffisant car malgré le manque d'espace personnel et la promiscuité constante, le prisonnier se retrouve essentiellement seul pour survivre dans cette multitude. Rousset se demande: « [...] saurions-nous résister à cette formidable pression de la solitude, de cette solitude particulière : être seul dans une foule présente, toujours frôlent d'hostilité » (LJM 203). Toutefois, si l'appartenance au groupe permet de survivre dans les camps, le regard constant d'autrui n'est pas sans danger, car c'est à travers le regard des autres que le

prisonnier prend conscience des transformations que son être a subies. Jean Paul Sartre explique le processus qui prend place et nous fait noter que c'est le regard extérieur qui redéfinit comment le détenu se perçoit et s'identifie :

[...] autrui est le médiateur entre moi et moi-même : j'ai honte de moi tel que j'apparais à autrui. Et par l'apparition d'autrui, je suis mis en mesure de porter un jugement sur moi-même comme sur un objet, car c'est comme objet que j'apparais à autrui. Mais pourtant cet objet apparu à autrui, ce n'est pas une vaine image dans l'esprit d'un autre. Cette image en effet serait entièrement imputable à autrui et ne saurait me « toucher ». Je pourrais ressentir de l'agacement, de la colère en face d'elle, comme devant un mauvais portrait de moi, qui me prête une laideur ou une bassesse d'expression que je n'ai pas ; mais je ne saurais être atteint jusqu'aux moelles : la honte est, par nature, reconnaissance que je suis comme autrui me voit. (Sartre 259)

En effet, c'est à travers l'image que le regard de l'autre renvoie que l'être prend conscience de ses faiblesses. Rousset comprend l'abjection dans laquelle il est tombé alors qu'il voit une jeune femme souriant à son ami Rudi qui « [...] avait une veste et un pantalon propres, bien repassés » (LJM,183). C'est en observant la complicité entre cette jeune femme et Rudi que Rousset réalise son aspect extérieur négligé. C'est dans le regard absent de cette jeune femme que Rousset constate que: « [p]our la première fois, je pris conscience des immondes défroques que je portais » (LJM, 183). Si Rousset accepte de reconnaître son apparence négligée, il se refuse à parler de ses sentiments profonds et de ce qu'il ressent devant cette femme. Toutefois cette escapade hors des camps lui fait comprendre que pour avoir une chance de survivre dans cet univers impitoyable, il ne faut pas en sortir :

J'avais désiré cette course hors de notre univers dans le monde des hommes, et, lorsque le camion roulait sur des routes avec de rudes soubresauts, j'avais éprouvé une joie naïve à retrouver un paysage autrefois familier, mais de me sentir si proche de ces choses me faisait connaître maintenant avec quelle cruauté, mon éloignement. Pour vivre dans les camps, il ne fallait point en sortir. (LJM 186)

Malgré le besoin du groupe afin de survivre au sein de l'univers concentrationnaire, Rousset ressent le besoin de s'en détacher afin de se libérer et ainsi de « profiter » pleinement des enseignements de la déportation :

J'étais moins préparé que Philippe. Mais il me semblait aussi que ce détachement dont j'avais peur m'était intérieurement nécessaire, que je retrouverais plus sûrement ainsi les chemins de l'affranchissement que l'expérience serait plus définitive. (LJM 203)

Il révèle encore une fois une force de caractère surprenante qui lui permet d'aller jusqu'à l'extrême - partir en transport afin de retrouver sa liberté et de s'affranchir de l'aide de ses compagnons Roland, Philippe et Marcel. Malgré les nombreux efforts que déploie Rousset pour se montrer sous un jour vaillant et comme un homme ayant gardé son esprit et sa liberté d'action, il utilise cependant le « nous » de la collectivité pour représenter la vie des camps.

3. Une expérience concentrationnaire commune : L'intrusion du « nous »

Comme nous l'avons vu précédemment, Rousset a rarement recours au pronom sujet « je » pour témoigner de son expérience personnelle, et quand il parle directement de lui-même il se représente comme un sujet cartésien ; un homme capable d'analyser et de penser. Alain Parrau insiste aussi sur le fait que Rousset se présente en tant que sujet pensant :

[...] les termes employés par David Rousset pour désigner ce sur quoi portent son regard et sa volonté de savoir ont déjà, en tant que tels, valeur d'interprétations et de jugement : la destruction de la capacité de penser des détenus (« des hommes qui ne pensent pas »), l'émergence de l'animalité comme substrat de l'existence humaine (« le comportement animal de mon espèce»), ne sont pas seulement des constats, mais témoignent d'un choix préalable *du*

*sujet connaissant*²⁰, dont le regard privilégie ces aspects de l'expérience. (Parrau 165)

Cette absence notoire de Rousset en tant que témoin est intéressante ; cette absence du « je » lors de la narration illustre parfaitement le processus de déshumanisation qui s'effectue lors de la déportation. Cette perte d'identité personnelle causée par la perte des cheveux et l'uniforme de bagnard explique que le « je » se fonde dans la masse anonyme des camps. Il est visible que dès que l'auteur souffre, il ne parle non plus à la première personne « je », mais a recours au pronom sujet « nous ». Ce phénomène illustre le malaise qui existe lorsque le témoin est impuissant. Gérard Genette explique que l'utilisation du « je » est complexe et il constate que généralement l'utilisation du « je » illustre une aisance avec « soi », toutefois, elle représente aussi le malaise qui existe au plus profond du « Moi » :

La conquête du *je* n'est donc pas [un] retour et [une] présence à soi, installation dans le confort de la « subjectivité », mais peut-être exactement le contraire : l'expérience difficile d'un rapport à soi vécu comme (légère) distance et décentrement, [...] (Genette 257)

Paul Ricœur lui aussi remarque la position duelle du « je » - celle du sujet pensant puissant et celle du sujet pensant faible. Il note que: « [...] le « je » est tour à tour en position de force et de faiblesse [...] » (Ricoeur 14). Cependant si le « je » a la possibilité de montrer les forces qui tiraillent l'auteur, cela ne se voit que rarement dans l'œuvre de Rousset. Rousset choisit – consciemment ou inconsciemment – d'utiliser le « je » en tant que *sujet pensant puissant*. Dans LJM, l'utilisation du « nous » est l'apanage de la faiblesse et du désarroi. Le recours au « nous » de l'humanité concentrationnaire semble plus adéquat pour cacher les souffrances de l'entité pensante de l'auteur. Cet emploi du

²⁰ C'est nous qui soulignons.

« nous », de cette collectivité dont Rousset essaie tant de se démarquer, est un moyen de détourner l'attention du lecteur sur les transformations corporelles et psychologiques qui ont pris place mais aussi de passer sous silence ce qu'il ressent. Cette utilisation du « nous » lui permet d'avouer de manière indirecte ses faiblesses car elles deviennent celles de tous : « [e]t plus fort que tout, malgré nous, dans notre rage, les larmes viennent » (LJM 94). Bien que Rousset rejette de manière catégorique l'analyse de « soi » – « je suis. *Je* ne m'interroge pas : pas d'introspection. Je ne m'intéresse pas. *Je* n'est pas le sujet de ma réflexion, heureusement » (Copfermann 16) – ce refus de se représenter comme un homme qui s'affaiblit lentement n'est pas anodin et n'est certainement pas conscient.

Les effets des camps de concentration ont laissé des traces indélébiles sur la psyché de Rousset et c'est pour cette raison qu'il refuse de se représenter ou bien même d'accepter - consciemment ou inconsciemment - les effets de sa détention. Ce phénomène se retrouve chez d'autres auteurs, notamment chez Antelme, et, dès la préface de L'espèce humaine, nous remarquons immédiatement cette transition du « je » vers le « nous » :

Je rapporte ici ce que j'ai vécu. L'horreur n'y est pas gigantesque. Il n'y avait à Gandersheim ni chambre à gaz, ni crématoire. L'horreur y est obscurité, manque absolu de repère, solitude, oppression incessante, anéantissement lent. Le ressort de notre lutte n'aura été que la revendication forcenée, et presque toujours elle-même solitaire, de rester jusqu'au bout des hommes. (Antelme 11)

Ruth Amossy note que ce phénomène est récurrent dans les récits de guerre et vient du fait que le narrateur est « un parmi d'autres qui ont subi le même sort, le « je » en vient à se confondre avec ceux qu'il nomme les *copains* ou les *types* dans un effet de collectivité souffrante qui se mue en un effet d'anonymat ». Même si au début de LJM, Rousset parle

de l'effet des camps, notamment de leur puissance à effacer jusqu'au souvenir de la vie « normale », il ne le fait qu'en s'intégrant au groupe : « Je prends brusquement conscience que nous sommes en passe d'oublier, que nous avons même déjà oublié » (LJM 26). C'est en donnant la parole à un autre détenu français que Rousset exprime les changements qui prennent inéluctablement place chez les déportés. Il insiste sur le fait que même ceux qui semblent avoir le mieux résisté sont quand même touchés par les effets des camps bien qu'ils ne s'en rendent pas compte:

[...] Songe combien dix années de terreur constante, dix années sans une heure de détente véritable doivent peser sur des cerveaux d'homme, sur leur comportement. Nous-mêmes perdons pied, nous ne nous rendons plus tout à fait compte. Si un jour nous nous retrouvons avec des civils, tu verras comment ils nous regarderont. Même les meilleurs d'entre nous, ceux qui ont le mieux résisté, portent les stigmates de la démence concentrationnaire. La plupart des S.S. qui nous gardent sont des fous. Nous vivons dans le monde de la mort quotidienne, de la torture permanente et de la peur et de la faim. Comment ne saurions-nous pas par quelque côté déments? Nous ne prenons pas conscience de notre propre déséquilibre, parce qu'autour de nous nous voyons tous les jours, constamment, des folies hurlantes, parce que nous vivons dans un décor de hantises et que nous paraissions normaux comparativement. (LJM 368-369)

Cependant, certains sursauts de lucidité apparaissent au cours de la narration et Rousset admet que le seul moyen de survivre est d'oublier le passé et de vivre pleinement dans cette nouvelle société : « Pour avoir quelque chance de survivre, il fallait vivre en acceptant l'univers concentrationnaire » (LJM 257). Psychologiquement, l'oubli est un élément essentiel à la survie dans les camps car c'est l'unique façon de s'adapter. Boris Cyrulnik²¹ montre le processus de protection psychologique qui se met en place lors

²¹ Boris Cyrulnik est arrêté au cours d'une rafle en 1943. Il est envoyé avec d'autres enfants juifs à la Grande Synagogue de Bordeaux. C'est dans Je me souviens... paru aux

d'événement traumatisant. Il explique que le seul moyen de pouvoir vivre une vie normale est d'oublier le passé : « Le déni est ainsi un facteur de protection, c'est-à-dire qu'il permet de moins souffrir et d'aller de l'avant [...] » (Cyrulnik, *Je me souviens* 36). Toutefois l'acceptation qui est synonyme de survie dans les camps a des côtés pervers car elle détruit l'essence humaine et fond Rousset dans la masse des déportés. Rousset semble hanté par les changements qui se produisent dans son comportement et son acceptation de cette nouvelle société dans laquelle il vit. Il avoue d'ailleurs, et cette fois en utilisant la première personne du singulier :

Et voilà que je découvrais avec stupeur, et non sans quelque angoisse refoulée, que j'étais en passe de devenir un concentrationnaire : un de ces êtres singuliers, bâtis mentalement pour cet univers, qui ont fait un compromis définitif avec le temps et construit leur demeure dans l'incertitude des périls. (LJM 454)

Rousset s'est clairement rendu compte qu'il est devenu quelqu'un de différent dans les camps. Cette complète acceptation de la vie des camps a de dangereuses ramifications car elle empêche le déporté d'imaginer sa réintégration dans la société normale. Cependant, bien que Rousset nous parle de cette quasi-impossibilité de réinsertion dans la vie de tous les jours, il ne nous la fera partager qu'indirectement. Il empruntera la voix des autres déportés pour nous faire connaître leurs inquiétudes : « Parfois, lorsqu'il songeait au retour à la vie libre, la guerre finie, une vraie panique le prenait. Il avait peur. Peur des gens normaux. De ceux qui n'ont jamais passé la porte des camps. » (LJM 741). La liberté effraie le déporté non seulement car il faudra réapprendre à vivre comme un individu normal mais aussi parce qu'il lui faudra recréer une nouvelle vie afin de retrouver une place dans cette nouvelle société :

édition PUF en 2009 que Cyrulnik explique pourquoi il n'était jamais retourné sur les lieux de son enfance.

[...] la liberté fait peur à beaucoup. Elle signifie pour eux qu'il faudra tout recommencer, tout reconquérir. Elle implique le risque de n'être après son avènement, *bourgeoisement* plus rien. C'est très exactement cela : des bourgeois concentrationnaires se sont formés (LJM 798).

En effet, la société concentrationnaire est devenue une société à part entière qui fonctionne de la même façon que celle des hommes normaux. Malgré l'horreur et la violence de ce monde, certains détenus ont trouvé leur place dans ce nouvel univers et c'est pour cela que:

Helmut a peur de la liberté. Il l'a avoué à Alfred Knieper. Il est pris de terreur à l'idée de rentrer dans la société normale, c'est-à-dire perdre sa valeur sociale, de voir sa puissance disparaître avec les conditions qui l'ont fait naître. (LJM 799)

L'analyse de Rousset est unique car elle illustre l'impensable. En effet, il nous explique que certains détenus ont trouvé leur place dans cet univers atroce: « L'univers concentrationnaire était sa véritable planète, la seule où il put vivre avec satisfaction » (LJM, 287). Certains ne souhaitent en aucun cas la fin de la guerre car leur réintégration sera le retour à l'anonymat et au néant d'une existence banale :

Il n'attendait pas la fin de la guerre. Il ne l'aurait désirée que si elle avait transformé la planète en un Dora universel. C'est à Dora qu'il avait découvert sa liberté, l'étonnante possibilité de vivre son plus obscur lui-même. Le retour dans la société civile ne pouvait rien signifier d'autre que la rentrée dans le bagne le plus intolérable. (LJM 286)

C'est en donnant la voix à d'autres détenus que Rousset remarque que la société libre n'évoque plus rien de positif et, au contraire de ce que l'on pourrait attendre, elle est devenue effrayante. Le monde des hommes libres est devenu comme l'univers concentrationnaire - un monde dangereux et malveillant: « Elle [la liberté] évoque pour lui [Helmut] un monde étranger, hostile. Au fond, il est obsédé de ne pas savoir se comporter avec les gens normaux » (LJM 801), et c'est pour ces raisons que: « La

liberté, souhaitée depuis tant et tant d'années, frôlait déjà les hommes, et ils reculaient effrayés » (LJM 893). Est-ce que Rousset ressent les mêmes peurs que les autres détenus auxquels il donne la parole ? Pour lui aussi la liberté est-elle devenue effrayante et impossible ? Alors que la libération approche, ressent-il lui aussi : « une veille conviction refoulée, honnie et souveraine, que la liberté n'était plus possible pour eux, dressait son épouvante » (LJM 893) ? Rousset reconnaît indirectement que les camps de concentration ont eu un impact sur la façon dont il envisage sa réinsertion dans la société d'après guerre. C'est avec une ironie cruelle qu'il avoue à un camarade : « [...] je serai Kapo, ma femme *Vorarbeiter* et, quant au gosse, il sera « musulman » » (LJM 586). Rousset, comme ses camarades qu'il donne en exemple, a lui aussi de nombreuses difficultés à imaginer son retour dans la société d'après-guerre.

4. Le « nous » de la camaraderie : L'impact des idéologies

Cette prédominance chez Rousset de l'utilisation de la forme collective « nous » sur celle plus personnelle du « je » est essentielle et s'explique aussi par les idéologies communistes de l'auteur. En effet, ce dernier se considère comme faisant partie intégrale d'un mouvement de masse et cette symbiose contribue à l'utilisation plus fréquente du pronom sujet « nous ». C'est d'ailleurs l'appartenance au parti qui en fait donne un sens à sa déportation et son incarcération et rend ses souffrances journalières plus acceptables car même s'il venait à mourir, sa mort n'aurait pas été en vain :

Et si un jour, le corps lâchait, si la pelle et le pic, le froid et la pluie avaient tout définitivement ruiné, ce ne serait cependant pas sans un consentement profond, sans une plénitude intérieure. Que d'heures épuisées à servir entièrement, même au prix de ce que je savais la stricte vérité. Se trouver à nouveau dans un grand mouvement de masse, même si ceux qui sont liés à

des intérêts qui ne coïncident pas entièrement avec cette libération sociale pour laquelle tous les sacrifices se font. (LJM 136)

Bruno Bettelheim remarque que les déportés politiques développent un système de protection psychologique qui est différent de celui des autres détenus. Il insiste sur le fait que le déporté politique se sent généralement coupable de ne pas avoir pu arrêter l'avancée du nazisme. Toutefois, ce sentiment de culpabilité s'atténue, car le déporté politique considère que sa détention est la preuve indéniable de la menace que représente le parti pour le III^e Reich :

As far as the political prisoners are concerned, another psychological mechanism which became apparent later might already have played some part in their initial adjustment : many middle-class political-leaders had some guilt-feeling that they had fallen down on their job, particularly the job of preventing the rise of Nazi power either by fighting the Nazis more effectively or by establishing such watertight democratic or leftist class rule that the Nazis would not have been able to overcome it. It seems that this guilt-feeling was relieved to a considerable degree by the fact that the Nazis found them important enough to bother with them (Bettelheim 59)

Il est difficile de confirmer les hypothèses de Bettelheim quant au sentiment d'importance qu'a pu ressentir Rousset lors de sa déportation. En effet, Rousset nous fait remarquer de nombreuses fois qu'il a survécu à la déportation grâce à l'aide de son ami communiste allemand Emil. Il lui dédie d'ailleurs son ouvrage : « À Emil Kunder, mon camarade de l'univers concentrationnaire ». Toutefois, si l'auteur n'a jamais joué un rôle important au sein du parti communiste dans les camps, il est frappant que les idéologies et l'importance des communistes tiennent une place primordiale dans le récit et justifient l'omission de l'utilisation de la première personne du singulier. C'est d'ailleurs la force du parti communiste qui régit le discours du sujet pensant et connaissant. En effet, Rousset a le pouvoir de visualiser ce que les autres détenus ne peuvent conceptualiser. Il considère d'ailleurs que le parti a le pouvoir de ressusciter l'Europe soumise par

l'Allemagne : « J'imaginai en cette Europe dévastée la puissance dont nous disposions si nous savions ainsi rétablir notre communauté » (LJM 143). David Caron dans son analyse de La Nuit de Wiesel et de LJM considère que chez Rousset, à la différence d'Antelme et de Semprún, il n'y a pas de remise en question des idéologies et des convictions politiques de l'auteur et c'est pourquoi : « cette pensée marxiste est à la fois la justification et la condition du récit » (Caron 73). Il est indéniable que le discours politique tient une place dominante dans LJM; toutefois le discours politique n'est pas l'unique moteur de la narration de l'œuvre de Rousset. Il sert d'ailleurs d'échappatoire à la condition d'« esclave » dans laquelle se trouve Rousset et lui permet de regagner son humanité en montrant l'importance du groupe auquel il appartient. Nous analyserons dans le chapitre suivant comment Rousset présente le rôle du parti au sein des camps.

L'adhésion de l'auteur à l'idéologie communiste ne peut expliquer qu'en partie la prévalence de l'utilisation du « nous » sur la forme plus personnelle du « je ». Toutefois, elle n'est pas la raison principale qui justifie les fluctuations qui existent tout au long de la narration. Bien qu'il y ait l'apparition d'une écriture autobiographique dans LJM, Rousset éprouve encore des difficultés à dévoiler son expérience personnelle dans les camps. C'est certainement pourquoi il tourne souvent son regard vers des sujets qui l'intéressent intellectuellement mais qui ne le touchent pas personnellement. Il s'évade en quelque sorte de sa condition d'« esclave » afin de devenir maître de son récit, ce qui lui permet de regagner son humanité. Lorsque Rousset utilise le pronom « je », il se montre le plus souvent sous un jour favorable : en tant que sujet cartésien, qui à la différence du reste des prisonniers incarcérés, a gardé le pouvoir de penser et d'analyser. Ce fait est

essentiel car les camps de concentration ont comme effet de déshumaniser les détenus, ou l'homme redevient un être qui n'existe non plus par la pensée mais par le labeur qu'il produit et c'est pourquoi de nombreux auteurs ont recours au terme d'« esclave » pour se définir. Cependant, malgré les efforts de l'auteur pour raconter directement son expérience dans les camps, il semblerait que la réécriture de l'expérience concentrationnaire n'ait pas encore le pouvoir de soigner le trauma subi lors de sa déportation. Il est apparent que ce deuxième ouvrage a une fonction thérapeutique et que la construction de *la narration permet[tra] de recoudre les morceaux d'un moi arraché*²². Il est visible que dans LJM, Rousset essaie de comprendre et d'expliquer ce qui lui est arrivé pendant sa déportation. Boris Cyrulnik explique l'importance de cette tâche afin d' : « amorcer un travail de résilience, nous devons à nouveau éclairer le monde et lui redonner cohérence » (*Le murmure des fantômes* 49). Chez Rousset, nous voyons en effet l'ébauche d'un travail de résilience. Mais, il est clair que l'écriture provoque encore de nombreuses peines. Rousset ne nous en parle qu'indirectement. Semprún parle abondamment de la douleur éprouvée lors du passage à l'écriture et remarque que l'expérience concentrationnaire est devenue l'unique source de ses récits. Il conclut que l'écriture, comme un cauchemar, lui fait revivre éternellement sa déportation dans les camps. Il confronte sa blessure dans L'écriture ou la vie et souligne dans Mal et Modernité que « [d]ans mon cas en revanche, chaque page écrite, arrachée à la souffrance, m'enfonçait dans une mémoire irrémédiable et mortifère, m'asphyxiant dans l'angoisse du passé » (Semprún, *Mal* 71). Nous sommes face au même malaise dans

²² Cyrulnik, Boris. Le murmure des fantômes. Paris : Odile Jacob, 2005. Titre du chapitre sur la résilience, pp. 49.

LJM, face à un homme qui a recours à une multiplicité d'images et de points de focalisation afin de mieux comprendre et de maîtriser son passé. Rousset souhaite se détacher de ce qu'il a vu dans les camps, d'une image qui a, à tout jamais, marqué sa vision de l'homme et de l'humanité, et c'est pour cette raison que son témoignage évite de le mettre trop souvent en scène. Les sursauts de lucidité ou Rousset nous dévoile les changements psychologiques indiquent clairement que l'auteur confronte et analyse son expérience dans les camps.

Chapitre III

Représenter l'*inimaginable* : Le roman au secours du témoignage

Comme nous l'avons vu précédemment, la présence sporadique et minimale de Rousset tout au long de la narration sert non seulement à ancrer le récit en tant que témoignage mais elle est aussi le symptôme tangible d'une écriture traumatique. Or ce qui surprend le plus lors de la lecture de LJM n'est pas tant l'effacement de Rousset en tant que témoin direct, mais la multiplicité des points de vue et la diversité des scènes représentées. C'est à travers une mise en scène complexe et méticuleuse qu'il nous introduit dans l'enfer des camps. La représentation que nous fait l'auteur de *l'univers concentrationnaire* est intégrale et en quelque sorte totalitaire car elle dépasse son expérience personnelle pour intégrer celle de ses camarades et celle de nombreux déportés rencontrés pendant son incarcération. C'est à travers une multitude de scènes à caractère mythique²³ que l'auteur nous dresse un portrait exhaustif de cette société qu'il qualifie comme « hors du commun ». Comme de nombreuses victimes rescapées des camps, il est clair qu'après sa libération, Rousset éprouve encore d'énormes difficultés à parler de sa détention et c'est pour cette raison qu'il choisit le genre romanesque pour tenter de faire comprendre les souffrances et les humiliations subies dans les camps. Car contrairement à l'autobiographie, le roman lui permet de montrer l'inimaginable sans toutefois avoir à s'étendre trop longuement sur ses souffrances personnelles. Pour

²³ L'utilisation de titres d'inspiration bibliques font déjà leur apparition dans LUC : « Dieu a dit qu'il y aurait un soir et un matin », « Il existe plusieurs chambres dans la maison du seigneur », « Les dieux ne font pas leur demeure sur la terre, « Les eaux de la mer se sont retirées ». Rousset utilise aussi des titres symboliques dans LJM : « Il est plusieurs manières d'entrer dans la demeure des maîtres », « Les robots sous l'œil de Pharaon », « La maison inviolée ».

Rousset, il semblerait qu' « il [soit] toujours plus facile de parler des autres ou d'écrire des autobiographies à la troisième personne » (Cyrulnik, *Je me souviens* 33) que de parler de lui-même. En effet, si l'écriture est reconnue pour ses effets thérapeutiques et curatifs, elle fait paradoxalement renaître les angoisses refoulées. Armand Tellier, psychologue et psychothérapeute souligne le paradoxe qui existe entre l'écriture et ses effets curatifs. Le passage à l'écriture a des effets thérapeutiques mais ces derniers n'apparaissent que plus tard : une fois que le récit est terminé. Le début du récit coïncide surtout avec une résurgence de la blessure psychique :

Il convient toutefois de relever que la dimension curative de l'écriture trouve ses limites et sa contradiction dans sa qualité de *pharmakon* : écrire le trauma c'est aussi gratter (gratter, démanger, effacer, écrire : une vie de gratte-papier) par feuille de papier interposée, là où ça fait mal. En effet, transposer le trauma, le faire passer de la sphère psychique à la scène scriptique, ne pas le réveiller, voire entretenir le point de la douleur. La « solution » de l'écriture reviendrait ainsi à trouver le remède dans le mal. (6)

Comme nous l'avons montré dans le chapitre précédent, Rousset est conscient que son incarcération l'a changé, et il est fort possible qu'il se soit mentalement et physiquement senti souillé lors de son retour en France. Contrairement à ses attentes, lors de la libération, il se rend compte que les déportés provoquent non pas la compassion mais l'horreur et la répulsion. C'est certainement pour ces raisons qu'il choisit d'insister sur les différentes facettes de la vie dans les camps, mais surtout sur l'horreur et la violence qui y régnaient car : « les hommes normaux ne savent pas que tout est possible » (LUC 181). Rousset sait qu'il existe un fossé entre le déporté et le reste du monde. Il considère d'ailleurs que : « Jamais les gens normaux ne pourraient comprendre » (LJM 742). Il comprend que le public aura non seulement d'énormes difficultés à concevoir ce

qui se passait dans les camps, et ne pourra ni même imaginer les souffrances et les atrocités endurées par des milliers de déportés car : « Des yeux qui n'ont pas vu ne peuvent pas croire » (LJM 265). Et, c'est afin de faire comprendre l'enfer quotidien et l'horreur de la machinerie nazie que Rousset décide d'intégrer l'expérience des autres détenus.

Dans ce chapitre, nous étudierons les problèmes de langage et de représentation que les déportés durent affronter afin de témoigner de leur vécu dans les camps de concentration. Nous nous pencherons plus particulièrement sur les raisons pour lesquelles Rousset choisit le roman pour raconter la vie quotidienne des déportés et l'extermination. Cette étude nous permettra de démontrer que le but de Rousset est de surpasser non seulement son expérience personnelle mais aussi les limites de l'imagination afin d'initier le public à la complexité de *l'univers concentrationnaire*.

I. Représentation de l'inimaginable : Limites du langage ou limites de l'imagination?

Nombreux sont les auteurs qui, après la seconde guerre mondiale, estiment que le langage est insuffisant pour révéler l'horreur des camps, de la déportation et de l'extermination. Elie Wiesel explique clairement les défis auxquels est confronté le survivant. Il considère qu'après l'existence des camps d'extermination, les mots ont perdu de leur naïveté et ont pris une nouvelle connotation. Le silence quant à lui, n'est plus vide, mais rempli par de terrifiants non-dits: « After Auschwitz words are no longer innocent. After Treblinka silence is filled with new meaning » (Wiesel, *After the Darkness* 5). La limitation du langage ne s'arrête pas simplement à cette perte

d'innocence, l'autre problème est qu'aucun mot, aucune allégorie et aucune métaphore ne seraient ni à même d'exprimer les souffrances ni de montrer l'extermination de millions d'hommes, femmes et enfants décédés dans les chambres à gaz: « No words can contain the humiliation, the suffering, and the loss of human life that it is meant to encompass. » (Wiesel, *After the Darkness* 5). Wiesel n'est pas le seul écrivain survivant à souligner cette problématique, Charlotte Delbo avoue elle aussi avoir découvert les insurmontables difficultés de communication auxquelles elle a été confrontées lors de son retour: « Au retour, quand j'ai rencontré des hommes qui avaient été prisonniers de guerre, j'ai mesuré à les écouter ce qu'est l'incommunicable et comme il pèse » (Delbo, *Une connaissance* 91). Malheureusement, comment éviter cette limitation alors que le témoin n'a que les outils du langage – bien qu'ils soient limités – pour faire connaître au reste du monde son expérience.

Mais, est-ce vraiment le langage qui pose problème ou serait-ce plutôt l'incapacité du lecteur à imaginer les faits rapportés ? Les avis divergent sur ce point. Semprún considère que le langage peut surpasser toutes ses insuffisances et que tout peut être exprimé: « On peut toujours tout dire, le langage contient tout » (Semprún, *L'écriture* 26). Ce qui pose problème ne serait non pas l'impuissance du langage, mais l'impossibilité du lecteur à imaginer les faits décrits et racontés par les déportés. En effet, le non-initié ne peut saisir les nouvelles connotations qui, soudainement, ont le pouvoir de changer les mots les plus innocents en une image monstrueuse. Le problème intrinsèque est qu'après la libération, le langage est devenu non seulement le référent de la vie de tous les jours, mais doit aussi représenter l'« exceptionnel » ; ce qui a été communément appelé l'*inimaginable*. Cette double fonction du langage fait que le public

ne peut ni imaginer, ni croire les événements rapportés par le rescapé. En effet, celui qui n'a pas connu la déportation ne peut voir que le côté « innocent » des mots et c'est pourquoi il existe un fossé qui sépare le survivant des hommes libres. Cette dualité du langage est clairement expliquée dans L'écriture ou la vie. C'est à travers les nouvelles connotations que le terme de « fumée » a pris dans son esprit que Semprún nous fait comprendre que celle-ci n'a plus rien d'accueillant. Elle ne représente non plus le bien-être de l'âtre, la chaleur bienvenue après une longue journée de labeur, mais elle est devenue le symbole de l'extermination, de la mort industrielle. Pourtant, lui seul peut comprendre les changements et les transformations de ce mot car il fut le témoin de l'horreur des camps. Ceux qui ne l'ont pas connue ne peuvent concevoir la nouvelle signification de ce mot qui a encore pour eux encore une connotation de bien-être :

Le crématoire s'est arrêté hier, leur dis-je. Plus jamais de fumée sur le paysage.
Les oiseaux vont peut-être revenir !
Ils font la grimace, vaguement écœurés.
Mais ils ne peuvent pas vraiment comprendre. Ils ont saisi le sens des mots, probablement. Fumée : on sait ce que c'est, on croit savoir. Dans toutes les mémoires d'homme, il y a des cheminées qui fument. Rurales à l'occasion, domestiques : fumées des lieux-lares.
Cette fumée pourtant ils ne savent pas. Et ils ne sauront jamais vraiment. Ni ceux-ci, ce jour-là. Ni tous les autres, depuis. Ils ne sauront jamais, ils ne peuvent pas imaginer, quelles que soient leurs bonnes intentions. (22)

À la différence de Charlotte Delbo ou d'Elie Wiesel qui reconnaissent la faiblesse des mots pour représenter l'enfer concentrationnaire, Rousset préfère parler quant à lui d'une *méfiance des mots*. Cette méfiance dont il nous parle sans spécifiquement expliquer en quoi elle consiste ne réside non pas au niveau du langage mais au niveau de la compréhension du non-initié. Il ajoute ainsi: « [p]our comprendre, il faut de quelque façon participer [...] » (LJM avant-propos). Il est clair que pour Rousset, tout comme

pour Semprún, seul le survivant peut comprendre le récit de la déportation car il a vécu l'horreur quotidienne de l'appel, du travail harassant du lever au coucher du soleil et a été témoin de la mort de nombreux compagnons – morts de faim, d'épuisement, ou sous les coups des Kapos. Ce qui semble troubler l'auteur est l'incrédulité que provoquera le récit chez le lecteur. Rousset est conscient que nombreux seront ceux qui ne pourront croire aux récits « extraordinaires » des déportés : « Ils ne croiraient jamais à des histoires comme ça à Paris » (LJM 247). Ce thème semble le tourmenter, et lors de la narration de LJM, il parle longuement d'un livre publié en Hollande L'enfer de la forêt²⁴. Il remarque que les faits contenus dans cet ouvrage semblaient tellement incroyables que beaucoup doutaient du récit et de la véracité des informations diffusées dans les prospectus communistes: « Ce livre était lu par quelques cercles étroits en Allemagne, mais on ne le croyait pas. Personne ne croyait non plus les brochures clandestines communistes. *Les faits passaient l'imagination*²⁵ » (LJM 385).

Le problème que Rousset soulève dépasse la problématique du langage et réside au sein de la conceptualisation du lecteur et du public. Ce ne sont pas les mots qui sont impuissants à reconstruire cet enfer, mais c'est l'incapacité du public à imaginer ce monde si différent de celui de la vie « normale » qui empêche toute communication et réception entre l'auteur et le lecteur. Il nous fait d'ailleurs observer que lui non plus ne pouvait croire à ce qu'on lui avait raconté avant la déportation : « À Compiègne les gens

²⁴ L'enfer de la forêt aurait été publié avant le début de la guerre en 1935 par un avocat allemand déporté dans le camp de Papenburg en Hollande. Il ne semble toutefois rester aucune trace de ce livre. « Cependant, un livre avait acquis en Hollande une grande célébrité. Il s'intitulait *L'enfer de la forêt* et racontait les atrocités du camp 7, qui avait été construit tout près du village d'Esteregen » (LJM, 385).

²⁵ C'est nous qui soulignons.

informés nous avaient prévenus. L'imagination ne meublait pas » (LJM 23). Même des années après sa libération, Rousset encore une fois parlera de cette impossibilité à accepter et à concevoir ce qui se passait dans les camps. Lors de son arrestation, il pensait que le sort que leur réservaient les Allemands serait le même que celui des prisonniers politiques espagnols qui avaient immigré en France pendant la guerre civile:

Au moment de mon incarcération, je n'avais pas eu d'inquiétude particulière, ni d'angoisse. On allait nous mettre, pensais-je, dans un camp d'internement, un camp de prisonnier au pire, du type dans lesquels la France d'avant Vichy avait enfermé les Espagnols lorsqu'ils avaient franchi la frontière, vers la fin de la guerre d'Espagne (Copfermann 66)

Il dit avoir été choqué par ce qu'un prisonnier politique allemand interné à Fresnes leur raconte sur les camps de concentration nazis. Ce n'est qu'après plusieurs mois de détention que Rousset avoue s'être rendu compte que cet homme ne mentait pas:

Vous savez ici c'est le paradis. Le paradis ? On l'a considéré comme un fou de la pire espèce ou, plus grave comme un dangereux provocateur car, pour nous Fresnes était déjà l'enfer. Ce n'est que plusieurs mois plus tard, lorsque nous sommes arrivés dans les camps allemands, que nous avons su qu'il disait vrai. En comparaison, Fresnes était vraiment le paradis. (Copfermann 61)

Ce n'est pas seulement l'horreur des camps que Rousset n'arrive pas à croire, c'est aussi l'existence même des chambres à gaz. Il admet avoir omis de parler de l'extermination dans les tracts qu'il avait écrits et distribués avant son arrestation car lui aussi, comme tant d'autres, ne pouvait concevoir que des millions d'hommes et de femmes étaient annihilés car ils étaient juifs :

En 1943, j'avais reçu des informations sur l'existence dans les camps d'extermination de chambre à gaz. J'ai refusé de publier ces informations car je ne croyais pas à leur authenticité. J'étais convaincu qu'il s'agissait là de propagande. (Copfermann 70)

La crédibilité de l'existence des chambres à gaz paraît le tourmenter et réapparaît aussi au cours de la narration des LJM. L'extermination semble tellement incroyable car impossible à imaginer que même devant les fours crématoires – la preuve tangible de l'existence de la mort industrielle – l'homme résiste encore à admettre qu'ils servaient à incinérer ceux qui étaient décédés par asphyxie:

Vous-mêmes avant d'être ici avez-vous pris au sérieux les rumeurs de la chambre à gaz ?

- Non dis-je.

Il eut un air de triomphe.

- Voilà. Eh bien, ils sont tous comme vous. Tous à Londres, à New York, et même à même à Birkenau, devant les fours crématoires.

(LJM 265)

Charlotte Delbo nous dit que les déportés s'attendaient à un traitement épouvantable, mais l'horreur à laquelle ils sont confrontés dès leur arrivée dépasse leurs scénarios cauchemardesques les plus terribles: « Ils attendent le pire – ils n'attendent pas l'inconcevable » (Delbo, *Aucun de nous* 11). Comme Delbo et Rousset, Shlomo Venezia²⁶ avoue lui aussi: « Je n'aurais jamais cru cela possible » (64). Alors qu'il vient juste d'arriver à Auschwitz, le jeune homme demande où se trouvent sa mère et sa sœur. Quand on lui montre les cheminées du crématoire, il pense qu'on se moque de lui en essayant de lui faire peur. Il reconnaît avoir douter de la véracité des faits car il lui semblait tellement incroyable que l'on puisse exécuter les déportés dès leur arrivée:

Là, il m'a montré du doigt la cheminée du Crématoire. J'ai regardé, incrédule, ce qu'il me montrait et j'ai compris qu'il me disait en yiddish : « Tous ceux qui sont venus avec vous sont déjà en train de se libérer de cet endroit. » Je l'ai regardé sceptique, sans réellement le croire. On ne sait rien dit de plus. Je ne peux pas dire que ça m'ait fait un grand effet. C'était

²⁶ Shlomo Venezia fut déporté de Salonique (Grèce) à Auschwitz en 1944. Il faisait partie des *Sonderkommando* – unité spéciale composée uniquement de détenus juifs qui emmenaient les corps des chambres à gaz vers les fours crématoires. Il publia ses mémoires intitulés Sonderkommando : Dans l'enfer des chambres à gaz en 2007.

tellement inconcevable qu'ils aient pu nous conduire jusqu'ici pour nous brûler à l'arrivée ; j'ai simplement pensé qu'il avait voulu nous faire peur, comme on le fait avec les nouveaux-venus. (Venezia 70)

Rousset est comme le reste des déportés, il admet que ce n'est que lors de son arrivée dans les camps qu'il comprend que les informations qui lui avaient été rapportées avant son arrestation sont vraies. Il remarque que sa réaction avait été la même que celle de nombreux citoyens qui ne pouvaient croire qu'une entreprise aussi monstrueuse ait pu exister :

C'est seulement quand je suis arrivé à Buchenwald que j'ai vraiment compris que tout était possible. Mon réflexe avait été jusque-là celui des communs des mortels. Nous ne pensions pas qu'une telle entreprise d'extermination fût possible. Elle dépassait l'imagination. (Copfermann 70)

Les réflexions que partage Rousset avec Émile Copfermann sont cruciales car elles permettent de mieux comprendre la façon dont il interprétait les événements de l'époque. Elles expliquent aussi en partie pourquoi l'auteur choisit de faire un portrait aussi complet de la vie quotidienne des déportés et de la genèse des camps. Comme nous le verrons dans les pages qui suivent, aux yeux de Rousset seul le genre romanesque lui permet de surmonter les limites de l'imaginaire. Par contre, l'autobiographie est un genre trop restrictif qui l'aurait empêché d'expliquer mais surtout de montrer toutes les facettes de l'horreur, car il est évident que Rousset n'a pu assister à l'extermination étant donné qu'il n'est jamais parti en transport dans un camp possédant des chambres à gaz. Il est clair que l'abondance et la multiplicité des scènes représentées lui permettent de démontrer aux lecteurs incrédules que son récit dépasse de loin ce que le public d'après-guerre avait écouté à la radio et lu dans les journaux de l'époque.

II. Transcender l'expérience concentrationnaire : L'art au secours du langage

C'est parce que Rousset avait eu tellement de mal à croire à ce qu'on lui avait raconté avant sa déportation qu'il était plus à même de comprendre ce que la société de l'époque ressentirait lors de la lecture d'un témoignage. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il s'est penché sur la problématique de la représentation. Il considère que le roman est le seul moyen de reconstruire l'univers des camps car il lui permettra de mettre en scène le vécu des déportés et d'illustrer toute la complexité de ce monde qui est si éloigné et étranger à la société d'après-guerre. En effet, la diversité des scènes lui donne non seulement la possibilité de montrer, mais aussi de faire comprendre au public ce que les déportés ont vécu sans pour autant altérer la dimension historique du récit:

Le deuxième problème était que la société dans laquelle nous avons vécu ces deux années était si différente de la société ordinaire qu'en faire le récit risquait de laisser perdre l'essentiel, de ne pas communiquer la leçon, la réalité de l'expérience vécue. Réfléchissant sur ce problème difficile à résoudre, j'ai pensé à une solution technique efficace : la technique du roman. Recréer, à la manière dont on crée un roman des personnages, des situations, des actions. C'est-à-dire prendre l'outil du roman pour raconter la réalité historique vécue originelle. (Copfermann 82)

Contrairement à nos attentes, Rousset estime que seul le roman peut représenter cet univers quasiment irréel car ce mode de représentation l'oblige, à travers la création de personnages et de scènes, à reconstruire les camps nazis tout en se dissociant des émotions personnelles qui pourraient interférer avec la véracité du récit. En effet, Rousset considère que paradoxalement l'autobiographie est une parodie de la vérité: « Chaque autobiographie est travestissement. Fausses confidences, confession, plaidoyers » (Copfermann 8). Il estime d'ailleurs que l'unique manière d'atteindre la vérité est de se libérer des « sentiments » personnels car ils ont un effet corrupteur sur le récit. Mais

serait-ce plutôt la peur de réveiller les démons de l'enfer concentrationnaire qui le pousse à choisir ce genre ? Cyrulnik nous explique que parler de soi-même réveille la douleur, le trauma endormi et c'est pour cela qu'il est plus aisé de parler des autres car cela évite de rouvrir les blessures du passé: « Il m'est plus facile de raconter les histoires de mes patients, de mes amis, je peux leur donner la parole. Mais parler de moi, c'est trop difficile, c'est retrouver l'émotion enfouie » (*Je me souviens* 32). Au contraire de ce que l'on pourrait espérer, Rousset pense que la reconstruction permet de donner non pas une simple description des événements, mais de transmettre un message sous-jacent qu'il serait impossible de présenter à travers l'autobiographie. Seul le roman peut atteindre une représentation de soi plus authentique car il est libre de se dissocier d'un « moi » qui peut interférer ou entrer en conflit avec la réalité:

Le roman peut servir un plus authentique regard sur soi. Il est inextricable confusion de l'imaginaire. Plus proche, tellement plus proche de la complexe confusion des sentiments. La trame des incertitudes, les obscures véhémences du désir, la tendresse inépuisée, la lancinante fatigue de vivre, la hantise cachée de la séparation irrémédiable, la calme joie au réveil du regard sur la présence du bien aimé, sont par la transmutation de l'imaginaire, dans leur vérité libérée. Parce qu'ils ne sont pas des copies conformes, ni des conformités aux apparences, les personnages, dans l'imprévisible existence des incarnations, portent leurs profuses significances. (Copfermann 8)

Il est évident que Rousset a une vision qui diverge complètement des préconceptions que l'on a généralement sur le roman, il avoue d'ailleurs : « [...] aime[r] cette transgression » (Copfermann 9). Le recours au roman pour dépeindre les camps a toujours été un sujet de controverse et provoque encore de nos jours de nombreuses

polémiques²⁷. Wiesel condamne catégoriquement son utilisation pour parler des camps d'extermination, il considère que c'est d'ailleurs un sacrilège que de le faire : « A novel about Treblinka is either not a novel or not about Treblinka. A novel about Majdanek is about blasphemy. Is blasphemy. » (Wiesel, *The Holocaust* 6). La critique littéraire est elle aussi divisée à ce sujet. Sidra Ezrahi, critique littéraire et auteur de By Words Alone : The Holocaust in Literature, considère qu'il est impossible de représenter l'univers concentrationnaire. Cette impossibilité est due au fait même que ni l'imagination ni même le recours au réalisme ne peuvent recréer ce monde « mystérieux » car il n'y a aucun référent des atrocités commises dans l'histoire de l'humanité :

Even the most vivid representation of concrete details and specificity, the most palpable reconstruction of Holocaust reality is blunted by the fact that there is no monologue in the human experience. The imagination loses credibility and resources where reality exceeds even the darkest fantasies of the human minds, even realism flunders before such reality.
(3)

Selon les critères de Sidra Ezrahi, aucun moyen de représentation littéraire ne serait adéquat. Les efforts du témoin seraient donc inutiles car impuissants. Pourtant certains survivants remettent en question cet argument. Ainsi, Semprún semble répondre directement aux doutes d'Ezrahi en constatant que l'expérience ne fut pas ineffable mais

²⁷ La plus récente des controverses commence vers la fin de 2009 avec la publication de la biographie fictionnelle de Yannick Haenel, Jan Karski. Claude Lanzmann condamne catégoriquement la façon dont Haenel a recours à la fiction pour recréer la vie du résistant polonais. Lanzmann critique surtout la manière dont le président Roosevelt est représenté dans cet ouvrage. "Le président Roosevelt", écrit Claude Lanzmann, "était loin d'être indifférent au sort des juifs", contrairement à ce que semble suggérer Haenel. "Les juifs d'Europe n'ont pas été sauvés. Auraient-ils pu l'être? Ceux qui, péremptaires, répondent aujourd'hui 'oui' ne sont-ils pas eux aussi des lecteurs tâtonnants de leur propre temps?", conclut l'écrivain et cinéaste. (Interview de Claude Lanzmann donné sur France2 le 26.01.2010)

qu'elle fut insoutenable. Peu importe la forme du récit, ce qui compte est de transmettre l'expérience :

Pourtant un doute me vient sur la possibilité de raconter. Non pas que l'expérience vécue soit indicible. [...] Elle a été invivable, ce qui est tout autre chose, on le comprendra aisément. Autre chose qui ne concerne pas la forme d'un récit possible, mais sa substance. Non pas son articulation, mais sa densité. Ne parviendront à cette substance, cette densité que ceux qui savent faire de leur témoignage une œuvre artistique, un espace de création. [...] Seul l'artifice d'un récit maîtrisé parviendra à transmettre partiellement la vérité du témoignage. (Semprún, *L'écriture* 25-26)

Semprún au contraire, de Wiesel et de Ezrahi, adopte la même position que Rousset. Tout en ayant conscience des limitations et de l'imperfection de la représentation littéraire des camps, il juge que seul l'artifice – l'espace de création littéraire – est à même de recréer l'univers concentrationnaire. C'est d'ailleurs en étudiant son récit *L'écriture ou la vie* que Susan Suleiman nous fait remarquer que l'art et la fiction peuvent exprimer la vérité bien plus profondément que les simples faits :

While it is paradoxical (and Semprún takes pleasure in emphasizing the paradox) the notion that fiction can tell the truth more effectively or more profoundly than straightforward factual narrative is not at all startling, indeed even the notion that testimony, whether literary or not, inevitably comprises elements of fiction is now a common place – we are all postmodernists in that regard, we know that every narrative is constructed, no matter how simple or artless. (Suleiman 138-139).

Bien qu'il semble au premier abord contradictoire de se servir de l'artifice de la littérature et de la fiction pour représenter la vérité, il est pourtant vrai que l'art complète le témoignage et que le genre romanesque a de nombreux avantages pour faire découvrir les « mystères » de la société concentrationnaire. Le recours au genre romanesque permet notamment à Rousset de faire comprendre cet univers au non-initié en engouffrant le lecteur dans ce monde *inimaginable*.

1. La limite du langage : Le pouvoir de représentation du roman

Ce n'est pas seulement la difficulté du public à conceptualiser cette société « hors du commun » qui pousse Rousset à choisir le roman pour reconstruire cet univers. Il nous fait observer que le témoin est incapable de faire un portrait complet des camps car : « [c]eux mêmes qui sont au centre de l'événement n'en voient ni tous les contours, ni toutes les forces ; ils n'en retiennent qu'une image qui fut leur geste dans l'action » (Copfermann 79). Rousset est conscient que le témoin est incapable de faire un portrait exhaustif de l'expérience concentrationnaire. Le roman lui permet de palier à cette déficience et de représenter non seulement son expérience personnelle et limitée — car il n'a pas été le témoin de tous les faits rapportés — mais aussi celles qui lui ont été racontées par d'autres déportés afin de donner une image complète du système concentrationnaire nazi. C'est pour faire comprendre toute l'étendue dévastatrice des camps que Rousset choisit de récréer l'*univers concentrationnaire* comme une grande saga. Il explique que bien qu'il ait été envoyé en transport dans de nombreux camps satellites de Birkenau, LJM n'est pas la simple écriture autobiographique de son expérience dans les camps de concentration, mais une reconstruction complète de la vie et du vécu des déportés dans les camps:

Ç'a été un grand travail de remise en forme de l'ensemble de l'expérience. En l'écrivant, je ne voulais pas me limiter à l'ensemble de mes souvenirs personnels, même si le hasard avait fait que je n'avais pas mal voyagé pendant cette époque de ma vie, puisque j'avais été dans plusieurs camps et dans des zones très variées, ce qui donnait déjà une certaine richesse d'information. (Copfermann 79)

La création des LJM est avant tout un travail de recherche méticuleux. Rousset explique à son ami Émile Copfermann que la fondation de l'œuvre a commencé par une

recherche historique. Il reconnaît avoir consulté de nombreux documents²⁸ afin de recréer certaines scènes – notamment le complot des communistes à Dora. Encore une fois, Rousset se positionne en tant que sujet connaissant : « [d]e tels documents sont précieux, mais à condition de connaître déjà intimement ce dont ils parlent [...] » (Copfermann 81). Ce réarrangement des événements et la mise en scène des personnages lui permettent non seulement de reconstruire intégralement l'univers des camps, mais aussi d'expliquer leur genèse:

Vous n'avez pas su cela en France, mais ici, en Allemagne, des dizaines de milliers de gens, des commerçants, des artisans, des avocats, des profs ont tout perdu. Tout ce qui était la base matérielle et morale de leur existence s'est effondré. Ils avaient été élevés dans la notion de supériorités sociales et ils se sont vu précipités plus bas que n'étaient les ouvriers. [...] Ils ont accueilli comme une consolation toutes les superstitions – le juif, le démocrate, le communiste sont devenus les grandes enseignes de leur déchéance, les provocateurs machiavéliques de leurs malheurs. (LJM 155)

Nous voyons dans ce choix une volonté de l'auteur de faire comprendre non seulement le vécu des hommes mais aussi la complexité historique et politique de cet univers.

Toutefois, comme nous l'avons expliqué dans le chapitre II, cette représentation intégrale n'est pas innocente car elle lui permet aussi de se cacher derrière les événements exogènes à son expérience et ainsi de ne pas avoir à s'étendre trop longuement sur les souffrances qu'il a connues dans les camps. En effet, Rousset nous fait remarquer que même les déportés qui semblent s'être réinsérés dans la société de l'après-guerre souffrent à tout jamais des stigmates physiques et psychiques de leur incarcération :

²⁸ Pour décrire ce qui se passait à Buchenwald, Rousset a eu recours à ses propres souvenirs. Il utilise aussi le manuscrit de Eugen Kogon L'état S.S : Le système des camps de concentration allemands compilé spécialement pour l'armée américaine, une publication allemande nommée Konzentrationslager ainsi que les rapports du Dr. Morat et de Christophe Burney.

Ce qui ne pourra jamais finir, c'est la terrible parodie humiliante que nous avons subie. Elle demeure vivante à tel point que d'en parler c'est encore comme si on la touchait. Même ceux qui tiennent le mieux vivent dans l'angoisse de la défaillance proche : de la terrible humiliation » (LJM 663)

2. Le roman réaliste: Le vécu de l'humanité des camps

Malgré les controverses qui existent encore au sujet du choix du roman pour raconter l'expérience concentrationnaire, celui-ci est l'outil de représentation idéale pour le projet de Rousset. Il permet à l'auteur de se fondre dans la narration tout en donnant la voix à ceux qui ont vécu l'expérience concentrationnaire et en même temps de partager ses connaissances et ses idéologies avec le public:

Le roman est un discours, c'est-à-dire, sous l'apparente impersonnalité, l'apparente neutralité d'un récit à la non personne (c'est le cas le plus fréquent), et en dehors même des « intrusions d'auteur », l'imposition d'un savoir – c'est la fonction didactique du roman - ou d'une illusion de savoir, et l'imposition d'un jugement insidieusement présenté au lecteur sous les aspects d'une évidence à partager. (Mitterand, *Le discours* 5)

Et c'est bien de cela qu'il s'agit, l'auteur voulait reproduire la multiplicité de l'expérience concentrationnaire : « [...] restituer la complexité des comportements individuels et collectifs, le foisonnement des itinéraires, des aventures individuelles » (Copfermann 15). Il souhaitait aussi décrire: « [...] une société pyramidale très hiérarchisée mais traversée par des clans, castes, groupes qui en faisaient un monde complexe » (Copfermann 15). La multiplicité des images est importante car elle donne une impression d'objectivité et de réel au: « [...] peuple [qui] ne sait pas grand-chose, mais cependant suffisamment pour avoir peur » (LJM 264).

C'est en l'espace de quatre parties ayant des titres faisant référence aux mythes bibliques – « Il est plusieurs manières d'entrer dans la demeure des maîtres », « Le

monde s'étend et se diversifie : les théories s'organisent », « Dans l'intimité des êtres et la vie clandestine » et « Les confrontations » que Rousset reconstruit la vie des camps. C'est en donnant la parole aux : « [...] esclaves, entièrement abandonnés par le monde extérieur » (LJM 384) qu'il nous fait accéder au réel de la vie concentrationnaire. La première partie coïncide avec l'arrivée dans les camps, la dernière avec la libération. Les parties deux et trois décrivent surtout les luttes de pouvoirs qui se développent et divisent les prisonniers criminels et déportés communistes.

Ces quatre parties se divisent en un total de quinze chapitres d'une longueur inégale et n'ayant aucune continuité narrative. Nous retrouvons tout au long de la narration les amis de lutte, déportés en même temps que lui: Roland, Philippe et Marcel. Puis il nous présente les nouveaux camarades qui l'aideront pendant son incarcération: Emile, André, Martin, et Rudi. LJM ne se limite pas seulement au vécu de ses proches, elle donne aussi la voix à d'autres déportés – aux anonymes des camps. Nous rencontrons au détour d'un chapitre des inconnus sur qui nous ne saurons pas grand-chose et qui disparaîtront aussi vite qu'ils ne sont apparus. C'est d'ailleurs ce qui donne beaucoup de vivacité au récit et renforce l'idée d'une humanité vouée à l'esclavagisme et à la mort sous la botte nazie. Rousset nous fait partager leurs espoirs et leurs peurs, nous fait rentrer dans leurs pensées. Cette intrusion dans l'intimité de ces hommes créait un attachement émotionnel, nous nous sentons liés à leur destin. C'est d'ailleurs cette connexion qui nous retient dans les moments où l'horreur est si graphique qu'elle en devient intolérable et répulsive.

Comme nous le fait ironiquement remarquer Philippe Lejeune pour parler des témoignages à caractère autobiographique, le lecteur veut être absorbé dans le vécu qui lui est narré: « Il ne va pas lire, c'est la vie qui va lui sauter au visage « comme si vous y étiez » (Lejeune, *Je est un autre* 206). C'est justement la force des LJM, c'est la vie des camps qui nous assailit, nous engouffre dans la machinerie infernale des camps nazis. Ce n'est pas seulement le quotidien de la vie concentrationnaire qui nous apparaît comme si nous y étions, c'est l'innommable, l'horreur, la torture et la mort qui nous ensorcellent. Tel un sortilège, Rousset nous prend dans les filets de la narration en nous dévoilant à une vitesse fulgurante, sous toutes ses facettes et dans tous ses moindres détails, le vécu des camps, la peur des hommes qui vont mourir, ceux qui n'ont plus la force de vivre et ceux qui lutteront jusqu'au bout. Rousset multiplie les images et les scènes, chez lui, aucuns non-dits. Il semblerait qu'il veuille nous assaillir sous une abondance de détails et d'images afin de nous obliger à confronter toute l'horreur de la réalité concentrationnaire. Il commence certaines scènes pour les abandonner au bout de quelques pages, d'autres seront interrompues puis reprises des centaines de pages plus loin. Cette discontinuité narrative reproduit le côté aléatoire de la vie dans les camps.

Tel un Zola de la société concentrationnaire, Rousset dénonce le mal qui consume les camps : la faiblesse de l'homme face à l'adversité, sa capacité à s'adapter, même au pire afin de survivre. Comme le célèbre romancier, il dépeint et analyse la misère et les racines de la souffrance des déportés. Il nous dresse le portrait des bourreaux de ceux qu'il appelle « les grands tueurs des camps » (LJM 217) : Stelmach, Georg, Novak, Dietzsch. Il retrace en détail leur ascension dans la hiérarchie concentrationnaire et les

horreurs qu'ils sont capables de commettre, puis comme une caméra lente, il nous montre leur peur alors que la chute approche. Nous retrouvons sans aucun doute dans LJM les traits du roman naturaliste :

On trouve dans son œuvre [LJM] trois éléments qui forment les caractéristiques principales du roman naturaliste, à savoir le désir de reproduire la vie telle qu'elle apparaît dans les camps, le choix de personnages « ordinaires », sans grandeur, et l'effacement du narrateur (Sellam 94)

Le genre romanesque a non seulement l'avantage de montrer les lois qui régissent l'univers concentrationnaire, mais aussi de réitérer les convictions politiques tout en montrant indirectement les doutes qui l'assaillent quant au rôle des membres du parti. Cela lui permet aussi de montrer l'inouï – ce que l'homme est capable de faire et l'absurdité des camps et de leurs lois: mourir car le destin a voulu que vous naissiez Juifs, mourir car vous ne plaisez pas au *kapo*, rester en vie car la chance vous a souri et envoyé dans un bon *kommando* de travail.

III. Faire comprendre l'*inimaginable* : Le rôle de la mort et de la violence dans LJM

Il est normal que la violence tienne une place prédominante dans les récits de déportation car l'univers concentrationnaire nazi était un système qui reposait essentiellement sur la terreur et le côtoiement journalier des déportés avec la mort. Rousset nous fait d'ailleurs remarquer que la violence était l'essence des camps: « Et puis la terreur existe. Elle est même la réalité fondamentale des camps » (LJM 369). Toutefois, dans LJM la récurrence et le nombre de scènes d'une violence extrême sont malgré tout assez surprenants car Rousset insiste sur la mort en général mais il décrit surtout la mort violente. Comme si ces images le hantaient encore, il n'hésite pas à

représenter minutieusement comment les déportés sont battus à mort, torturés, pendus. Rien n'est épargné – ni la satisfaction de tuer du bourreau, ni la peur du prisonnier exécuté, ni l'ennui du reste des déportés qui doivent assister et attendre la fin de l'exécution. Rousset choisit d'ailleurs une scène de pendaison pour nous initier à l'univers des camps. Il insiste sur les moindres détails de la potence, de la corde, la satisfaction du S.S. :

La potence était énorme. Les douze cordes pendaient presque à se toucher. Les hommes la tête nue. Ils étaient alignés sur cinq et groupés par *Block*. Le bourreau civil se tenait un peu à l'écart. Sous chaque corde il y avait un tabouret. [...]

Le S.S. - *Hauptsturmführer* Aumeyer rôdait autour de la potence. Il s'approcha d'une corde et la tâta de la main. [...] Il écarta le tabouret, prit la corde des deux mains, la secoua un peu, puis d'un effort souple, se suspendit. [...] Il se laissa retomber avec un rire de satisfaction. (LJM 13)

Même si LJM sont écrits peu de temps après la libération, Rousset constate que la mort n'a plus le pouvoir de terrifier car après les atrocités commises pendant la guerre, elle est devenue pratiquement banale. Mais, il est conscient que d'étaler les tourments abominables et de prouver qu'un être puisse vivre en endurant de tels supplices est le seul moyen de faire comprendre la souffrance inimaginable qu'ont connue les déportés :

« Parce que la mort ne dégage pas assez de terreur, des avenues entières de pendus, ça ne suffit plus le monde est blasé. Mais savoir qu'un homme peut vivre une torture quotidienne pendant des années, alors ça oui, c'est efficace » (LJM 153). C'est pour cette raison que Rousset décide de nous dévoiler les différentes formes de l'horreur des camps de concentration. Il est évident que son but est de représenter : « la vérité nazie dans toute sa puanteur [...] » (LJM 265). Cependant, il n'est pas à écarter que Rousset ait choisi de montrer l'horreur et la violence sous toutes ses facettes pour illustrer la présence constante de la mort et de faire comprendre que « [...] le plus dur, dans cette existence,

c'était l'incertitude constante, la crainte permanente d'entendre appeler no 63005 pour être torturé, pendu, piqué ou gazé sans jamais pouvoir se prémunir » (LJM 317). On retrouve cette peur intrinsèque qui tourmente les prisonniers, elle explique pourquoi certains déportés veulent jouir de la vie même dans les conditions les plus ignobles : « Je veux vivre, j'en ai marre d'attendre et de crever, je ramasse tout le plaisir immédiatement, qui sait si je ne serai pas demain au *Krematorium* » (LJM 798). Bien que de nombreux critiques aient démontré que l'idéologie communiste est le fil conducteur de la narration, la violence est aussi un leitmotiv et c'est pourquoi elle est beaucoup plus tangible et graphique dans LJM que dans LUC ou dans d'autres récits de déportation.

Tout au long de la narration, Rousset insiste sur différents aspects de la mort. Afin de représenter l'inimaginable, il souligne l'aspect économique des cadavres. L'homme est devenu une source de matière première, mais comme si cela n'était pas suffisant, il nous dévoile aussi que la violence coïncide avec la fin des valeurs morales les plus essentielles au bon fonctionnement d'une société saine. Rousset n'hésite pas à illustrer par de nombreux détails les tortures auxquelles les hommes sont soumis avant de mourir. En effet, dans LJM, la mort n'est jamais une affaire simple, le prisonnier est généralement soumis à de nombreux tourments et affronts avant de décéder, comme si la mort ne suffisait pas. Rousset considère d'ailleurs que l'ultime déchéance du déporté est d'aller à la mort sans plus avoir la force de protester : « Le triomphe S.S. exige que la victime torturée se laisse conduire à la corde sans protester, renonce, s'abandonne dans le sens où elle cesse de s'affirmer » (LJM, 661). La représentation de la mort violente est importante car elle permet à Rousset d'expliquer la mentalité des S.S. Mourir n'est pas

une fin en soi, ce serait plutôt une libération ; ce qui est important est non seulement de détruire le corps mais surtout l'esprit:

Pour les S.S. nous sommes l'incarnation du mal. Nous devons être conduits à la mort en vivant un châtement. Nous devons mourir persuadés que nous sommes foncièrement mauvais, que nous ne représentons qu'un déchet d'humanité. Les camps de concentration sont les hauts lieux de l'expiation. (LJM 661)

1. La rentabilité économique de la mort: Faire « voir » l'impensable

C'est en parlant de façon anodine de l'aspect économique de la mort que Rousset essaie de nous convaincre qu'entre la société libre et celle des camps, il n'y a rien de commun. Ce qui choque le plus dans LJM est le ton détaché qu'utilise l'auteur pour montrer la rentabilité économique de l'extermination. Au contraire de ce à quoi l'on pourrait s'attendre, Rousset ne s'apitoie pas sur le sort de ceux qui sont morts pendant le transport ou dans les chambres à gaz. Il n'y a aucune connotation sentimentale ou éthique, le ton y est froid, détaché, presque clinique. Cette distance et le détachement du point de vue ont pour effet de renforcer l'horreur du discours car l'homme y est décrit comme une simple marchandise. C'est en donnant la voix à deux détenus communistes, Alfons Knieper et son frère, que nous apprenons que les déportés qui travaillent rapportent un bénéfice qui dépasse largement les frais de transport, de logement et de nourriture. De même ceux qui sont directement envoyés dans les chambres à gaz servent eux aussi à enrichir les S.S car ils arrivent dans les camps avec des bijoux et de l'argent, les S.S. leur ayant fait croire qu'ils en auraient besoin là où ils allaient être relocalisés:

Les cadavres rapportent. Ils [les S.S] ont même intérêt à maintenir constante une certaine mortalité. Chaque vide immédiatement comblé signifie un bénéfice. Le nouveau venu apporte toujours un peu de bien, ne serait-ce que les vêtements qu'il a sur lui. Les cadavres de l'Ouest rapportent beaucoup plus que tous les autres. Un mort coûte strictement

ses frais d'incinérations, soit deux marks. Eh bien, si tu estimes au plus juste les vêtements qu'il laisse, l'argent qui a peut être déposé à son nom, ses dents en or s'il en a, tout cela fait aisément deux cent cinquante à trois cents marks, souvent plus. Et encore, je ne tiens pas en compte de l'utilisation des cheveux, des os, etc. Si bien que l'on peut dire qu'en moyenne un travailleur normal, qui risque de vivre dix mois, leur fournit, tant par sa location à l'employeur que par l'utilisation de son décès, dans les dix-huit cents marks, tous les frais défalqués. (LJM 20)

Ce sujet de l'homme devenu une source de matière première semble particulièrement toucher l'auteur car il reprend la scène précédente vers la moitié du texte. À la différence de la première description qui est assez brève, la deuxième scène est quant à elle extrêmement longue. L'absence d'informations fait place à une abondance de détail, le langage s'emballe. Il semblerait que Rousset essaie de nous dire tout ce qui est impossible à imaginer : l'utilisation des cheveux de femmes pour faire des textiles tandis que les cendres et les os des morts sont transformés en fertilisants, les vêtements des enfants qui serviront à habiller les jeunes Allemands:

En pleine prospérité du territoire, Birkenau demeurait le nécessaire et implacable enfer. Les corps tombaient dans la misère et l'effroi. Les cheveux de femmes servaient pour l'industrie du textile. Les cendres que l'on jetait autrefois dans la Sola et la Vistule étaient aujourd'hui répandues comme engrais. Des détenus pulvérisaient les os non calcinés que les S.S. vendaient à la Compagnie Strem pour la production de superphosphates. Des dentistes internés récupéraient les dents en or des cadavres. Les vêtements des enfants gazés, leurs chemises, leurs culottes, leurs casquettes s'empilaient soigneusement rangés et étiquetés, s'empilaient dans l'un des trente-cinq dépôts d'Auschwitz qui regorgeaient de richesse. Dans la chaleur lourde de 1944, un des *Schreiber* attachés aux bureaux des S.S. alignait des chiffres méthodiquement sur un livre de compte. Il venait de calculer plus de douze mille kilos d'os écrasés envoyés à la Stern, lorsque son voisin revenant de la tannerie, lui annonça qu'il avait en magasin six mille trois cent kilos de cheveux de femme. La veille le S.S.-*Oberscharführer* Reichenbach avait été félicité pour avoir expédié en Allemagne plus de cinq cents mille vêtements, et cependant tous les magasins demeuraient pleins à craquer. (LJM 401)

Comme dans la citation précédente, Rousset a recours à un ton froid et factuel. Cependant, l'abondance de détails compense cette froideur initiale car on ne peut que ressentir un malaise devant une telle description. Encore une fois, Rousset omet de parler de la souffrance de ceux qui sont devenus une source de matière première et de richesses abondantes. Pourtant la froideur du ton et l'absence d'empathie arrivent à nous faire frissonner car ils illustrent parfaitement l'horreur du système nazi. Nous avons l'impression que Rousset essaie de reconstruire le dénuement émotionnel des camps à travers une syntaxe qui reproduit le manque de compassion qui existait dans cet univers particulièrement violent. Les exemples précédents illustrent clairement que Rousset attribue la décadence de la société concentrationnaire aux racines corruptrices du capitalisme : « [...] la société concentrationnaire est un aboutissement monstrueux de la société capitaliste en dégénérescence » (LJM 527). Ce qui est paradoxal est que Rousset choisit de donner la voix aux communistes pour décrire les atrocités commises. Nous sommes en droit de nous demander si malgré ses idéologies, l'auteur n'éprouve pas une certaine répugnance envers les communistes, puisque ces derniers participent à la gestion des camps. Il est clair qu'il considère que ses camarades de lutte sont eux aussi devenus des agents du mal. Ce point de vue est surprenant et va à l'encontre du discours de l'époque. En effet, après la guerre, les communistes sont considérés comme des martyrs, des victimes et non pas comme des bourreaux. Ce ne sera qu'à partir des années soixante qu'ils seront eux aussi jugés pour leur participation active dans la gestion des camps. Cette image du communiste combattant et largement renforcé par leur appropriation de la mémoire de la résistance. Wieviorka parle d'ailleurs d'une usurpation de la mémoire qui rejette la spécificité de l'extermination des Juifs:

La grandiose cérémonie de l'inhumation de cendres venues d'Auschwitz, qui se déroule au Père-Lachaise le 30 juin 1946, est emblématique de cette confiscation par les communistes de la mémoire de la déportation, et singulièrement de celle d'Auschwitz. (*Déportation* 136)

La participation active des communistes à la gestion des camps l'aliène de ses camarades, car il n'hésite pas à montrer que les communistes sont devenus indirectement les complices des S.S. C'est en reproduisant une conversation entre un communiste luxembourgeois et un prisonnier politique français médecin au *revier* que Rousset révèle implicitement ses doutes quant à l'implication du parti communiste. Il se demande si les communistes ne sont pas eux aussi devenus des bourreaux comme les S.S. afin de garder le pouvoir: « Mais cette victoire n'est-elle pas en même temps une défaite ? Pour classer les droit communs, pour vous maintenir aux leviers de commande, n'êtes vous pas devenus comme eux ? » (LJM 156). Ce thème semble particulièrement le troubler car il le reprend dans un autre passage. C'est en donnant encore une fois la parole à Victor que les doutes sur la participation des membres du parti réapparaissent:

Je ne puis m'empêcher de penser que vous êtes, et dans une certaine mesure nous avec vous, dans la mesure où nous acceptons, que vous êtes entièrement embarqués dans l'équivoque. Et quelle équivoque ! Les S.S. ont reculé. Ils vous ont laissé prendre des responsabilités. Vous en avez tiré pour vous, pour nous, des avantages. Mais la responsabilité - la responsabilité criminelle des camps - cette équivoque risque de vous la faire partager avec les S.S (LJM 218)

Rousset éprouve-t-il lui aussi le même sentiment que le personnage à qui il donne la voix ? Il est bien sûr difficile de répondre catégoriquement à cette question, mais bien que Rousset justifie le comportement des communistes - « Notre lutte peut leur paraître dure ou fanatique. C'est qu'ils ne savent pas ce que c'est ici. Dans sa laideur, notre lutte est magnifique » (LJM 654), il n'hésite pas à montrer qu'eux aussi tuent sans pitié. Il

emploie le même ton qu'il utilise pour décrire le comportement des S.S. pour raconter la mise à mort d'un kapo qui a violé un enfant de huit ans et l'a ensuite enterré vivant:

Après, ils ont guetté le Kapo et l'ont tué. Ils lui ont enfoncé des morceaux de bois dans la gorge. Ils lui ont arraché les oreilles, crevé les yeux, coupé les parties, ouvert le ventre. Ils avaient trouvé la chose par trop dégoûtante. (LJM 654)

La torture à laquelle est soumis cet homme est identique dans sa cruauté à celle des S.S. et des Kapos qui tourmentent les déportés. Toutefois, dans cet univers « extraordinaire », la violence est peut-être le seul moyen de changer le monde : « Vous ne pensez pas qu'on puisse transformer le monde sans la violence ? Le christianisme lui-même n'a triomphé que par le fer » (LJM 577).

2. Une mort prématurée: La fin des valeurs morales

Une autre stratégie employée par Rousset pour nous faire comprendre l'horreur des camps sans toutefois avoir recours à une scène de violence directe est de développer le thème de la corruption des valeurs morales. Comme dans les scènes discutées dans le paragraphe précédent où l'auteur nous parle du profit économique des cadavres, Rousset nous dépeint la cruauté de l'univers concentrationnaire sans pour autant utiliser une violence graphique. Cette fois, il insiste sur la perte des valeurs humaines fondamentales. Les vivants tout comme les morts, sont envoyés au crématoire. Rousset explique en détail la fonction du *Block 7* qu'il nomme l'antichambre des chambres à gaz. Quand la baraque où sont internés les déportés les plus malades est pleine, le chef n'hésite pas à faire entreposer les corps des morts ou des moribonds afin de les envoyer au crématoire : « Lorsqu'il n'y a plus assez de place pour les cadavres dans la baraque, les *Stubendiest*

les entassent derrière dans une courette. L'un est mort, l'autre pas. Trois jours après le camion arrive et prend tout le monde » (LJM 83).

Rousset est certainement hanté par la cruauté extrême des S.S. et leur absence totale de pitié et de compassion car il insiste encore une fois sur le fait que même les vivants sont eux aussi, comme les morts, envoyés au crématoire ou à la morgue. Cette fois l'exemple qu'il donne est beaucoup plus fort car il ne parle plus en termes généraux et anonymes mais donne un exemple concret, celui de Grégoire. Ce malheureux qui est sur le point d'expirer, trouve la force d'aller trouver Richard qui est médecin au *Revier* pour ne pas mourir seul : « Il me connaissait. Il s'est traîné jusqu'ici pour me dire que sa diarrhée n'arrêtait plus et qu'il allait mourir. Il voulait mourir à côté de moi » (LJM 523). Toutefois, le S.S. ne lui accordera pas cette dernière volonté et l'enverra directement à la morgue bien qu'il soit encore vivant :

Le S.S. se mit à hurler en appelant le Kapo. [...]
- Je ne veux pas voir de charogne de ce genre à la porte du Revier [...]
- Prenez un brancard dit-il, et portez-le à la morgue.
- Mais, dit Richard, il n'est pas encore mort. Ce n'est pas possible, il n'est pas mort.
L'infirmier jeta un coup d'œil sur Grégoire
- Il n'en a plus pour longtemps, dit-il.
- Mais il n'est pas mort. Vous ne pouvez pas.
Et alors, que voulez-vous que j'en fasse ? Il pue. (LJM 524)

L'utilisation du discours direct et des prénoms nous rapproche des personnages et a l'effet de renforcer l'horreur de la situation. Le terme *charogne* montre parfaitement que les prisonniers des camps ne sont plus considérés comme des êtres humains mais comme des déchets dont on dispose à volonté. La fin du paragraphe – *Il pue* – sonne comme un couperet et renforce l'atrocité de la situation. La raison triviale pour laquelle Grégoire est envoyé à la morgue alors qu'il est encore vivant rend le destin de cet homme

encore plus effroyable. La répétition d' « il n'est pas mort » sonne comme un cri qui a pour effet de recréer l'horreur et l'agitation qui traverse Richard. La continuation de cette scène une cinquantaine de pages plus tard renforce l'inhumanité du destin de Grégoire. Afin de mieux nous faire comprendre l'effroi que ce malheureux éprouve, Rousset choisit d'utiliser un point de focalisation interne et externe. L'alternance entre la brève description lugubre de la morgue et le contact du vivant avec les morts suivis de l'appel déchirant « Je ne veux pas mourir » rend la scène plus poignante. Malgré sa détention dans les camps, il est clair que Grégoire n'arrive pas à croire que l'on ait pu l'abandonner à la morgue alors qu'il est encore vivant :

L'humidité gluante de la salle ranima Grégoire. D'abord, il ne comprit pas. Il faisait obscur. Il tâtonna de la main. Ses doigts rencontrèrent des chairs flasques et froides. Il eut peur. Alors il se redressa sur son séant. Des cadavres s'empilaient dans un désordre de membres abandonnés. Une épouvante jamais connue l'habita.

- Je ne veux pas mourir, hurla t-il. Je ne veux pas mourir.
- Et puis, en haletant, il appela par trois fois :
- Richard !
- L'effort l'avait épuisé. Il retomba sur sa couche de cadavres et se mit à geindre comme les idiots bavent. (LJM 548)

Ce qui surprend toutefois est la fin de cette scène qui se termine par un regard d'une dureté extrême. Rousset reproduit le dédain du S.S. pour cet homme qui n'est plus qu'une charogne parmi tant d'autres et cette froideur nous fait comprendre comme dans les scènes du paragraphe précédent que l'homme n'est plus qu'une marchandise dont on dispose à volonté.

3. Une mort violente: Faire « expérimenter » l'horreur de la déportation

Comme si les scènes de la souffrance humaine n'étaient pas suffisantes pour faire comprendre ce dont ont été victimes les déportés, Rousset n'hésite pas à représenter en de

nombreux détails les tortures et les supplices auxquels sont soumis les hommes avant de mourir. Il a recours à des images d'une force extrême pour nous faire comprendre les tourments impitoyables que subissent ces malheureux avant de succomber. Rousset emploie des images diverses et extrêmement différentes les unes des autres pour nous montrer toute l'ampleur des atrocités commises dans les camps. La mort n'est pas seulement violente, la torture est longue et souvent d'une effroyable barbarie. Rousset souligne que dans la société concentrationnaire, il ne suffit pas de tuer, il faut tout d'abord faire souffrir avant de donner « le coup de grâce » :

Vous allez attacher cet homme. Il restera toute la nuit dehors, nu. Celui qui s'approchera de lui ou lui parlera sera pendu. Si cette crapule ose vivre encore demain matin, je l'assommerai. (LJM 241)

Cette rencontre avec la violence a dû affecter Rousset profondément car nous retrouvons une scène quasiment identique une cinquantaine de pages plus loin, mais, cette fois-ci Rousset met l'accent non pas sur le supplice mais sur le corps décharné de l'homme mis en exhibition devant les portes du camp de Mauthausen. Il est à souligner que Rousset a déjà recours à un vocabulaire qui appartient aux trépassés pour le décrire:

La colonne entra dans le camp sous la clameur des S.S. Près de la porte, ils aperçurent une sorte de cadavre vivant, extraordinairement décharné, qui fixait de ses orbites vides. Il avait au cou un lourd collier de cuivre qui entaillait sa peau suppurante. Le collier était maintenu par une courte chaîne à un anneau fixé au mur. L'homme ne pouvait pas s'asseoir. (LJM 297)

Il y a une progression dans les scènes qui sont représentées. Si dans les deux premiers exemples, le regard de l'auteur se tourne surtout sur la monstruosité de la peine subie par l'homme, dans l'exemple suivant, Rousset insiste aussi sur la torture psychologique à laquelle les déportés sont sujets. En effet, malgré les conditions dans

lesquelles « vivent » ces hommes, certains ne souhaitent pas mourir. Rousset montre le supplice d'un jeune homme à qui un S.S. demande de se suicider et qui attend des heures avant de se jeter dans le vide. L'alternance entre la mort et la prise de photos renforce l'atrocité de la scène :

La légende de Mauthausen vivait devant lui dans ce chaos de pierres où quinze cents hommes crevaient lentement. On lui avait raconté que, parfois, un S.S. descendait du camp à la carrière accompagné d'un détenu. Ils allaient ensemble jusqu'aux pancartes. Le S.S. disait deux ou trois mots, faisait un signe et s'éloignait de quelques pas, tandis que le détenu s'avancait seul dans la zone interdite. Alors la sentinelle tirait et tuait. De temps à autre, le S.S. prenait une photo. On chuchotait dans les baraques des nouveaux que d'étranges combats s'étaient livrés entre concentrationnaires sur l'ordre des S.S. pour savoir qui irait s'écraser à quatre-vingt mètres au dessous, dans les ressacs de granit. Il avait entendu l'histoire de ce garçon qui des heures durant, avait hésité à se jeter. (LJM 315-316)

Ici pas de métaphore ou d'allégorie pour montrer l'horreur. L'artifice de l'écriture n'est pas utilisé pour adoucir les images. L'utilisation du mot « crevaient » reproduit la violence à laquelle sont soumis les détenus. Nous avons l'impression que Rousset ne peut plus s'arrêter et qu'il veut nous décrire sans rien omettre tout ce dont ont été capables les S.S. Progressivement, les scènes se font beaucoup plus longues. Il semblerait qu'il veuille nous exposer aux tourments les plus extrêmes sans en diminuer la violence pour que nous frémissions devant ces mises à mort sadiques. Cette fois-ci, Rousset insiste sur le corps des détenus qui se désarticulent comme des poupées. Rien n'est omis, ni la cervelle qui éclabousse les murs et qui même après que les murs auront été lavés laissera des traces indélébiles, ni la technique des bourreaux qui tuent les déportés comme des animaux qui vont à l'abattoir :

La porte de la cour venait de s'ouvrir à l'intérieur ; les S.S. poussaient les hommes en avant. Il y eut un reflux et des cris et ils commencèrent à tomber. Ils tombaient dans le puits avec un râle cassé. Le puits lisse et

sombre avait près de quatre mètres. Les corps restaient sur le béton, mous et brisés, avec des soubresauts comme des hoquets. Heinrode se penchait, les mains précises et rapides pareilles à des mécaniques, et leur passait un nœud coulant, court. C'était sa spécialité de les garrotter. Assourdis, on entendait par rafales, derrière les piétinements et les cris du couloir en haut du puits, comme un affaissement de marée, les remous sur la Place de d'Appel. [...] Müller aidait Heinrode à porter les corps et à les accrocher aux pitons en haut du mur. Il y avait quarante-cinq crochets. Les corps tournaient lentement en se cognant au mur avec des spasmes ridicules. [...] Lorsque ça leur arrivait ou qu'ils mettaient trop de temps à mourir et qu'une autre tournée attendait, le garde S.S. leur écrasait le crâne avec une grosse matraque en bois bosselée et imprégnée de sang. Il y avait des éclaboussures de cervelle sur le mur, et, même après lavage, il en restait des traces. (LJM 370)

Afin de montrer l'horreur dans toute son ampleur, Rousset n'hésite pas à surprendre son lecteur. Au contraire de ce à quoi l'on pourrait s'attendre, il ne se penche non pas sur la souffrance du déporté mais sur la violence des bourreaux. Il insiste sur l'effort physique nécessaire pour tuer. L'utilisation du vocabulaire à connotation familière – crever, bouillie, couille – renforce l'aspect barbare des scènes. Ici, il ne met pas l'accent sur l'empathie que nous devons ressentir envers la victime ; l'homme qui se meurt n'est plus qu'un amas de chairs d'où sort une plainte :

Et maintenant, Dupuymorens allait crever. Jumbo s'acharnait, les veines du cou saillantes, les yeux fixes. Tout le bas du visage n'était plus qu'une bouillie ; cependant un cri monte encore, long, prolongé, un cri que l'on doit entendre aux étages. Jumbo s'est baissé et, de ses deux énormes pattes d'acier, il a écrasé les couilles.
Vas-y Kohn, tu peux le piquer. (LJM 122)

Pourtant, encore une fois, Rousset nous déroute. Malgré une description clinique et graphique, on dénote un côté quasiment voyeur dans cette scène. Il arrive quand même à redonner un semblant d'humanité à ceux qui sont tués d'une manière aussi effroyable car l'homme a qui ont a dénié jusqu'à son humanité dans les camps retombe dans l'enfance et non pas à l'état de bête. C'est en nous décrivant les symptômes physiques de

la peur du détenu qui va mourir que Rousset arrive à nous démontrer que rien ne peut enlever l'essence de l'homme:

Dans son visage blanc, les yeux s'étaient agrandis et il ne pouvait pas empêcher les dents de claquer. Il se mit à pisser dans son pantalon. Lorsqu'il fut arrivé à un mètre de lui, le S.S. se balançait un peu sur ses jambes tendues et puis il lança en avant son bras avec la matraque. Un hurlement monta, sauvage, désordonné, avec au fond comme des pleurs d'enfant. [...]. (LJM 144)

Comme les nombreuses scènes de violence qui sont reproduites de manière quasi identiques, Rousset reprend aussi un peu plus loin le thème de la peur: « En silence, le souffle court, le cœur affolé, les yeux agrandis tremblent de tous les membres, ils se tassaient, s'écrasent la terreur au creux de l'estomac » (LJM 204). Malgré les brèves tentatives d'humaniser le détenu qui est sur le point de mourir, Rousset n'y arrive pas complètement. En effet, le recours à une description clinique et l'utilisation d'un vocabulaire cru donne surtout une impression de faiblesse chez celui qui est voué à la mort.

IV. Violence et choc émotionnel : Comment retenir le lecteur

Comme nous l'avons vu auparavant, beaucoup d'auteurs ayant survécu l'enfer des camps de concentration parlent de l'impossibilité de communiquer leur expérience. Certaines œuvres, notamment celles de Delbo se caractérisent par de nombreux espaces vides ainsi que de nombreux silences qui représentent la difficulté de montrer toute l'horreur des camps. Chez Rousset, nous sommes face à une écriture qui s'emballe. Nous avons l'impression que l'auteur ne peut plus s'arrêter, qu'il nous ensevelit sous une abondance d'images abominables. Rien ne nous est omis, tout est révélé : la routine

quotidienne des camps, les perversions sexuelles, la mort lente des déportés, la torture, l'imminence de la mort, la peur. L'abondance d'images cruelles et inhumaines qui ponctuent le récit de Rousset dérange et provoque un profond malaise. La lecture de LJM s'avère souvent difficile car la cruauté que Rousset s'efforce de dépeindre sous toutes ses facettes en vient à être répugnante et insupportable, contrairement aux attentes du lectorat de l'époque, Wieviorka remarque que le public de l'après-guerre est à la recherche d'une connaissance sans pour autant vouloir être confronté directement à la misère et à l'horreur: « [...] le public ne souhaite pas regarder par la lucarne ce qui se passait vraiment [...], il n'accepte de regarder que si on lui représente un récit *soft* des événements » (*L'ère* 39).

1. Le trauma de l'écoute : Le transfert du vécu

Dans LUC, Rousset nous fait déjà entrevoir la violence du vécu concentrationnaire, toutefois il épargne le lecteur émotionnellement car il la représente de manière poétique et éphémère. Dans le premier texte, le lecteur n'est pas confronté aux détails les plus ignobles. Comme nous l'avons vu précédemment, LJM se caractérisent par un portrait détaillé et impitoyable de la barbarie concentrationnaire. L'analyse que fait Anny Dayan Rosenman dans Les alphabets de la Shoah de la violence à laquelle le lecteur est assujetti dans les textes de Charlotte Delbo, d'Izhok Katzenelson et de Tadeus Borowski correspond aux sentiments que le lecteur éprouve en lisant LJM: « le lecteur reçoit de plein fouet des épisodes d'une cruauté barbares auxquels [l'auteur] a assisté et qu'[il] répercute sur lui comme autant d'images affolantes contre lesquelles il ne peut pas

se prémunir » (197). Cette violence à laquelle nous sommes confrontés lors de la lecture de LJM, a des ramifications psychologiques chez le lecteur.

Dori Laub, psychanalyste et lui-même rescapé d'Auschwitz, remarque que l'auditeur n'est pas exempt de trauma alors qu'il écoute un récit. Il explique les mécanismes psychologiques qui se mettent en place chez la victime qui témoigne mais aussi chez le destinataire du témoignage. Le problème qui se situe au niveau de l'auditeur n'est non pas une impossibilité d'imaginer l'impossible comme certains l'affirment – notamment Agambem²⁹ – mais un transfert traumatique qui s'effectue entre le témoin et son audience. Laub remarque que si la victime qui témoigne revit le trauma de sa détention lors de la narration, l'auditeur quant à lui connaît un choc traumatique. Écouter n'est non pas un événement passif qui a pour but de recueillir des informations. Lire, entendre ou même visualiser un témoignage est aussi un processus traumatisant et le récepteur en vient à souffrir comme la victime. L'auditeur, comme le témoin, appréhende le récit. Comme la victime, il ressent aussi douleur et souffrance et devient « copropriétaire » du trauma du témoin:

By extension, the listener to trauma comes to be a participant and a *co-owner*³⁰ of the traumatic event : through his very listening, he comes to partially experience trauma in himself. The relation of the victim to the event of the trauma, therefore, impacts on the relation of the listener to it, and the latter comes to feel bewilderment, injury, confusion, dread and conflicts that the trauma victim feels. (Felman, Laub 57-58)

²⁹ Dans son analyse sur les témoignages des survivants, Remnants of Auschwitz : The Witness and the Archive, Agambem affirme qu'il est impossible pour le public d'imaginer les souffrances et les atrocités qui furent commises dans les camps de concentration nazis.

³⁰ C'est nous qui soulignons.

Wieviorka illustre elle aussi l'aspect traumatisant du témoignage pour celui/celle qui écoute. Elle donne l'exemple d'un survivant qui avoue avoir traumatisé ses enfants par ses récits. « Georges Wellers affirme avoir parlé. Et trop parlé. Je ne parlais que de ça, de tout, des chambres à gaz. Plus tard, ma femme m'a reproché d'avoir trop parlé devant les enfants et de les avoir traumatisés » (*Déportation* 170). C'est d'ailleurs, la conscience du choc traumatique que provoque le récit qui pousse Semprún à commencer son témoignage par une scène qui ressemble le plus à la vie « normale »:

Je lui [jeune officier français] ai parlé des dimanches à Buchenwald. Instinctivement, pour amadouer les dieux d'une narration crédible, pour contourner les stridences d'un récit véridique, j'avais essayé d'introduire le jeune officier dans la mort par un chemin dominical : Chemin buissonnier, en quelque sorte. Plus paisible au premier abord. Je l'avais conduit dans l'enfer du Mal radical, *das radikal Böse*, par son accès le plus banal. Le moins éloigné en tout cas, de l'expérience de la vie normale. (*L'écriture* 99)

Cependant, débiter le témoignage par les moments qui ressemblent le plus à la vie de tous les jours en dehors des camps n'a pas l'effet escompté. L'officier n'est pas seulement surpris par ce début peu conventionnel, mais il semble aussi offusqué par le choix de Semprún. Ce rejet initial de la part de l'auditeur lui donne l'impression d'être un témoin inadéquat :

Il avait sursauté en ouvrant de grands yeux. J'ai senti qu'il était choqué. Il ne mettait pas forcément en cause la vérité de mon témoignage, mais il était choqué. Comme si j'avais dit une inconvenance. Comme si j'avais commencé ce témoignage par le mauvais bout, à l'envers. [...]. Sans doute n'étais-je pas un bon témoin, un témoin comme il faut. (*L'écriture* 99)

L'exemple que nous donne Semprún illustre parfaitement le paradoxe qui existe. D'un côté le lecteur a certaines attentes vis-à-vis du récit, toutefois il lui est psychologiquement extrêmement difficile d'être le témoin interposé de la violence concentrationnaire.

Comme le jeune officier que rencontre Semprún lors de la libération de Buchenwald, nous sommes nous aussi en tant que lecteurs dans l'attente d'une narration qui se concentre sur la souffrance et les traitements inhumains envers les hommes et les femmes qui furent déportés. Dans cet univers, il n'y a pas vraiment de place pour raconter les moments de repos car nous savons très bien qu'ils étaient extrêmement rares. Le lecteur ne lit jamais un récit de déportation avec des yeux innocents, en effet, si le récit diverge des préconceptions que nous avons, le lecteur se questionnera sur la légitimité des faits qui sont rapportés.

Bien que Levi ne soulève pas la problématique du trauma chez le lecteur, il constate qu'il existe un désintérêt total de la part de son entourage : « Ils sont tous là à écouter le récit que je leur fais [...] mais c'est peine perdue, je m'aperçois que mes auditeurs ne me suivent pas. Ils sont même complètement indifférents [...] » (Levi, *Si c'est un homme* 90). Toutefois, ce que Levi considère comme de l'indifférence ne serait non pas de l'insensibilité mais un effet de préservation de la part du lecteur ou des membres de la famille. C'est à cause de cette froideur que Levi a tout au long de sa vie entretenu une correspondance avec d'anciens détenus rencontrés à Monowitz et qu'il revoyait souvent des amis qui avaient été déportés en même temps que lui afin « [...] de palier l'écoute maladroite des proches qui ne savent souvent ni quoi penser, ni comment réagir à face de tant de violence » (Mesnard, *Primo Levi* 126). Il semblerait que le problème majeur du témoignage de guerre réside dans les attentes précises du lecteur sur ce qui va être dit, mais en même temps l'impossibilité d'écouter ou de lire le récit sans être émotionnellement et psychologiquement touchés. Simone Veil nous éclaire sur ce sujet, quand elle remarque que son mari l'interrompt quand elle parle de son expérience

dans les camps. Elle attribue ce besoin non pas à un manque de compassion mais surtout à un besoin de se protéger :

Il est vrai que mes beaux-parents eux-mêmes n'ont jamais supporté qu'on parle de la déportation. Mon mari et l'un de mes fils ont toujours partagé cette difficulté. [...] Durant les premières années de notre mariage, lorsqu'avec l'une ou l'autre de mes sœurs nous évoquions un souvenir commun, il lui arrivait de nous interrompre pour parler d'autre chose. C'était sa façon à lui de se protéger. (Veil 101-102)

Certes, le lecteur n'a connu qu'indirectement la violence des camps, mais la connaissance à travers la lecture n'en est pas moins une expérience brutale qui provoque un malaise psychologique.

2. Mort et violence : L'initiation à l'horreur

Bien que le récit soit aussi une source de trauma pour le lecteur et que Rousset : « [...] nous introduit dans des zones où nous allons qu'avec une très grande répugnance, au cœur de la violence, de la cruauté humaine » (Wieviorka, *L'ère* 37), ne sommes-nous pas paradoxalement à la recherche d'une expérience extrême lors de la lecture d'un récit concentrationnaire ? Comme le remarque Gary Weissman dans Fantasies of Witnessing : Postwar Efforts to Experience the Holocaust, le public est à la recherche d'une expérience immédiate et personnelle lors de la lecture d'un récit concentrationnaire ; d'une expérience qui par procuration nous fasse revivre à travers l'effroi et l'horreur le vécu du déporté. C'est en lisant le témoignage de Martin Lax³¹ que Weissman se

³¹ Auteur de Caraseu : A Holocaust Rememberance. Cleveland : The Pilgrim Press, 1996. Martin Lax fut déporté avec toute sa famille à Auschwitz. Il sera ensuite envoyé en transport à Mauthausen, puis travaillera à Gusen II (camp satellite de Mauthausen) jusqu'à la libération.

demande si le public d'aujourd'hui n'éprouve pas le même besoin que Michael, le fils de Lax, d'être engouffré dans l'abysse des camps :

Now he had come hoping to be swallowed up by the camp, to experience what Mauthausen had been for me in 1944. He wanted to become a prisoner, to actually feel the horror I had felt. I, on the other hand, was faced with the problem of how to avoid reliving the whole ordeal. (Lax 73-74)

C'est d'ailleurs cette citation qui est la source de l'inspiration de la recherche de Weissman. Il comprend que les remarques de Lax expliquent parfaitement les aspirations du lecteur: « [...] it renders so explicit the nonwitness's desire to become a prisoner, to actually feel the horror – in short, to witness the Holocaust as if one were there » (Weissman 4). Rousset était conscient que le lecteur, bien que réticent à voir des images d'une violence extrême, serait quand même hypnotisé par la force de telles images ; et s'est parce que les coups n'avaient plus le pouvoir d'effrayer les déportés qu'ils avaient aussi perdu leur pouvoir de terrifier le lecteur. Rousset est conscient que la violence n'est pas suffisante pour effrayer les déportés et que seule la mort peut les épouvanter: « On est tellement battu déjà que les coups perdent de leur pouvoir de terreur. La mort seule est capable d'imposer la crainte [...] » (LJM 242). C'est certainement pour cette raison que Rousset s'acharne à décrire les sévices, les tortures, et l'imminence de la mort tout au long de la narration. Rousset avait déjà compris, lors de son retour, que le non-initié voudrait être englouti dans l'abîme des camps. Il est probable que Rousset avait saisi que le seul moyen de faire comprendre les « mystères » des camps était d'initier le lecteur à leur monstruosité. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles Rousset s'obstine à nous la décrire graphiquement sous toutes ces facettes. En effet, malgré une certaine répugnance à lire les scènes barbaresques que nous dépeint Rousset, la violence a une

valeur communicative : « [...] le représentation de la violence en montrant qu'elle est une douleur ajoutée certes mais dans un autre lieu qui lui donne un langage, une forme communicationnelle invitant au partage [...] » (Watthée-Demotte 8). Il s'agit bien de cela dans LJM, la violence a pour but de montrer et de faire comprendre aux lecteurs ce que peu d'entre eux ne pouvaient imaginer pendant la guerre.

C'est parce que Rousset s'est rendu compte de l'horreur des camps de concentration nazis lors de son arrivée à Buchenwald qu'il a pu comprendre et anticiper la réaction du lecteur face à son récit. Et, c'est pour cette raison que : « le livre de Rousset, de fait, est pour une part un récit mythique : on y sent quelque chose de l'effroi semi-maîtrisé d'un conteur disant sa terrible histoire aux enfants » (Coquio 48). Et, c'est afin de surpasser les images qui le hantent encore après son retour et les limitations de l'imaginaire qu'il choisit de dépasser son expérience et de raconter l'horreur universelle des camps

Malgré l'émotion que de nombreux ressentent à la lecture de LJM, certains critiques considèrent que le choix de Rousset de passer du témoignage au roman est un échec total car cette abondance de détails rend cette œuvre fastidieuse à lire. Cynthia Haft conclut d'ailleurs à la fin de son analyse que : « It is interesting to note that when David Rousset attempts to change genre to create a novel, *Les jours de notre mort*, and the result is frankly boring to the reader » (190-91). Haft n'est pas la seule à souligner les défauts du roman. Mesnard conclut que le rythme de LJM est presque insoutenable pour le lecteur: « L'information et la prolixité générale du texte, les déplacements de focale et les

fréquents changements de plan saturent la lecture, lui laissent peu d'espace. Régulièrement, le lecteur manque de décrocher [...] » (Mesnard, *Témoignage* 52). Toutefois, il ne faut pas oublier que LJM avait un but didactique et c'est pourquoi il y a de nombreux détails qui ont pour objectif d'enrichir les connaissances de la société française d'après-guerre. L'autre dessein de Rousset était de dépasser les limites du langage et de l'imaginaire, en nous faisant pénétrer dans l'intimité des camps. LJM sont avant tout un voyage initiatique au cœur de la société concentrationnaire, de ses lois, de la violence et de l'horreur de la machinerie nazie. Il ne faut pas se tromper, les images venant d'un autre monde qui nous font frémir pendant la lecture furent aussi celles qui avaient terrifié les déportés et furent celles qui les poursuivirent bien après la libération. C'est pourquoi elles sont si vivides dans LJM. On ne peut que partager le point de vue de Caron sur l'œuvre de Rousset. Comme il nous le fait si justement remarquer c'est dans les défauts de l'œuvre que l'on y trouve le plus de richesse et d'empathie pour ces hommes et ces femmes qui ont autant souffert :

Il semble que la richesse même du texte, dans la multiplicité de ses protagonistes et de ses points de vue, dans la diversité des noms, des nationalités, des professions, dans l'éparpillement des lieux, il semble, disais-je, que cette richesse se retourne contre le projet initial du document, en ce qu'elle trouble contours, références et repères, et les enterre sous l'excès de renseignements. Ainsi, et paradoxalement, c'est quand le récit lui-même devient vraiment écrasant dans ses presque huit cents pages et ses cartes indéchiffrables, quand tout contrôle de la technique narrative semble perdu, c'est à ce moment-là que le texte de Rousset est peut-être le plus juste et le plus poignant. (Caron 76)

Chapitre IV

Une représentation ambiguë du génocide : Entre histoire et fiction

L'expérience concentrationnaire vécue par Rousset et l'anéantissement de millions d'innocents, victimes du génocide nazi, ont profondément touché Rousset ; il est revenu des camps, hanté par l'horreur et l'absurdité de la « destruction industrielle». Peu de temps après sa convalescence et immédiatement après la parution de LUC, Rousset commence ses recherches sur les camps de la mort. Jean-René Chauvin, ami et camarade de lutte, lui aussi déporté³² pour ses activités politiques clandestines, révèle que Rousset est tourmenté par la question de l'extermination. Chauvin attribue d'ailleurs la publication de LJM au besoin que ressent l'auteur d'approfondir ses connaissances sur les camps d'extermination. Lui qui n'a connu Auschwitz qu'à travers les récits de ses camarades, se met alors en relation avec d'anciens déportés afin de se documenter, de comprendre et d'analyser le fonctionnement des camps d'extermination de Pologne:

Il interroge des quantités de revenants des camps. Sa propre expérience lui permet de mieux saisir et de mesurer la valeur des multiples témoignages qu'il recueille et de compléter sa documentation sur les camps de l'est, notamment sur les camps d'extermination. Il est si plein de son sujet qu'il ne cesse d'en parler et en fera son deuxième ouvrage : *Les Jours de notre mort*. (Chauvin 105)

³² Jean-René Chauvin (1918-2011) fut prisonnier pendant deux ans et demi dans les camps de concentration nazis, dans un premier temps en Autriche à Mauthausen puis par la suite en Pologne à Auschwitz et à Buchenwald, lors de la libération des camps. Chauvin écrit son témoignage Un Trotskiste dans l'enfer nazi – Mauthausen – Auschwitz Buchenwald (1943-1945). Paris : éditions Syllepse, 2006.

Malgré un climat sociopolitique français de l'époque qui n'est guère réceptif à la différenciation entre déportés politiques et déportés raciaux ou homosexuels. Rousset est l'un des premiers témoins à rendre hommage aux « grands oubliés » de l'histoire, tels que les homosexuels, les témoins de Jéhovah et les Tziganes. Dès la Libération, la gauche et en particulier les communistes se sont en effet appropriés non seulement la mémoire de la déportation, mais aussi celle d'Auschwitz. Les Juifs français qui furent exterminés à Birkenau deviennent : « le symbole des [tous les] morts français du camp » (Wieviorka, *Déportation* 136). Cependant, si les déportés Juifs sont intégrés dans les statistiques, on oublie le plus souvent de leur rendre hommage lors des cérémonies commémoratives³³. L'historienne Annette Wieviorka s'interroge d'ailleurs sur les motifs de cette omission et y discerne une volonté de la part des communistes d'assimiler les camps de la mort aux camps de concentration.

³³ Annette Wieviorka illustre ce malaise quant à la question de l'extermination des Juifs. Lors de la cérémonie commémorative du 30 Juin 1946 ayant eu lieu au cimetière du Père Lachaise, elle remarque que les Juifs sont inclus dans le nombre des Français morts à Auschwitz. Cependant, elle souligne que les Juifs qui y furent exterminés ne sont que peu souvent mentionnés par les représentants des associations communistes. Cet oubli n'est pourtant pas du à un manque de connaissance:

Le chiffre de 180 000 déportés de France, morts à Auschwitz, est obtenu par l'addition du chiffre de 120 000 Juifs, [...] et de 60 000 déportés non juifs. Curieux ajout : les convois de non-juifs déportés sont bien connus, et, ce dès la Libération ; ils sont au nombre de trois et le nombre des déportés ne peut excéder les 5 000. On peut donc s'interroger sur cette volonté de faire mourir à Auschwitz des dizaines de milliers de déportés de France. N'y a-t-il pas là un désir de masquer ce que fut ce site, un site à mort de Juifs, et d'en faire un camp comparable à ceux de Buchenwald ou Mauthausen ? (*Déportation et génocide*, 137-38)

À la différence de ses camarades communistes, dans LJM Rousset essaie de sensibiliser le lecteur au martyr des victimes raciales comme les enfants et les familles juives dont il retrace le cheminement vers les chambres à gaz. Il n'hésite pas à montrer les conditions déplorables dans lesquelles vivent les déportés Juifs qui ne sont pas anéantis à leur arrivée. Pourtant, bien que Rousset soulève la question de l'extermination, lui aussi, comme les déportés politiques de l'époque et la société d'après-guerre, fait l'amalgame entre l'expérience des déportés juifs et celle des autres déportés. Bien que Rousset essaie de nous faire un récit du génocide, son texte nous interdit de comprendre qu'il existait une solution finale qui visait spécifiquement les Juifs. Ce n'est pas seulement cette universalité de l'extermination qui est troublante, mais aussi la manière dont Rousset dépeint les Juifs comme des individus apolitiques et foncièrement capitalistes. Il est évident que Rousset est tiraillé entre sa volonté de montrer la souffrance de ces malheureuses victimes et les sentiments contradictoires qu'il semble éprouver envers les Juifs.

Dans ce chapitre nous examinerons le portrait, que nous qualifions de fictionnel, que Rousset nous dresse de l'extermination. Nous soulignerons les stratégies narratives que l'auteur emploie pour représenter le cheminement d'une famille juive, les Stern, jusqu'aux chambres à gaz. Nous contrasterons ce portrait avec l'analyse historique que Rousset nous fait de la solution finale. Puis nous essaierons de comprendre pourquoi malgré cette dénonciation de l'annihilation des femmes et la compassion qu'il éprouve envers les enfants Juifs, Rousset montre une image des hommes Juifs, pourtant eux aussi victimes, dénuée de compassion.

I. La représentation du génocide : Entre fiction et histoire

Malgré le caractère didactique et historique des LJM, Rousset dresse deux portraits de l'extermination qui, bien que complémentaires, sont antithétiques. Rousset n'arrête pas de nous surprendre. Lui si rationnel, si cartésien, si souvent d'une froideur extrême, essaie de toucher au plus profond de nos émotions en nous faisant parcourir le cheminement d'une jeune femme Éva Stern et de son jeune frère de onze ans, Luc, vers les chambres à gaz. Ce portrait n'a à priori aucune vocation didactique, il ne vise pas directement à l'acquisition d'une connaissance, mais a plutôt la fonction de susciter l'empathie, l'émotion du lecteur. Cette vision simple et quelque peu limitée de l'extermination est toutefois mise en relief par des exemples de déportés eux aussi envoyés dans les chambres à gaz, et des données historiques qui renforcent le message suggestif de ce portrait.

Afin d'ancrer ce portrait fictionnel du génocide et lui conférer une valeur historique, Rousset cite des exemples précis en donnant notamment les dates de l'extermination des Tziganes à Auschwitz. Comme nous le verrons par la suite, Rousset se penche surtout sur l'annihilation des victimes innocentes comme les femmes et les enfants :

Un jour en mai 1943, le S.S. Obersturmfürher déclara qu'il y avait trop d'enfants au camp. Les S.S. rassemblèrent deux mille gosses. Ils expliquèrent aux parents qu'ils partaient en colonie de vacances et ils les dirigèrent directement vers les chambres à gaz. De janvier à mai, 18000 Tziganes périrent gazés. Puis la liquidation se poursuivit par petits groupes. Elle s'achevait lentement en cet été 1944. (LJM 398)

Il n'hésite pas non plus à donner des renseignements sur les changements dans l'infrastructure du système d'extermination :

En juillet 1942, l'ordre vint de déterrer des cadavres avec les mains et de les brûler ensuite. En septembre 1942, les détenus construisirent quatre nouveaux crématoires. Cette année-là, au cours de l'été, Himmler était venu à Auschwitz et il avait parlé des projets grandioses pour le territoire. Les nouveaux crématoires représentaient un progrès sérieux. (LJM 399)

Bien que Rousset ne donne seulement que quelques données historiques concrètes, elles ont pour but de compléter le portrait abstrait du génocide Juif et en quelque sorte de prouver la véracité de son récit.

1. La représentation fictionnelle de l'extermination

Cependant, la décision de Rousset de donner un visage au génocide Juif soulève de nombreuses questions sur la place et la fonction de ce portrait, car il semble contradictoire par rapport au projet de l'auteur. En effet, l'objectif principal de Rousset était de représenter le plus fidèlement possible la complexité de l'*univers concentrationnaire*. Le parcours d'Éva et de Luc vers les chambres à gaz lui permet de soulever la question de l'extermination, pourtant, Rousset ne nous explique ni la complexité, ni l'évolution des lois d'épuration raciales nazies qui permettent la création des camps d'extermination en Europe de l'est.

Lors des onze séquences³⁴ narratives où nous retrouvons la famille Stern, Rousset ne nous apprend rien – il ne nous dit ni d'où ils viennent, ni pourquoi ils sont déportés. Nous apprenons seulement qu'Éva est la femme de Stern et qu'elle a été déportée avec son frère Luc à peine âgé de onze ans ; leur mère est décédée pendant le voyage. Les brefs passages où nous retrouvons cette famille montrent une réalité vague qui ne permet

³⁴ Les scènes où apparaissent la famille Stern se trouvent aux pages : p.21, p.50, p.52 (deux scènes), p.53, p.54, p.55, p.57, p.64 et p.66. Nous retrouverons cependant Stern sporadiquement lors de la narration aux pages : 68, 82, 96, 422 et 818.

pas la compréhension de l'extermination. Nous sommes aussi en droit de nous interroger sur le choix de montrer l'annihilation des femmes et des enfants Juifs de manière émotionnelle sans pour autant les identifier explicitement en tant que déportés raciaux. L'horreur du génocide transcende t-elle la race et la religion?

2. La famille Stern : Le visage éphémère du génocide

Nous rencontrons la famille Stern dès la fin du premier chapitre de LJM. Cette rencontre initiale est extrêmement succincte ; elle tient en une dizaine de lignes. L'abondance d'informations dans les scènes précédentes où Rousset nous décrit en détail la raison absurde pour laquelle douze détenus polonais sont pendus fait place à l'absence totale de renseignements sur la famille Stern et les déportés de ce convoi, ce qui oblige le lecteur à faire des suppositions. Alors que les détenus polonais sont assassinés parce qu'ils ont saoulé leur gardien et que quelques uns en ont profité pour s'évader, ceux qui sont restés sont punis. Toutefois, on ne sait rien sur les raisons pour lesquelles les Stern sont déportés.

Ce n'est que par l'utilisation du nom de la famille Stern – un nom d'origine allemande qui signifie étoile généralement portée par des Juifs d'origine Ashkénaze - et par la présence de femmes et d'enfants que nous supposons que ceux qui sont dans le wagon sont Juifs. Nos hypothèses se confirmeront dans la septième séquence narrative, page 55, où un S.S. s'adresse à un groupe de déportés qui viennent d'arriver. Que Luc soit clairement identifié dans ce passage nous permet de confirmer que sa sœur Éva et son mari Stern (Rousset ne lui donne pas de prénom) sont bien des déportés raciaux.

Rousset décrit en détail la terreur qui envahit les enfants et les insultes proférées par un du S.S. au moment de leurs assassinats:

Sous la terreur, Luc ravale ses sanglots, mais il y a des bébés qui se déchirent à crier. Les mères pressent les bouches hurlantes contre leur poitrine et la rage s'étouffe en désespoir.

- Tout le monde va passer aux douches, dit le S.S. Seulement, tenez-vous tranquilles en attendant. Vous autres, *Juifs*³⁵, vous avez pillé l'Europe pendant des générations. (LJM 55)

Il est à noter que dans toutes les scènes où nous retrouvons Éva et Luc, l'auteur emploie les mêmes mots comme : « enfants », « bébés », « mères », « femmes » et qu'il répète jusqu'à deux ou trois fois dans le même paragraphe. Ces quatre mots³⁶ sont utilisés vingt-et-une fois dans les dix passages où l'on voit apparaître Éva et Luc : « Quelque part dans le wagon, un enfant se mit à geindre » (LJM 21), « Stern aide les femmes et les enfants à descendre » (LJM 50). Par contre, si les références aux hommes sont elle aussi présentes, elles le sont bien moins. Rousset veut surtout provoquer notre indignation en se focalisant sur les victimes innocentes afin d'apitoyer davantage ses lecteurs et afin d'insister sur la barbarie des Nazis. Par contre, le peu de références aux hommes suggère d'une certaine manière qu'ils ne sont non pas des victimes innocentes comme les femmes et les enfants, comme s'ils étaient coupables.

3. L'innommable: Les enfants et les femmes voués aux chambres à gaz

Le trait saillant de ce portrait du génocide est le point de focalisation sur Éva et Luc. Nous ne voyons Stern que dans trois des dix scènes. Cette volonté de retracer le

³⁵ C'est nous qui soulignons.

³⁶ Le terme « enfant » est utilisé six fois, « bébé » apparaît trois fois tandis que celui de « femmes » est utilisé sept fois et le mot « mère » trois fois.

chemin d'une femme et d'un enfant qui n'a pas encore onze ans illustre clairement que pour Rousset l'extermination des femmes, des enfants et des vieillards est l'élément le plus terrifiant de la folie nazie. Afin d'en souligner et d'en renforcer la cruauté et l'horreur, Rousset insiste sur la peur que ressent Éva pour son époux: « Éva écoute, elle a peur pour Stern. Peut-être feront-ils mal aux hommes ? » (LJM 55). Il réitère d'ailleurs les inquiétudes d'Éva pour son compagnon dans un autre passage: « une sorte de cauchemar l'habitait : l'inquiétude pour Stern » (LJM 58).

Cette répétition suggère que si elle imagine le funeste destin de son mari, il lui est impossible de présager ce qui va arriver à son frère et à elle-même. Comment le pourrait-elle? Pendant la guerre on tue généralement les hommes, les combattants. Si les femmes sont parfois prisonnières ou prises en otages, il n'existe aucun précédent historique où des millions de femmes et d'enfants sont déportés et exterminés dès leur arrivée. C'est certainement pour cette raison que Rousset souligne qu'Éva n'éprouve aucune préoccupation ni aucune peur pour son jeune frère et elle-même, mais ne ressent que l'épuisement d'un long voyage: « La fatigue est plus hallucinante que l'angoisse » (LJM 52). Cette impossibilité d'imaginer ce qui va suivre et le manque de connaissance d'Éva renforce le destin tragique de ces deux personnages et rend la scène encore plus insupportable car nous, en tant que lecteurs, connaissons le sort qui était réservé aux déportés raciaux.

4. Les S.S : Les Seigneurs de la mort

Afin de mettre en relief la cruauté des nazis, Rousset met Éva en présence d'un S.S *Obersturmführer* dans neuf des dix scènes. Rousset ne nous les présente pas au début

comme des êtres cruels et effrayants, il nous les présente habilement au contraire comme de simples fonctionnaires, presque sympathiques, faisant leur travail: « Devant chaque rang il désigne du doigt ceux qui doivent monter » (LJM 53). Pas de coup ou de cris dans ces premières scènes, les S.S. sont polis, intelligents « [...] les S.S. donnent une impression plutôt favorable. Ils se tiennent à l'écart. C'est le ton de leur voix gutturale qui glace » (LJM 50). Éva ne se sent d'ailleurs pas menacée par ces hommes car ils ont l'air innocent, civilisé : « Le S.S. a un visage intelligent et attentif qui lui donne la force de parler » (LJM 52). Pourtant, Rousset introduit insidieusement le doute dans ce portrait. En effet, malgré les apparences, Stern pressent que dans cet univers on doit suivre les ordres: « Il sait qu'elle risque d'être terriblement frappée si elle n'obéit pas » (LJM 50). Rousset insiste sur cette politesse trompeuse qui n'est pas synonyme de bienveillance: « Il parle posément, poliment » (LJM 52). Toutefois, le portrait progresse rapidement et Rousset nous dévoile le vrai visage de ces S.S. en apparence si polis et si posés: « Les S.S. gueulent » (LJM 54), « un S.S. glapit » (LJM 66). L'utilisation d'un vocabulaire généralement réservé pour parler des animaux renforce la barbarie de la scène où Éva et Luc sont dirigés vers les salles de déshabillage puis vers les douches.

Bien que la rencontre entre Éva et l'*Obersturmführer* en charge de la sélection des malheureuses victimes qui périront dans les chambres à gaz ait l'air insignifiante, il y a une duplicité dans les phrases qui sont laissées en suspens. Rousset, lui qui n'hésite jamais à montrer la violence dans toute sa cruauté, choisit cette fois-ci de ne rien nous révéler directement. Pour renforcer l'horreur de la scène finale, Rousset nous montre les faux semblants des S.S, insiste sur leur hypocrisie et leurs discours qui faisaient croire

aux déportés que dans les camps, tout était fait pour leur bien-être: « [l]es vieillards vont monter dans les camions avec les infirmes et les malades. Il y aura de la place pour les enfants. Les jeunes enfants. Les autres iront à pied. Mais tout cela dans le calme et avec ordre » (LJM, 52). Il utilise encore une fois la même stratégie dans l'avant dernière scène. À aucun moment il ne mentionne que ces femmes et leurs enfants seront exterminés dans les chambres à gaz, pourtant comme une prémonition, la mention des « salles de douches » réapparaît souvent:

Un S.S. se montra dans l'encadrement d'une porte. Une jeune femme s'approcha de lui pour lui demander ce qu'elle pourrait faire de son bébé pendant la douche.
- Vous pourrez l'emmener dans la salle de douches, dit-il. Tout est préparé pour cela. (LJM 58)

La duplicité des S.S. a eu un énorme impact sur Rousset car il reprend une scène similaire vers la fin du livre. Il nous donne encore une fois l'exemple d'une jeune femme et de son enfant envoyés dans la chambre à gaz. La juxtaposition des images renforce la barbarie et l'inhumanité des S.S. Mais le fait que le médecin responsable de la sélection fasse mine d'éprouver de la compassion pour le bébé de la jeune femme et le fait qu'il prenne l'enfant dans ses bras pourraient nous faire croire que le S.S a entendu les supplications de la mère de l'enfant. Pourtant ni les requêtes de cette femme éplorée qui le supplie de sauver son bébé, ni le serment d'Hippocrate qui interdit formellement aux médecins de tuer « [...] Je n'abstiendrai de tout mal et de toute injustice », ne sauveront ces deux innocentes victimes:

Il doit y avoir une semaine. [Le médecin Klein] procédait à une sélection. Une hongroise se jette à ses pieds avec son bébé, le suppliant de bien vouloir l'épargner. Il a pris l'enfant dans ses bras et l'a caressé doucement. Il a tapé sur l'épaule de la mère en lui disant « bien entendu, n'ayez rien à craindre » et en même temps, il a donné l'ordre de les envoyer aux douches. (LJM 639)

Dans ces scènes, les non-dits sont aussi importants que les descriptions, et il est impossible au lecteur de ne pas compléter le reste de la scène. Il est évident que Rousset veut nous faire voir et sentir la terreur qu'ont pu connaître ces innocents avant de mourir.

5. Rousset et Éva: Un destin parallèle ?

Comme nous l'avons vu, la présence des femmes et des enfants dans le récit du génocide tient une place primordiale. Cependant, il est surprenant et choquant que Rousset entrelace la narration de sa propre expérience à celle de la famille Stern dans l'allégorie du génocide. C'est à partir du troisième chapitre *Les chiens aboient ; les hommes se maquillent et meurent*, que nous suivons l'intronisation de Rousset et d'Éva dans les camps. Rousset fait coïncider son arrivée à Buchenwald avec l'arrivée du convoi des Stern (probablement à Birkenau). Ce fait est important car cette simultanéité des événements donne l'impression que la famille Stern arrive comme Rousset à Buchenwald. Il est toutefois impossible de savoir si les deux convois arrivent dans le même camp car il n'y a aucune indication spatiale et temporelle.

Cet effet de simultanéité est renforcé par la reprise du même thème d'un paragraphe à l'autre. À la descente du wagon, Rousset reçoit un coup alors qu'il s'apprête à monter dans le camion qui va l'emmener jusqu'au camp: « Lorsque je m'accroche pour me hisser, je reçois un coup de badine, mais presque comme une tape amicale » (LJM 53), Éva quant à elle, est cruellement battue: « Éva reçoit un coup de matraque qui lui paralyse le bras et la brûle » (LJM 54). Il y a une nette progression de la violence dans les deux scènes. D'une certaine façon, Rousset essaie de nous de montrer implicitement que les déportés Juifs souffrent plus que les non-Juifs comme lui : « Nous serons les seuls à

ne pas être frappés et à ne pas faire la route à pied jusqu'à Buchenwald. Les autres vont courir pendant des kilomètres, pieds nus dans la boue, les chiens à leurs trousses » (LJM 53).

Ce procédé se répète dans les autres scènes jusqu'à l'arrivée de l'auteur aux salles de douches. Alors qu'Éva se rend compte de la douleur que provoque le besoin de boire : « Elle prend conscience brusquement que la gorge lui fait mal comme si la chair s'était ouverte à force d'avoir soif » (LJM 56), Rousset, lui, a la chance de voir son souhait exaucé : « Boire, boire, boire. Résurrection de l'eau » (LJM 56). Il nous montre implicitement encore une fois qu'il est plus chanceux qu'elle. Cette reprise dans la narration a pour effet d'accroître notre compassion envers Éva et son jeune frère. Le fait que nous suivions la progression des femmes et des enfants plutôt que celle de Stern renforce ce sentiment de pitié que nous ressentons pour ces innocents.

Finalement, l'entrelacement du récit de Rousset à celui de la famille Stern nous mène jusqu'aux salles de douches. Mais, Rousset joue encore une fois avec nos émotions, notre mémoire collective et nos connaissances car il ne continue pas immédiatement le récit de la mort d'Éva et de Luc. Contrairement à ce à quoi nous nous attendons, Rousset nous décrit sa joie de se doucher après tant de jours passés enfermé dans un wagon :

[...] nous entrons dans une salle de douches fortement éclairée.
Magnificences des fêtes. L'eau est chaude et les muscles se détendent sous l'averse. Les têtes renversées, la pluie court sur les paupières, ruisselle sur le cou et les épaules. Joie éclatante. Lorsque l'eau froide glisse sur la peau, l'impression est si forte que quatre jours d'enfer paraissent abolis. (LJM 57)

Cette scène se poursuit par l'entrée d'Éva et de Luc dans les salles de déshabillage. Rousset nous fait une description extrêmement longue et précise du processus qui précède l'entrée dans les chambres à gaz. Nous avons l'impression qu'il ne veut rien

omettre, qu'il essaie, comme une caméra, de fixer les derniers moments de ces victimes. Ce passage résume tous les passages précédents où Rousset nous décrit le parcours de la famille Stern. Il insiste sur la peur de ceux qui sont sur le point d'être anéantis, il souligne encore une fois la fourberie des S.S. qui, même dans l'antichambre des chambres à gaz, s'évertuent à tromper ces malheureux. Le contraste entre l'anonymat de la foule fait davantage ressortir les visages d'Éva et de Luc et leur destin tragique. L'abondance de détails rend la peur de la jeune femme presque palpable, pourtant elle s'inquiète encore sur le sort de son mari :

Elle se sentait seule et faible dans cette foule qui se précipitait en trombe, comme hallucinée. Elle titubait dans la bousculade. Luc était pareil à un mannequin inerte pendu à elle. La salle était grande et propre. Il y avait des inscriptions aux murs en plusieurs langues : « Pour retrouver vos vêtements à la sortie, retenez votre numéro. » En dessous une plaque en émail avec un numéro surmontait un portemanteau. Seulement, il n'y avait pas assez de portemanteaux, et les gens se battaient pour avoir un endroit où déposer leurs vêtements [...] Éva ne reconnaissait déjà plus les visages. Elle était trop lasse pour lutter. Le tumulte des cris et des injures hébétait [...] une sorte de cauchemar l'habitait : l'inquiétude pour Stern. Elle déshabilla Luc. Il était nu et frêle devant elle. Il ne parlait pas. Ses yeux semblaient vides. Elle glissa la chemise et le caleçon dans la veste. Elle plia soigneusement le pantalon. Elle noua le tout avec la ceinture. Elle se força à regarder pour se rappeler l'emplacement. Alors elle enleva la robe. (LJM 57-58)

Rousset attend une dizaine de pages avant de finaliser cette scène et de nous montrer l'impensable – l'extermination dans les chambres à gaz. Cette interruption dans la narration est naturelle, il aurait été cruel, voir indécent de suivre cette dernière scène avec celle de la mort d'Éva, de Luc et des femmes et des enfants dans les chambres à gaz. Mais, il est fort possible que Rousset n'ait pu faire un récit continu de la salle de déshabillage aux salles de douches car l'extermination est si cruelle, si horrible qu'il est obligé d'attendre pour poursuivre son récit.

6. Le visage de l'extermination: Transcender l'anonymat de la mort

industrielle

Ce qui surprend dans la scène finale où nous retrouverons pour la dernière fois Éva et son jeune frère en vie est l'insistance de Rousset à montrer la peur des femmes et des enfants sur le point de mourir. Rousset n'intervient pas, ne fait aucune remarque personnelle sur l'horreur de l'extermination. Ce manque de jugement de la part de l'auteur nous confronte directement avec la souffrance des victimes. Dans cette scène, il n'y a aucune échappatoire pour le lecteur, nous sommes émotionnellement assiégés par l'agonie de ces malheureux. La brièveté des phrases renforce l'angoisse qu'ils ont pu connaître avant de mourir. La violence sur laquelle se termine cette scène a pour but de nous asséner un choc émotionnel :

Le flot rompt les résistances. Éva est entraînée. Elle est portée. Luc s'accroche à elle. Il tremble de tous ses membres. Elle le tient d'une main et de l'autre cherche à se dégager. Des mères crient. Éva est acculée au mur au fond de la pièce. Les remous s'apaisent. Lentement la foule se serre, se tasse, s'écrase. Des femmes cherchent à se dresser sur les épaules des autres pour respirer. Les enfants hurlent. Une angoisse l'étouffe. Ses mains s'accrochent aux épaules de Luc comme pour le hisser. Les portes lentement se ferment. Le vacarme explose en furie. La foule démente pèse sur les portes et se déchirent. *Les gaz tuent*³⁷. (LJM 67)

Cette tentative de sortir de l'anonymat et de donner un visage à l'extermination des Juifs à travers les visages d'Éva et Luc est pourtant assez troublante. Si les images sont violentes, si elles tentent de décrire cette scène si terrifiante, si les mots sont là, il manque pourtant la compassion. Il y a une certaine neutralité clinique dans cette description de leurs derniers moments qui nous donne l'impression malsaine d'être des voyeurs. Bien que la scène de LJM soit beaucoup plus longue et que l'utilisation des

³⁷ C'est nous qui soulignons.

prénoms nous rapproche des victimes, cette scène ressemble encore beaucoup à la première description que nous fait Rousset de l'extermination dans LUC :

Et lorsque inévitablement les puissantes portes de la chambre à gaz se ferment, tous se précipitent, s'écrasent dans la folie de vivre encore, si bien que les battants ouverts, les cadavres s'effondrent, inextricablement mêlés en cascade sur les rails. (57)

Le ton utilisé dans les deux scènes est sec, presque brutal. Nous avons la nette impression que Rousset hésite à nous dépeindre l'agonie de ceux qui sont en train de mourir mais que néanmoins, il lui semble indispensable de représenter l'ampleur de l'horreur du génocide. Quand Rousset essaie de représenter l'extermination, il a beaucoup plus de retenue que lorsqu'il décrit la souffrance, l'agonie et les tortures infligées aux détenus avant de mourir.

II. Les ambiguïtés de la représentation du génocide

Il est évident que Rousset essaie de donner un visage au génocide Juif afin de sensibiliser le public de l'époque. Cependant, ni la représentation fictionnelle ni les détails historiques qui sont en fait extrêmement succincts sur le génocide ne reflètent la spécificité de la « solution finale ». Ce qui ressort dans le récit de Rousset est essentiellement son point de vue politique en tant que Trotskyste et anti-capitaliste qui affecte la façon dont il définit les camps et envisage l'extermination. Dans les textes de Rousset, ce qui est important n'est non pas la spécificité humaine du génocide, mais les racines capitalistes de l'extermination qui ébranlent les fondations de la société. Rousset attribue la naissance des camps nazis à la crise économique et aux effets corrompteurs du libéralisme et à l'oppression de la classe ouvrière par la bourgeoisie:

La société concentrationnaire est un aboutissement monstrueux de la société capitaliste en dégénérescence. Ce qui est venu ici à maturité, dans les convulsions de la crise allemande et de la guerre, existait en germe dans le capitalisme décadent, existe aujourd'hui à des degrés divers sur toute la planète. La lente accumulation de ces ferments de barbarie s'est brusquement transformée en cette réalité nouvelle : la société concentrationnaire (LJM 527)

Dans LJM, la catastrophe humaine (l'humiliation, la souffrance et la mort des millions de victimes) n'est représentée qu'afin de mettre en relief les horreurs des gouvernements totalitaires. En effet, la société concentrationnaire n'a pas seulement une signification pour les victimes mais elle en a aussi une pour le reste de la société en général: « De par ses racines sociales, le phénomène concentrationnaire est d'une signification universelle pour notre période » (LJM 527). Nous verrons d'ailleurs que c'est ce point de vue universel qui apparaît dans LUC et persiste dans LJM.

1. Les camps de concentration et les camps d'extermination : *Une différence de degré*

Dans son premier récit LUC, Rousset explique en profondeur l'organisation des camps de concentration, ce qu'il appelle *L'univers concentrationnaire*. À la différence de LJM, où il nous donne une image extrêmement vague des camps, il nous apprend la structure de l'univers concentrationnaire et les différences qui existent entre les camps de concentration et d'extermination.

Il avertit le public qu'il ne faut pas généraliser, que l'univers concentrationnaire se composait de différents types de camps : « Et tout d'abord, des erreurs naïves à éviter comme des poteaux indicateurs sur les nouvelles routes. Les camps ne sont pas tous identiques ou équivalents » (LUC 50). Afin de remédier aux erreurs d'un public de

l'époque encore mal informé en 1946, Rousset explique qu'il existait deux types de camps qui formaient l'armature du système de répression nazi: Les camps *normaux* faits pour les déportés politiques et qui visaient à « rééduquer » les détenus par le travail: « [...] Buchenwald, Neuengamme, Sachsenhausen, Dachau, participent au même plan, constituent les types de camps normaux qui forment l'armature *essentielle*³⁸ de l'univers concentrationnaire » (LUC 54). Puis les camps de travail forcé, tels que Auschwitz, et celui de torture où le déporté ne restait que quelques semaines et qui avait pour but de briser les détenus physiquement et mentalement avant de les transférer vers d'autres camps de concentration: « Sur d'autres parallèles se situent les camps de représailles contre les Juifs et les Aryens du format d'Auschwitz et de Neue-bremm » (LUC 54). Il parle enfin des camps d'extermination: « Les camps des Juifs et des Polonais : la destruction est la torture industrialisée sur une grande échelle » (LUC 54), il continue: « Birkenau, la plus grande cité de la mort. Les sélection dès l'arrivée : les décors de la civilisation montés comme des caricatures pour duper et asservir » (LUC 55).

Il est évident que Rousset connaissait l'infrastructure et les distinctions qui existaient entre les camps de concentration et les camps d'extermination nazis. Toutefois, Rousset pense que les camps de concentration - destinés aux déportés politiques, aux résistants et aux criminels - et les camps d'extermination - servant à anéantir les Juifs et les minorités considérées comme gênantes pour la suprématie de la race aryenne – ont une fonction identique: « Entre les camps de destruction et les camps normaux, il n'y a pas de différence de nature, mais seulement de degré » (LUC 57). Selon son analyse, les

³⁸ C'est nous qui soulignons.

camps d'extermination ne seraient aucunement différents des camps de concentration car la finalité y était la même : la mort à court ou à long terme des détenus incarcérés:

Buchenwald avait son enfer : Dora, la fabrique souterraine des V2 ; des semaines sans remonter la surface, coucher onze sur deux paillasses, manger et dormir dans le souterrain à côté des latrines ; tous les soirs, des pendus, et l'obligation d'assister à la pendaison lente et raffinée ; très souvent, le dimanche, appel ; et les « musulmans » ; les faibles, mis à part, envoyé en transport de destruction pour les camps de l'Est. À Neuengamme on pendait dans la cour et, tout un temps, les détenus rassemblés devaient chanter pendant toute la cérémonie. À Helmstedt, on pendait dans notre dortoir. (LUC 657)

Rousset n'est pas le seul à penser que l'horreur qu'ont connue les déportés dans les camps est identique, voir même pire dans sa cruauté que celle dont ont souffert les déportés exterminés dès leur arrivée. Margarete Buber-Neumann, déportée à Ravensbrück, s'interroge elle aussi sur cette question: « Il est difficile de décider ce qui est le moins humanitaire, de gazer des personnes en cinq minutes ou de les étrangler lentement par la faim dans un délai de trois mois » (Todorov, *Face à l'extrême* 311). Il est indéniable que les rescapés ont eux aussi extrêmement souffert pendant leur incarcération et que de nombreux survivants ont eu des séquelles psychologiques pour le reste de leur vie. Il est aussi vrai que beaucoup de déportés politiques et de résistants sont aussi morts dans les camps de concentration nazis. Pourtant, Rousset compare ce qui n'est pas comparable. Il est plus que discutable de mettre sur un pied d'égalité l'extermination et la déportation. Il semble même cruel et insensible d'associer la douleur qu'ont connue les déportés politiques à l'extermination.

Mesurer la cruauté et associer la douleur de la déportation et de l'extermination ôtent sa spécificité à la solution finale ; elle donne la fausse impression au lecteur qu'il

n'existait qu'un type de camp. Pourtant, comme tout le porte à croire dans les deux récits de Rousset, le système d'extermination ne débute pas dans l'univers concentrationnaire:

La solution finale est mise en route d'abord hors du système concentrationnaire. Les Einsatzgruppen, les groupes mobiles de tuerie qui suivent la Wehrmacht en Union Soviétique, massacrent à ciel ouvert un million trois cent mille juifs qui n'ont jamais été internés. Et ce type de massacres se perpétuent jusqu'à la capitulation allemande. À l'été 1941, quand le plan de mise à mort des juifs est étendu à tous les juifs de l'Europe occupée, les premières installations fixes de gazage sont installées dans des lieux que l'on appelle communément des « camps » : Chelmno, Belzec, Sobibor, Treblinka [...]. La plupart des juifs assassinés dans ces camps, notamment celui d'Auschwitz-Birkenau le furent sans avoir été immatriculés. Ils ne connurent donc jamais la situation de Häftling, d'interné dans un camp. Les juifs qui connurent ce système concentrationnaire et qui y survécurent constituent une infime minorité. (Wieviorka, *L'expression « camp de concentration »* 11)

À la différence des déportés politiques, des résistants et des criminels incarcérés à Auschwitz, peu de Juifs ont survécu dans les camps parce que leur traitement était encore plus brutal que celui des autres déportés. Il est paradoxal, même contradictoire, de montrer la différence entre les camps de concentration et d'extermination mais en même temps de vouloir assimiler le sort des Juifs à celui du reste de la population concentrationnaire. En effet, le but des camps d'extermination était non pas de rééduquer afin de réintégrer le déporté dans la société mais bien de s'en « débarrasser » afin de « purifier » la race allemande.

2. L'univers concentrationnaire : Une plèbe vouée à la destruction

Certes, le but de LJM était d'approfondir la connaissance des camps d'extermination, pourtant l'amalgame entre la déportation politique et la déportation raciale se poursuit:

Le Juif, le démocrate, le communiste sont devenus les grandes enseignes de leur déchéance, les provocateurs Machiavéliques de leurs malheurs. Et lorsqu'ils ont pu se saisir du Juif, du démocrate et du communiste, ils les ont piétinés jusqu'à ce que la mort vienne. (LJM 154)

Que Rousset mentionne les opposants politiques en même temps que les déportés Juifs renforce cette idée d'un camp unique où les déportés raciaux et les opposants aux régimes nazis sont tous voués à l'anéantissement. Rousset réitère sa vision d'une population concentrationnaire destinée à la mort:

Birkenau gardait toute sa pestilence du passé. Il restait en cet été 1944, comme une plaie ouverte et surprenante, affreusement sordide, et son régime demeurerait impitoyable. *Une plèbe vouée à la destruction, sous les coups où dans les chambres à gaz*³⁹. (LJM 397)

Pourtant malgré la fonction duelle du camp d'Auschwitz-Birkenau - camp de déportation et camp d'extermination - Birkenau⁴⁰ est avant tout le lieu d'extermination des Juifs d'Europe occidentale. Il est important de noter que même si Rousset donne Birkenau en exemple, il n'éclaircit aucunement la spécificité du génocide Juif dans LJM.

Quand il mentionne les Juifs, il les met le plus souvent en relief avec d'autres groupes politiques ou d'autres minorités: « Ils sont arrivés dans les régions de l'Est où

³⁹ C'est nous qui soulignons

⁴⁰ Auschwitz-Birkenau est l'unique camp où les déportés raciaux se sont retrouvés avec les déportés politiques:

[...] la juxtaposition – unique dans le système nazi - de deux politiques radicalement différentes en un même lieu géographique source de confusion permanente sur ce que fut ce lieu. Car le complexe d'Auschwitz est le lieu de la collision entre deux politiques criminelles nazies différentes : Le phénomène concentrationnaire, ciblant un ensemble de catégories diverses, et la politiques de mise à mort des Juifs. Une telle collision est unique, aucun autre centre de mise à mort créé dans le cadre de « la solution finale de la question juive » ne se trouvant ainsi étroitement lié à un camp de concentration. (La centralité d'Auschwitz-Birkenau dans les représentation de la Shoah, 96)

l'on gaze les Juifs, les Polonais, les Ukrainiens » (LJM 264). Il est vrai que l'expansion nazie visait aussi d'autres minorités ethniques et que la Pologne était elle aussi comme la France occupée par les Nazis. Toutefois, si d'autres détenus, notamment les Tziganes, ont été eux aussi anéantis dans les chambres à gaz d'Auschwitz, la quasi totalité de ceux qui furent exterminés à Birkenau étaient des Juifs :

437 000 Juifs déportés de Hongrie, de 250 à 300 000 de Pologne, 69 000 de France, 60 000 des Pays-Bas, 55 000 de Grèce, 46 000 du Protectorat de Bohême-Moravie, 27 000 de Slovaquie, 25 000 de Belgique, 23 000 d'Allemagne, 10 000 de Yougoslavie, 7 500 d'Italie, constituent l'essentiel des déportés Juifs. Des convois d'autres pays (Norvège, Autriche...) furent également acheminés à destination d'Auschwitz, ainsi que quelques dizaines de milliers de détenus juifs extraits de camps de concentration. (Bruttman 96)

Si dans LUC Rousset ne parle qu'en termes descriptifs et théoriques des camps, le but de LJM est non seulement d'approfondir la connaissance de cette société mais aussi d'illustrer le récit en montrant la barbarie des nazis. Cependant, quand Rousset essaie de donner des exemples concrets, nous avons toujours l'impression que c'est l'humanité entière des déportés qui est vouée à l'anéantissement. Il est donc aisé pour le lecteur de conclure que la majorité de tous les déportés était directement envoyée dans les chambres à gaz: « À chaque arrivée, les S.S. prélevaient 80 à 85 p. cent du transport pour les chambres à gaz et souvent, il fallait compter jusqu'à trois ou quatre trains par jour» (LJM 399). Ce manque de spécificité de l'extermination raciale se répète tout au long de la narration: « Chaque jour, plusieurs centaine d'hommes et de femmes, arrachés aux wagons mouraient pêle-mêle, dans les chambres à gaz » (LJM 338).

L'utilisation d'un vocabulaire abstrait et neutre renforce l'impression de multitude de ces meurtres en masse et l'universalité du génocide : « Les chambres à gaz de

Birkenau permettaient le pillage systématique de millions de cadavres jusqu'à et y compris l'utilisation des cadavres » (LJM 387). Il est évident dans les exemples qui suivent que Rousset néglige le plus souvent de mentionner le statut des déportés : « Au début de janvier 1943, ils reçurent les vêtements d'un millier d'officiers supérieurs allemands qui venaient d'être gazés » (LJM 400), « Un peu plus tard, ce fut le tour d'un convoi de femmes allemandes entièrement gazées » (LJM 400), « Au début de l'été 1944, en juin des milliers de déportés hongrois débarquèrent quotidiennement, et malgré la perfection de l'équipement, les crématoires ne suffirent plus. [...] En juillet le rythme de destruction continua d'être rapide » (LJM 400). Qui sont ces hommes et ces femmes anéantis ? Déportés politiques, déportés Juifs ?

Malgré la volonté de Rousset de donner un visage au génocide Juif, il est impossible de percevoir qu'il existait une « solution finale » qui touchait exclusivement les déportés Juifs de toute l'Europe.

3. Entre omission et compassion : Le destin des Juifs dans l'univers concentrationnaire

3.1. Les *Sonderkommando* : L'agonie des fossoyeurs

Cette prédominance à gommer la spécificité de la question juive n'est cependant pas due à une absence de compassion envers les déportés raciaux. Comme nous l'avons vu dans l'analyse du portrait fictionnel du génocide juif, Rousset montre de la pitié pour ces victimes innocentes quand il retrace leur cheminement vers les chambres à gaz. Il en

est de même quand il parle des *Sonderkommando*⁴¹. Pourtant ces hommes « dérangent l'idée que l'on se fait des victimes » (Mesnard, Kahan 14) car ils étaient directement associés à la machinerie de mise à mort. Le destin particulièrement atroce de ces hommes vivants dans l'antichambre de la mort, entourés de cadavres et constamment hantés par la vision des corps d'hommes, de femmes et d'enfants morts dans des souffrances atroces, a particulièrement affecté Rousset car il en parle dès son premier récit:

Le *sonderkommando* totalement isolé du monde, condamné à vivre toutes les secondes de son éternité avec les corps torturés et brûlés. La terreur brise si décisivement les nerfs que les agonies connaissent toutes les humiliations, toutes les trahisons. (LUC 56)

Il parle à nouveau de l'horreur et de la fatalité de leur destin dans LJM. Malgré leurs conditions de vie beaucoup plus aisées que celles du reste des déportés, ils se savent eux aussi, comme leurs familles, destinés aux chambres à gaz car ils ont été les témoins directs de l'extermination. Rousset est conscient que leurs souffrances psychologiques doivent être terribles:

Les nerfs des hommes des *sonderkommando* étaient ruinés. Ils vivaient séparés de tous. Les S.S. leur donnaient à manger et à boire assez libéralement. Ils jouissaient de conditions d'hygiène et de couchage relativement favorables. Par contre, ils ne quittaient jamais les hantises des destructions systématiques. Ils savaient qu'en raison même de leur fonction, ils devaient mourir. Le premier *sonderkommando* avait été

⁴¹ Le *Sonderkommando*, en allemand, « équipe spéciale », désigne les brigades chargées des phases précédant et suivant les gazages, jusqu'à l'incinération, la réduction des os non calcinés en poussière et leur dispersion dans les cours d'eau alentour. Durant certaines actions d'assassinât massif par balles, à Auschwitz, des équipes du *Sonderkommando* ont mené les victimes près des fosses et les ont tenues au moment de l'exécution, ou bien ils ont chassé les Tziganes de leur baraques quand il s'est agi, dans la nuit du 2 au 3 août 1944, de les gazer. (Giorgio Agamben à l'épreuve d'Auschwitz : Témoignages/Interprétations, 15)

exécuté dans sa totalité en 1942 au moyen de piqûres de phénol. (LJM 400).

Les *sonderkommando* tiennent une place spéciale dans LJM, Rousset en parle plusieurs fois tout au long de la narration. Il leur rend d'ailleurs hommage pour leur volonté de se révolter et de vouloir se libérer du joug des S.S. Ces hommes comme les déportés politiques ne sont non pas de simples victimes, mais des combattants : « [...] opiniâtrement, ils voulaient lutter et lentement organisaient en cet été 1944 les moyens de leur libération » (LJM 400). Pourtant malgré son empathie pour leur sort, Rousset omet de nous expliquer que ces équipes spéciales étaient exclusivement composées d'hommes Juifs afin de tromper et de rassurer les victimes qui étaient conduites dans les chambres à gaz. Il est étonnant que Rousset n'ait pas insisté sur ce fait alors qu'il donne de nombreux exemples de l'esprit machiavélique des S.S.

3.2. Le peuple Juif dans L'univers concentrationnaire

Ce n'est pas seulement pour les *Sonderkommando* que Rousset montre de l'empathie. Bien que tous les déportés n'aient plus rien d'humain aux yeux des S.S., il reconnaît que les Juifs et les Russes souffrent encore plus que le reste des déportés : « Nous formons tous aux yeux des Seigneurs une plèbe misérable sans plus rien d'humain, mais les Russes sont les coolies méprisés de la société concentrationnaire. Au-dessous des Russes, il n'y a que les Juifs » (LJM 131). Il est aussi conscient que le sort des déportés qui ont réussi à échapper à l'extermination lors de leur arrivée est pire que celui des autres et que la majorité des malheureux qui forment la plèbe concentrationnaire sont Juifs ou Russes :

Les Juifs de toutes les nations d'Europe formaient l'immense plèbe du territoire d'Auschwitz. Ils étaient employés aux pires besognes, crevaient

avec les Russes au dessèchement des marais à la construction des routes s'entassaient par milliers dans des blocks étroits et puants et recevaient quotidiennement une ample ration de coups. (LJM 407)

De plus, il reconnaît que les Juifs, à la différence des autres victimes, notamment des communistes, n'ont aucun soutien de la part des autres prisonniers dans les camps: « Pris sous la terreur des S.S. les Juifs se heurtent à l'indifférence et à l'hostilité de la haute bureaucratie concentrationnaire » (LJM 407). Rousset montre clairement que les communistes ont eux aussi une perception négative et antisémite des Juifs.

C'est en donnant la parole à Heindrich, un communiste allemand interné dans les camps depuis plus d'une dizaine d'années, que Rousset lui fait tenir un discours similaire à celui des Allemands national-socialistes. Lui aussi utilise un vocabulaire déshumanisant, comme les pamphlets de l'époque qui associent le Juif à un insecte ou à un rat. Il reprend les mêmes stéréotypes que ceux de l'Allemagne Nazie et de la France de Vichy: « Ils [les juifs] ont tous la même gueule, à croire que nos caricatures sont vraies. Des limaces. Des regards gluants comme des limaces » (LJM 145). Il continue quelques pages plus loin en utilisant encore une fois un ton dévalorisant et péjoratif : « Tu verras quand on les aura tondus, ce qu'ils peuvent se ressembler. Comme des caricatures » (LJM 148).

Lors de l'évacuation de Buchenwald, Rousset montre clairement l'ambivalence des communistes envers les Juifs: « On ne va pas se battre pour les juifs » (LJM, 901). Il n'hésite pas à montrer le côté calculateur des communistes qui décident de les protéger non pas par charité mais pour éviter que le reste des déportés communistes soit évacué : « Le Juifs ne doivent pas partir [...]. Si on laisse faire, avec les Juifs, c'est la certitude que

tout le monde sera évacué par petits groupes » (LJM 902). Afin de se protéger, les communistes prennent des Juifs dans leur dortoir. Mais il est clair qu'ils ne sont pas de vrais camarades comme les déportés politiques et résistants:

Deux cents Juifs viennent d'arriver chez nous [...] Vous les avez vus ce soir. Nous les avons mis dans le dortoir avec nous. Nous sommes tous les prisonniers des S.S. Les Juifs aussi. Nous devons être solidaires. Vous devez traiter les Juifs comme des camarades. Mais, bien entendu, ils doivent aussi être disciplinés. S'ils font la mauvaise tête, s'ils ne se montrent pas bons camarades, alors vous devez leur apprendre la discipline. (LJM 903)

Rousset dénonce le discours et le comportement antisémites de ses camarades. Il remarque qu'ils ne considèrent pas les Juifs comme leurs égaux et avoue d'ailleurs que la façon dont on parle d'eux : « est un appel au pogrome » (LJM 903). Rousset est donc conscient que le pillage et le meurtre des Juifs existaient bien avant la montée du nazisme. Pourtant, il n'approfondira cette question à aucun moment dans LJM.

Il est indéniable que Rousset ressent de la compassion pour la souffrance des déportés et s'apitoie sur leur sort. Il donne des exemples où il souligne la misère de ces êtres abandonnés de tous : « Les enfants Juifs tiraient des charrettes de cadavres » (LJM 407), « Des Juives logeaient au *Block* 14. Elles se traînaient comme des squelettes, avec leurs yeux larges et avides [...] » (LJM 557). Il sait que les conditions de vie des déportés raciaux sont pires que celle des autres détenus:

J'ai vu les Juifs aujourd'hui. [...] ils ont quitté Auschwitz des semaines auparavant. Ils parlent peu. Ils ont des yeux étranges. Martin et moi, nous sommes restés à les regarder. *Dans leur silence ils évoquent un monde plus terrible encore que le notre*⁴². (LJM 903).

⁴² C'est nous qui soulignons.

Pourtant, bien que Rousset se dissocie des communistes quant à leur comportement envers les Juifs, nous sommes en droit de nous interroger sur son refus de parler explicitement de la spécificité de l'extermination. Pourquoi d'un côté Rousset reconnaît-il le destin particulièrement cruel de la population juive des camps alors qu'il refuse de montrer la spécificité de la « solution finale » et qu'il donne de nombreux exemples qui renforcent l'idée d'une société concentrationnaire entière vouée à l'anéantissement. Nous ne pouvons pas seulement attribuer ce paradoxe à la seule volonté de montrer l'universalité des camps. Éprouve-t-il lui aussi la même ambivalence envers les déportés raciaux que ses camarades de lutte?

4. Déportés raciaux et déportés politiques: Une lutte idéologique

S'il est vrai que Rousset dévoile que les conditions de vie des déportés Juifs dans les camps sont plus difficiles que celles des autres prisonniers, son portrait du Juif est souvent dénigrant. Il existe une opposition idéologique qui sépare l'auteur de l'idée qu'il se fait des déportés Juifs. Certes, Rousset reconnaît que les antifascistes et les Juifs sont les ennemis communs du Reich: « Le Juif, le démocrate, le communistes sont devenus les grandes enseignes de leur déchéance, les provocateurs machiavéliques de leurs malheurs » (LJM 154-55). Pourtant, il estime que les prisonniers politiques sont différents des déportés Juifs car les premiers luttent contre l'oppression et les perversions de la société capitaliste.

Rousset glorifie les déportés politiques ; il est clair qu'il pense que seuls les communistes peuvent combattre et vaincre la montée du totalitarisme en Europe. C'est pour cette raison, qu'à la différence des autres déportés, eux doivent survivre:

Les communistes doivent vivre et je dirai plus, tous les révolutionnaires authentiques [...] ils doivent vivre parce qu'ils représentent, dans la société d'aujourd'hui, la seule force d'émancipation sociale, la seule garantie que la barbarie où nous sommes ne se perpétuera pas. Parce que dans cette lutte des classes si exaspérée qui crée ces camps, ils représentent les cadres de la classe ouvrière, c'est que son émancipation porte l'émancipation de toutes les puissances de vie et qu'il n'est pas d'autre voie pour y parvenir. C'est aussi notre justification. C'est le fondement de notre morale. (LJM 142)

L'éloge des déportés politiques continue. À la différence des prisonniers criminels et des déportés raciaux, les communistes ne sont non pas de simples victimes prises dans les filets des Nazis, mais des militants qui luttent pour le changement et la destruction du fascisme puisque les communistes sont incarcérés à cause de leurs choix idéologiques:

Nous sommes dans les camps précisément parce que nous avons voulu et agi pour le renversement des capitalistes de la façon la plus consciente, la plus décidée. Nous œuvrons encore aujourd'hui à l'intérieur des camps pour la destruction du capitalisme, seule voie menant à la destruction radicale de la société concentrationnaire. (LJM 527)

Rousset considère d'ailleurs que les déportés politiques sont les seuls à pouvoir vaincre le nazisme : « Les S.S. ont fait des camps la société la plus totalitaire encore réalisée. Les antifascistes, pour se défendre et pour vaincre, ont dû créer dans l'illégalité une société antagonique, mais également totalitaire » (LJM 720). C'est d'ailleurs parce que les déportés communistes sont les seuls qui puissent dérailler la montée du fascisme et qu'ils posent un réel danger que l'Allemagne nazie a mis en place le système concentrationnaire:

Les camps ont été faits pour les politiques allemands, précisément pour eux. Ce n'est qu'accessoirement que les camps se sont ouverts aux étrangers. Lorsque les Seigneurs engagèrent leurs blindés sur les routes de l'Europe, les camps étaient prêts à devenir la pierre angulaire du nouvel empire. (LUC 66)

Il est vrai que les premiers camps de concentration qui se sont ouverts en Allemagne avaient pour but d'isoler et de contrôler les opposants politiques au régime nazi :

« Jusqu'en 1938-1940, la communauté juive n'était pas en tant que telle internée, les nazis préférant l'émigration de masse, par la discrimination, l'exclusion et la violence, et réservant l'internement aux opposants politiques, aux « asociaux », aux droits commun » (Drouin 42). Pourtant, bien que Rousset refuse de le reconnaître, il existe clairement dans l'éthique nazie une volonté d'éradiquer les Juifs et les Tziganes de la société allemande.

Ce n'est pas seulement la glorification des déportés politiques qui est importante. Il hiérarchise les déportés en mettant en avant la supériorité des communistes Allemands et l'infériorité des Juifs et des criminels, qui sont mis au même niveau. Quand Rousset parle des déportés Juifs communistes, il ne les considère pas non plus comme les égaux des déportés communistes Allemands. Il considère qu'il n'ont appris à survivre dans cet univers que grâce à l'aide des « vrais » partisans: « Les communistes juifs, au contraire, se distinguait par leur propreté et leur haine du commerce. Les vieux Allemands aryens leur avaient durement enseigné à tenir et ils tenaient » (LJM 644)

Alors que Rousset explique les divisions qui existent entre les Juifs de différentes nationalités dans les camps, il conclut que la plupart des Juifs n'ont quant à eux aucune conviction politique: « L'absence de toute préoccupation politique (à l'exception des Autrichiens et des Allemands généralement sociaux démocrates ou communistes, mais sans activité militante) imposait à ces luttes intestines un caractère extrêmement primitif » (LJM 407). Le Juif, aussi bien que le déporté criminel et par opposition au communiste, n'aspire qu'à survivre, tandis que la priorité principale du prisonnier politique est avant tout une lutte idéologique et politique qui transcende la mort. Ce

manque de conviction et d'appartenance à un groupe se résume en une lutte interne entre les différents groupes de déportés incarcérés. Il met sur un même pied d'égalité les Juifs, les Tziganes, les voleurs et les criminels. Pourtant, les déportés raciaux sont des victimes, non pas des délinquants. Les adversaires principaux dans les camps ne sont non plus, comme l'on pourrait s'y attendre, les S.S., mais les autres détenus. Rousset ne fait aucune distinction entre déportés raciaux et déportés criminels car à la différence des communistes, ils n'ont que leur vie à défendre:

Au début, il y avait surtout des Juifs, des Tziganes, des voleurs, des criminels. C'étaient eux nos premiers ennemis. Ils étaient tous comme des chiens enragés, eux aussi voulaient vivre [...] Nous les politiques nous avions à sauver non seulement notre personne, mais aussi *notre collectivité, nos idées*⁴³. (LJM 155)

Encore une fois, Rousset souligne l'importance de la lutte sociale et l'appartenance à un groupe qui partage la même vision du monde. Certes, la relation entre Rousset et les communistes est souvent compliquée et difficile. Comme nous l'avons déjà souligné dans le chapitre deux, il n'hésite ni à condamner leur participation à la gestion des camps ni à montrer que nombreux d'entre eux sont antisémites.

Bien que dans LJM Rousset tente de nous sensibiliser à la question de l'extermination en nous décrivant le cheminement des enfants et des femmes vers les chambres à gaz, le second récit de Rousset ne permet toujours pas de comprendre l'ampleur du génocide visant les déportés raciaux. Rousset amalgame la déportation raciale à la déportation politique. Les deux récits de Rousset sur son expérience

⁴³ C'est nous qui soulignons.

concentrationnaire, LUC et LJM incarnent un discours antifasciste et universel qui eu un grand effet sur la société d'après-guerre française :

Rousset's book, like his subsequent *Les jours de notre mort*, aimed to capture the sheer immensity of the camp system that grew up in Europe from shortly after the nazi seizure of power. It also presented the Nazi camp system as a principle iterable in other times. Indeed, Rousset epitomized, in France, the broadly universalist and specifically antifascist interpretation of Nazi criminality. (Moyn 53-54)

Toutefois, cette vision universelle des camps de concentration évince la spécificité de l'extermination des déportés raciaux. Bien que Rousset ait voulu rendre hommage à ceux qui furent exterminés dans les chambres à gaz, le portrait du génocide est trop abstrait et flou pour que nous puissions en comprendre l'ampleur. De plus, l'aspect problématique de LJM est le portrait des détenus Juifs internés dans les camps qui se caractérise par un regard critique et dénigrant. Ces hommes qui pour la plupart avaient vu leur famille périr dès leur arrivée et qui étaient les souffre-douleurs du reste des déportés, sont ici critiqués, vilifiés et catégorisés comme des êtres apolitiques, capitalistes et lâches. Il existe dans cet ouvrage un antisémitisme de gauche latent, et il est surprenant que peu de critiques aient soulevé l'ambiguïté qui existe dans ce portrait des Juifs déportés.

Même après la fin de la guerre, Rousset continue de penser que l'extermination des Juifs d'Europe n'est pas un problème racial mais plutôt un problème économique. Dans une préface qu'il rédige pour L'économie allemande sous le nazisme : un aspect de la décade du capitalisme de Charles Bettelheim (1946), Rousset remet en cause les explications tentant d'élucider les raisons qui menèrent l'Allemagne à exterminer des millions d'innocents. Rousset rejette catégoriquement les deux grandes théories de

l'époque. À ses yeux: « La « théorie de race » est une pièce maîtresse de l'œuvre de mystification du nazisme. Elle avait pour but d'aveugler l'opinion sur les véritables racines économiques et sociales de la crise. La théorie du « tempérament germanique » poursuit des fins analogues » (11). Encore une fois, Rousset réitère son point de vue politique qui évince la spécificité du génocide juif :

Les camps de concentration par leur existence et leur composition ont mis publiquement à nu ces deux mystifications : les camps ont été créés avant tout pour les Allemands, et nous avons vécu des mois durant avec des politiques allemands qui avaient hanté les camps pendant 12 ans et connu toutes les tortures. (11)

Conclusion

Une œuvre et une vie militantes

La vie de David Rousset aura été avant tout une vie militante et engagée. Avant son arrestation et sa déportation, il voit le monde à travers une lentille politique qui obstrue la complexité des hommes et de leur comportement. Pour lui, le monde n'est pas celui des êtres en tant que tel mais le royaume des livres et des combats politiques. Cependant, si les idéologies trotskystes sont importantes, car elles donnent un fil conducteur à sa vie, elles ne lui permettent pas de comprendre la complexité des êtres humains:

Ma connaissance du monde réel était liée aux livres. [...] Or, en prison, j'étais certes privé de liberté, mais la privation la plus dure, celle que j'ai supportée le plus mal, a été la privation de lecture. [...] L'action politique est très riche en soi, mais elle est aussi, d'une certaine manière appauvrissante. Elle contraint à adopter une pensée tactique et stratégique où les êtres, en tant que tels, n'interviennent pas. (Copfermann 65).

Le monde des camps, ce qu'il nommera *L'univers concentrationnaire*, mettra fin à l'action politique militante, mais en lui faisant découvrir le royaume des hommes. Tel un ethnologue, Rousset les observe, dissèque leurs comportements, leurs aspirations, leurs faiblesses et leurs luttes. C'est cette observation qui donne naissance aux LJM.

Les deux témoignages de Rousset, LUC et LJM reflètent encore les convictions politiques du passé, toutefois nous y découvrons aussi le monde infernal des déportés. C'est à travers un voyage au cœur de la violence et du sadisme industriel que Rousset nous dresse le portrait des souffrances physiques et psychologiques qu'ont endurées des

milliers d'hommes et de femmes déportés. Cette écriture d'une humanité à la dérive, d'un homme « nu », lui permet de nous faire découvrir le vécu des déportés sans pour autant avoir à s'étendre trop longuement sur son expérience personnelle, car raconter cette tragédie humaine à la place de ceux qui ne peuvent pas le faire, au nom des morts, est essentiel dans ses textes. Pourtant, au détour d'un passage, Rousset ne peut s'empêcher de nous dévoiler ses inquiétudes : la peur de la mort qui chaque jour se fait plus présente dans son esprit alors que le corps se dégrade lentement. Malgré ses tourments, Rousset refuse de se reconnaître comme une simple victime, mais au contraire se perçoit comme une entité pensante, un sujet cartésien qui fera de cette expérience formatrice, une leçon sociale et politique qu'il a vocation d'enseigner aux lecteurs d'après-guerre.

Chez Rousset, le témoignage n'a pas le simple but de raconter le vécu quotidien; ce qui compte est de donner « une signification sociale » à cette expérience « hors du commun ». À ses yeux, la déportation n'a pas seulement un sens pour les victimes, elle en a surtout un pour la société d'après-guerre: « Mais que cet univers existe n'est pas sans importance pour la signification des gens ordinaire, des hommes tout court » (LUC 49). Il est donc indispensable d'apprendre, mais surtout de tirer des conclusions de la monstruosité des camps afin que cette tragédie ne puisse plus se reproduire. Rousset est conscient que dans des circonstances analogues, l'émergence d'une société de répression se répétera inévitablement:

L'existence des camps est un avertissement. La société allemande en raison à la fois de la puissance de sa structure économique et l'âpreté de l'a défaite, a connu une décomposition encore exceptionnelle dans la conjoncture actuelle du monde. Mais il serait facile de montrer que les traits les plus caractéristiques et de la mentalité des S.S. et des soubassements sociaux se retrouvent dans bien d'autres secteurs de la

société mondiale. Toutefois, moins accusés et, certes, sans commune mesure avec les développements connus dans le Grand Reich. Ce serait une duperie, et criminelle, que de prétendre qu'il est impossible aux autres peuples de faire une expérience analogue pour des raisons d'oppositions de nature. (LUC 186)

Cette fonction didactique est importante et affecte particulièrement LJM. En effet, si Rousset s'évertue à décrire des scènes d'une extrême violence c'est afin de prouver jusqu'où peut mener la décadence des régimes totalitaires. La déportation en elle-même ne sert à rien si elle ne donne pas à voir et à sentir à la société française qui voyait dans l'Occupation de la France un retour aux valeurs morales et à l'ordre, les souffrances vécues par des milliers de déportés :

La tendance à reconnaître au nazisme des « mérites », au milieu des aspects répugnants ou condamnables, toucha particulièrement, mais pas exclusivement, les droites, notamment les milieux catholiques. Les thèmes affectés d'un signe positif étaient la discipline, le sens communautaire, le goût de l'effort et du sacrifice, la moralisation de la vie publique, l'antilibéralisme et l'antimarxisme. (Burin 48)

C'est pour cette raison que Rousset insiste sur la fourberie des S.S. et leurs faux-semblants qui mènent au chemin de l'extermination. En effet, à la différence du monde des « hommes normaux », il sait qu'ils ont le pouvoir de vie et de mort sur des millions d'hommes et de femmes: « Le S.S. parle et des millions d'hommes méthodiquement, meurent dans les chambres à gaz » (LUC 54).

Pourtant, malgré la complexité et l'ampleur de la représentation que nous donne Rousset de l'univers concentrationnaire, ce qui choque est que ses idées politiques teintent surtout le récit qu'il nous fait de l'extermination. Bien qu'il n'omette pas de parler de l'anéantissement des Juifs, ses textes ne permettent ni d'en comprendre

l'ampleur, ni de voir la spécificité raciale du génocide. Pourtant près de six millions de victimes Juives moururent dans les camps de la mort de l'Europe de l'est. La manière dont Rousset intègre dans LJM l'extermination dans le contexte plus large de la société concentrationnaire est paradoxale parce qu'il nous donne l'impression que les déportés politiques comme les déportés raciaux étaient tous voués à l'anéantissement.

L'alternance contradictoire entre la mention et l'oubli de la spécificité de la question juive nous pousse à nous interroger sur le choix de Rousset. Pourquoi d'un côté reconnaît-il d'une part leur destin particulièrement cruel alors qu'il décide d'autre part de l'intégrer à l'universalité concentrationnaire ? Comme l'indique le titre de son roman Les jours de notre mort considère-t-il qu'il est lui aussi, comme les autres, mort dans les camps ? Sa mort est-elle une mort métaphorique mais réelle dans le sens où une partie de son humanité y est restée ? Est-ce pour cette raison qu'il confond l'expérience concentrationnaire et celle de l'extermination ? Il n'est d'ailleurs pas le seul à remarquer que même si l'on survit, on ne revient pas indemne de son expérience dans les camps. Semprún s'interroge sur cette question dans l'un de ses récits, Le grand voyage: « Peut-être ne refait-on pas ce voyage en sens inverse, peut-être n'efface t-on jamais ce voyage ? » (28). L'ancien déporté et camarade de Rousset, Jean-René Chauvin, avoue lui aussi que sa famille lui fait remarquer qu'il est encore incarcéré là-bas: « Mes proches me disent que je n'en suis jamais complètement sorti. En effet, j'ai toujours cherché à comprendre comment ce phénomène s'était produit et quelle en était l'origine » (90). Rousset reconnaît lui aussi implicitement que son expérience, malgré les décennies qui sont passées depuis, est toujours présente : « Parce que je porte en moi l'intime évidence

du vécu, j'observe [...] combien il est difficile de se représenter vraiment ce passé, qui fut mon présent » (La filière marseillaise : Un chemin vers la liberté sous l'occupation, 9-10).

À la différence de Chauvin, Rousset choisira non pas d'approfondir ses connaissances sur les camps nazis, mais d'être vigilant. Malgré cette ambiguïté dans l'analyse et la représentation de l'extermination, Rousset a dédié le reste de sa vie et de ses travaux à lutter contre l'oppression des gouvernements totalitaires. Dès le début des années cinquante, il dénoncera les camps de concentration soviétiques et sera d'ailleurs répudié par ses amis du parti communiste tels que Merleau-Ponty et Sartre qui voient dans cette dénonciation une trahison de la part du militant de gauche. Néanmoins, cela ne l'arrêtera pas, considérant au contraire, que c'est n'est pas seulement le rôle, mais en fait le devoir des anciens déportés de lutter contre l'oppression quelle qu'elle soit. À la différence de ceux qui n'ont pas connu les camps et qui ne peuvent prétendre ne pas savoir, ceux qui ont survécu à cet enfer se doivent de lutter pour la disparition des camps où qu'ils soient :

Nous sommes, nous, des professionnels, des spécialistes. C'est le prix que nous devons payer le surplus de vie qui nous a été accordé. Nous ne pouvons ni boucher les oreilles, ni fermer les yeux. Il n'y a pas de détours possibles, de faux-fuyant, de planète à part. Le silence même nous est interdit. Autrement nous n'avons plus aucun droit à exister. Et c'est si intimement vrai, que nous ne pourrions pas, le voudrions pas, devenir impunément des bourreaux. (Copfermann 208)

Le 12 Novembre 1949, dans *Le Figaro littéraire*, Rousset lancera un « Appel à tous les anciens déportés des camps nazis et à leurs organisations ». Il leur demandera de ne pas oublier leurs frères dans le malheur. Il fondera d'ailleurs en octobre 1950 la

Commission internationale contre le régime concentrationnaire (C.I.C.R.C). Pendant plus d'une décennie, il mettra sa carrière d'écrivain de côté, pour défendre les milliers d'hommes et de femmes qui seront encore persécutés.

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE

Sources premières

Antelme, Robert. L'espèce humaine. Paris : Gallimard (coll. Tel), 1957.

Blanchot, Maurice. L'instant de ma mort. Paris : Gallimard, 2002.

Delbo, Charlotte. Aucun de nous ne reviendra. Paris Les éditions de minuits, 1970.

_____ . Une connaissance inutile. Paris: Les éditions de minuits, 1970.

_____ . Mesure de nos jours. Paris: Les éditions de minuits, 1971.

Lax, Martin ; Lax, Michael. Caraseu : A Holocaust Remembrance. Cleveland : The Pilgrim Press, 1996.

Levi, Primo. The drowned and the saved. Trans. Raymond Rosenthal. New York: Vintage International, 1988.

_____ . Si c'est un homme. Paris : Julliard (coll. Pocket), 1987.

Müeller, Filip. Eyewitness Auschwitz : Three Years in the Gas Chambers. Chicago : Ivan R. Dee, 1979.

Rousset, David. L'univers concentrationnaire. Paris : Hachette (coll. Pluriel), 1993.

_____ . Les jours de notre mort. Paris : Éditions du Pavois, 1948.

_____ . Le Pitre ne rit pas. Paris : Hachette (coll. Pluriel), 1993.

Semprún, Jorge. L'écriture ou la vie. Paris : Gallimard (coll. Folio), 1994.

_____ . Mal et modernité. Paris : Éditions du Seuil (coll. Points), 1990.

_____ . Le grand voyage. Paris : Paris : Gallimard (coll. Folio), 1963.

Veil, Simone. Une vie. Paris : Stock, 2009.

Wiesel, Elie. La nuit. Paris : Éditions de Minuit, 1958.

_____ . After the Darkness : Reflections on the Holocaust. Schoken, 2002.

_____. 'The Holocaust as Literary Inspiration' in Elliot Lefkowitz (ed.)
Dimensions of the Holocaust. (Northwestern U.P, 1990), pp.4-19.

Sources secondaires

Agambem Sergio. Remnants of Auschwitz : The Witness and the Archive. Trans. Daniel Heller-Roazen. New York: Zone Books, 2002.

Atack, Margaret. Literature and the French Resistance : Cultural Politics and narrative forms, 1940-1950. Manchester : Manchester UP, 1989.

Bettelheim, Bruno. Surviving and Other Essays. New York : Knopf, 1979.

Bettelheim, Charles. L'économie allemande sous le nazisme : Un aspect de la décadence du capitalisme. Paris : Librairie Marcel Rivière et C^{ie}.

Bénédite, Daniel. La filière marseillaise : un chemin vers la liberté sous l'occupation. Paris : Clancier Guénaud, 1984.

Blanchot, Maurice. L'entretien infini. Paris : Gallimard, 1969.

Bornand, Marie. Témoignage et fiction : Les récits de rescapés dans la littérature de langue française (1945-2000). Genève : Droz, 2004.

Burin, Philippe. La France à l'heure allemande 1940-1944. Paris : Seuil, 1995.

Chiantaretto, Jean-François. De l'acte autobiographique : Une approche psychanalytique de l'autobiographie. Paris : Champ Vallon, 1995.

Copfermann, Émile. David Rousset : Une vie dans le siècle. Paris: Plon, 1991.

Cyrulnik, Boris. Le murmure des fantômes. Paris : Odile Jacob, 2005.

_____. Je me souviens.... Paris : L'esprit du Temps, 2009.

Crowley, Martin. Robert Antelme : Humanity, Community, Testimony. Oxford, Legenda, 2003.

Cru, Norton. Du témoignage. Paris: Allia, 1998.

Derrida, Jacques. Demeure. Paris : Galilée, 1996.

Dulong, Renaud. Le témoin oculaire : Les conditions sociales de l'attestation personnelle. Paris : Éd. De l'École des hautes études en sciences sociales, 1998.

- Didi-Huberman, Georges. Images malgré tout. Paris : Éditions de minuit, 2003.
- Dreyfus, Michel. L'antisémitisme à gauche : Histoire d'un paradoxe, de 1830 à nos jours. Paris : La Découverte, 2011.
- Ezrahi, Sidra. By Words Alone : The Holocaust in Literature. Chicago : Chicago U.P, 1982.
- Felman Shoshana ; Laub, Dori. Testimony : Crises of Witnessing in Literature, Psychoanalysis, and History. New York : Routledge, 1992.
- Friedländer, Saul. The Years of Extermination : Nazi Germany and the Jews, 1939-1945. New York : HarperCollins, 2007.
- Genette, Gérard. Figures III. Paris : Seuil, 1972.
- Grierson, Karla. Discours d'Auschwitz : Littérarité, représentation, symbolisation. Paris : Honoré Champion, 2003.
- Jugerson, Luba. L'expérience concentrationnaire est-elle indicible ?. Monaco : Éditions du rocher, 2003.
- Haft, Cynthia. The Theme of the Nazi Concentration Camps in French Literature. Paris : Mouton and Co, 1973.
- Kertész, Imre. L'Holocauste comme culture. Trans. Natalia Zaremba-Huzswai ; Charles Zaremba. Arles : Actes Sud, 2009.
- Langer, Lawrence. 'Fictional Facts and Factual Fictions : History in Holocaust Literature' in Randolph Braham (ed.) Reflections of the Holocaust in Art and Literature. (Columbia U.P, 1990)
- Lejeune, Philippe. Je est un autre : L'autobiographie de la littérature aux médias. Paris : Éditions du Seuil, 1980.
- Mesnard, Philippe. Témoignage en résistance. Paris : Stock, 2007.
- _____ . Primo Levi : Le passage d'un témoin. Paris : Fayard, 2012.
- Mesnard, Philippe ; Kahan, Claudine. Giorgio Agabem à l'épreuve d'Auschwitz : Témoignages / Interprétations. Paris : Kimé, 2001.
- Mitterand, Henri. Le roman à l'œuvre. Paris : Presses Universitaires de France (coll. Ecriture), 1998.
- _____ . Discours du roman. Paris : Presses Universitaires de France (coll. Ecriture), 1980.

- Moyn, Samuel. A Holocaust Controversy :The Treblinka Affair in Postwar France. Waltham : Brandeis UP, 2005.
- Parrau, Alain. Écrire les camps. Paris: Belin, 1995.
- Paxton, Robert. Vichy France : Old Guard and New Order 1940-1944. New York : Columbia UP, 1972.
- Rouso, Henry. Le syndrome de Vichy de 1944 à nos jours. Paris : Seuil, 1987.
- Rastier, François. « L'art du témoignage » dans Carole Dornier ; Renaud Dulong Esthétique du témoignage. Éditions de la maison des sciences de l'homme, 2005, pp. 157-171.
- Ricoeur, Paul. Soi-même comme un autre. Paris : Seuil, 1990.
- Sartre, Jean-Paul. L'être ou le néant : Essai d'ontologie phénoménologique. Paris : Gallimard (coll. Tel), 1976.
- Sellam, Sabine. L'écriture concentrationnaire ou la poétique de la résistance. Paris : Publibook, 2008.
- Suleiman, Susan. Crises of Memory and the Second World War. Cambridge : Harvard U.P, 2006.
- Tellier, Arnaud. Expériences traumatiques et écritures. Paris : Economica (coll. Psychanalyse), 1998.
- Todorov, Tzvetan. Mémoire du mal, Tentation du bien : Enquête sur le siècle. Paris : Laffont, 2000.
- _____ . Face à l'extrême. Paris : Seuil, 1991.
- Veil, Simone. Une vie. Paris : Stock, 2007.
- Wathée-Delmotte, Myriam. La violence : Représentation et ritualisation. Paris : L'harmattan, 2003
- Wievorka, Annette. L'ère du témoin. Paris : Hachette (coll. Pluriel Histoire), 1998.
- _____ . Déportation et génocide : Entre la mémoire et l'oubli. Paris : Hachette (coll. Pluriel Histoire), 1992.

Articles

Amossy, Roth. L'espèce humaine de Robert Antelme ou les modalités argumentatives du discours testimonial. Semen, 1999

<<http://semen.revues.org/document2362.html>>, Le 02 octobre, 2011.

Brossat, Alain. « *Le peuple nu* ». Paris : Nouvelle-série, Mai 2000. pp. 13-25.

Bruttman, Tal. « La centralité d'Auschwitz-Birkenau dans les représentations de la Shoah ». Les cahiers Irice. 2011, n°7, pp.95-100.

Caron, David. « Deux récits, deux exigences : *Les jours de notre mort* de David Rousset et *La nuit* d'Elie Wiesel ». Nottingham French Studies.1997, vol. 36, p.71-81.

Chauvin, René. « David Rousset dans les camps au XXe siècle ». Paris : Nouvelle-série, Mai 2000. Pp. 90-109.

Coquio, Catherine. « L'intimité du camp : Littérature, politique et astrologie ». Paris : Nouvelle-série, Mai 2000. pp. 47-70.

Dominique Drouin. « L'information en France sur les camps de concentration Allemands en 1940 ». Recherches contemporaines. 1993, vol.1, p.41-59.

Le Cour Grandmaison, Olivier. « Sur *L'Univers concentrationnaire* » : remarques sur « *Tout est possible* ». Paris : Nouvelle-série, Mai 2000. pp. 26-46.

Le Pavec, Michel. « David Rousset (1912-1997) : L'expérience concentrationnaire ». Revue de la Bibliothèque nationale de France, n° 35, 2010, pp. 43-47.

Louwiga, Fransiska. « Une poche interne plus grande que le tout : Une approche générique du témoignage des camps, » Question de communication, 2003,4, pp. 365-377.

Liminaire. Face à l'extrême, les lieux de la critique. Débat animé par Michel Rinn, avec la participation de Philippe Mesnard, Michel Rothberg, Emmanuelle Danblon, Jean Paul Dufiet et Geroges-Élia Sarfati. *Tangence*, n° 83, hiver 2007, pp. 5-23.

Wievorka, Annette. « L'expression « camps de concentration » au 20^e siècle ». Vingtième siècle. n° 54, avril-juin 1997. pp.4-12.